


SE TAIRE ET FAIRE


A 468949



LES ŒUVRES
DE SÉNEQUE
LE PHILOSOPHE.

TOME PREMIER.

Nihil non longa demolitur vetustas, & movet ociùs : at iis quos consecravit Sapientia, noceri non potest. Nulla delebit ætas, nulla diminuet : sequens ac deinde semper ulterior aliquid ad venerationem conferet.

Le Temps détruit tout, & ses ravages sont rapides : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux que la Sagesse a rendus sacrés : rien ne peut leur nuire ; aucune durée n'en effacera ni n'en affoiblira le souvenir : & le siecle qui la suivra, & les siecles qui s'accumuleront les uns sur les autres, ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux.

SÉNEQUE, *Traité de la briéveté de la vie, chap. XV.*

Seneca, Lucius Annaeus

LES ŒUVRES DE SÉNEQUE LE PHILOSOPHE,

TRADUITES EN FRANÇOIS

PAR FEU M. LA GRANGE;

AVEC DES NOTES

de critique, d'histoire & de littérature.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez les Freres DE BURE, Libraires, quai des Augustins.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE que l'on donne aujourd'hui au Public, eſt le fruit d'un travail long & aſſidu. M. La Grange, déja connu ſi avantageuſement par ſa belle Traduction de Lucrece, conſacra à celle-ci les huit dernieres années de ſa vie. Il en étoit ſans ceſſe occupé ; & l'on ne craint point d'aſſurer que c'eſt une des meilleures Traductions qui aient paru dans notre langue. Elle eſt en même-temps fidele, élégante & préciſe ; le ſtyle en eſt clair, facile, naturel, & preſque toujours correct. Elle a même ſur l'original un avantage aſſez remarquable ; c'eſt que la conſtruction, le rapport grammatical des mots, l'ordre ſuivant lequel les idées s'énoncent en Latin & en François, en un mot, le caractere & le génie de ces deux langues, étant eſſentiellement di-

vers, les défauts réels qui déparent en général le style de Séneque, & qui rendent la lecture de ses ouvrages, d'ailleurs si pleins de beautés mâles & vraies, moins agréable, & par cela seul moins utile, sont peu sensibles dans cette Traduction, & peut-être même se trouvent réduits à rien (1).

(1) M. d'Alembert, dans un très-bel Eloge de M. de Sacy, lu publiquement à l'Académie Françoise, a fait, sur la traduction des Lettres de Pline par cet Auteur, des réflexions fines, judicieuses, & qui peuvent servir à confirmer & à éclaircir ce que l'on vient de dire de Séneque, & de ce qu'il doit gagner dans une bonne traduction.

» Les Auteurs latins, dignes d'être traduits, » dit ce Philosophe, peuvent se partager en » deux classes; ceux du siecle d'Auguste, les » Cicérons, les Virgiles & les Horaces, & ceux » du siecle suivant, les Plines, les Séneques & » les Lucains. Les premiers ont eu principale» ment en partage cette pureté de goût, qui » leur assure le suffrage de tous les siecles; les » autres, cette finesse de l'esprit, qui ne plaît » qu'à certains Lecteurs. Mais, par la raison » même que les Auteurs du siecle d'Auguste sont » fort supérieurs, comme Ecrivains, à ceux du » siecle suivant, qui le sont peut-être à leur » tour, comme Penseurs & Philosophes; les » Traducteurs des Plines & des Lucains doivent » avoir beaucoup d'avantage sur les Traducteurs

On ne penſe pas plus profondément que Séneque; on n'a ni plus d'eſprit, ni

---

» de Cicérons & des Virgiles. Un Auteur qui » n'a que le mérite de l'eſprit, mais qui poſſede » éminemment ce mérite, ſoutient & anime ſon » Traducteur, toujours aſſuré de rendre une » grande partie des beautés de ſon modele; car » l'eſprit, au moins quand il mérite ce nom, peut » toujours ſe traduire: malheur à celui qui diſ» paroît en paſſant d'une langue dans une autre. » Le Traducteur d'un Ecrivain plein d'eſprit, a » de plus une autre reſſource, c'eſt qu'en con» ſervant les principales beautés de l'Auteur, » il peut les dégager de la fauſſe parure qui les » affoiblit dans l'original; il peut ajouter à la » fineſſe des penſées ce tour naturel qui en fait » le charme, & cette ſimplicité d'expreſſion qui » la rend piquante; à-peu-près comme un pein» tre qui, ayant à copier un portrait plein de » phyſionomie, mais maniéré, rendroit la co» pie ſupérieure à ſon modele, en ne donnant » à celle-ci que la phyſionomie & les graces du » portrait ſans grimaces & ſans maniere. . . . » Un homme de lettres trouve des difficultés bien » plus faites pour le décourager dans la traduc» tion d'un Ecrivain dont le principal mérite » eſt le goût & le ſtyle: ſi le Traducteur ne rend » pas ce ſtyle & ce goût, il n'a rien rendu, il » a anéanti ſon Auteur, en croyant le faire re» vivre. C'eſt pour cela que Cicéron eſt ſi défi» guré dans preſque toutes les Traductions qu'on » en a faites; les femmes qui liſent ces Traduc» tions, demeurent ſouvent étonnées de l'admi» ration que ce grand homme a obtenu: tant » on retrouve peu dans ces froides & mortes co-

plus d'idées, ni plus de finesse : mais ce sont ces qualités mêmes qui le rendent souvent très-difficile à entendre, & surtout à traduire. Ces nuances si légeres, si délicates, si fugitives de certains mots Latins qui paroissent d'abord exciter les mêmes idées dans l'esprit, mais qui, mieux analysés, en réveillent d'assez distinctes, pour n'être pas confondues & négligées ; la difficulté de trouver dans notre langue des termes qui expriment exactement toutes ces nuances ; ces tournures de phrases, qui bonnes en elles-mêmes lorsqu'on en use avec sobriété, manierent le style quand elles reparois-

» pies, ce qui fait le prix inestimable du mo-
» dele, cette harmonie douce & flexible, cette
» rondeur & cette mollesse d'expression & de ca-
» dence, cette diction toujours noble & facile,
» élégante & sonore, qui pénetre & remplit l'o-
» reille avec tout le charme d'une musique mé-
» lodieuse «.

Quoique cet Eloge de M. de Sacy ne soit pas encore imprimé, M. d'Alembert a bien voulu confier à l'amitié son manuscrit, & permettre à l'Auteur de cet Avertissement d'en extraire le passage qui précede.

ſent ſouvent; cette abondance faſtueuſe, & ce luxe de penſées qui ſe heurtent, ſe preſſent, & ſemblent ſe précipiter les unes ſur les autres; cette affectation non moins vicieuſe de repréſenter une même idée par pluſieurs traits détachés; l'emploi peut-être trop fréquent de ces eſpeces de formules qui embraſſent tout, & qui donnent à ſon ſtyle, d'ailleurs vif & ſerré, un air verbeux, ſur-tout aux yeux d'un Lecteur qui veut aller vîte, & qui n'a pas le temps de voir que ſes énumérations ſont pourtant l'expreſſion d'autant d'idées différentes: tels ſont, en partie, les obſtacles contre leſquels il a fallu lutter dans cette Traduction. Pour apprécier à cet égard le mérite du travail de M. La Grange, il faut prendre indifféremment une page ou deux de l'original, & eſſayer enſuite de les traduire: c'eſt alors qu'on ſera effrayé de la hardieſſe de l'entrepriſe de ce Savant; &, plus indulgent pour les fautes qu'il peut avoir commiſes, & qui ſont iné-

vitables (2) dans un ouvrage si étendu, on ne pourra lui refuser du goût, de la sagacité, une critique saine, & sur-tout une connoissance même approfondie des deux langues.

Quoique M. La Grange travaillât sans cesse à perfectionner sa Traduction, il est mort sans y avoir mis la derniere main, &, ce qui est peut-être plus fâcheux encore, sans avoir fait aucune des notes qu'il se proposoit d'y joindre, soit pour corriger le texte dans les différents endroits où il est évidemment altéré, soit pour éclaircir tous les passages où Séneque rappelle d'une maniere vague certains faits assez peu connus de l'histoire ancienne, Grecque & Romaine, ou fait allusion aux mœurs, aux usages généraux & particuliers, aux arts, aux loix, à la jurisprudence & à la religion des Romains. On a tâché de suppléer à ces omissions considérables qui répandent néces-

(1) — Opere in longo fas est obrepere somnum.
HORAT. *de Art. poet. vers.* 360.

ſairement beaucoup d'obſcurité ſur cet ouvrage, l'auroient ſouvent rendu très-difficile à entendre, & d'une utilité moins générale. La Traduction a été preſqu'entiérement revue ſur le texte des meilleures éditions, comparées entr'elles, & avec l'*editio princeps*, dont on a tiré de très-grands ſecours. A l'égard des notes, on n'a rien négligé pour les rendre inſtructives, curieuſes, & intéreſſantes: comme les faits ne ſe devinent point, & qu'en toute eſpece de ſcience, ils ſont, ſinon les premiers, au moins les plus précieux matériaux de nos connoiſſances, les Auteurs originaux ont été conſultés, lus, diſcutés avec ſoin, toutes les fois qu'on l'a jugé abſolument néceſſaire pour l'intelligence des choſes qui pouvoient en arrêter le Lecteur, ou exciter fortement ſa curioſité. On n'a rien avancé ſans preuves, & les ſources où l'on a puiſé, ſont indiquées (3) & citées

(3) On s'eſt apperçu depuis, en parcourant les notes du premier volume, qu'il y a quelques

avec une exactitude scrupuleuse. Enfin, si l'on a pas fait sur cet ouvrage toutes les notes dont il avoit besoin, & s'il reste encore beaucoup de choses à désirer dans celles qu'on y a jointes, c'est qu'on n'a jamais perdu de vue ce précepte d'un Ancien; qu'il vaut peut-être mieux omettre des choses nécessaires, que d'en dire de superflues (4).

Mais une autre espece de notes sur lesquelles on osera prévenir ici le jugement du Lecteur, & qui fixeront surtout l'attention de ceux à qui la Physique, l'Histoire Naturelle & la Chymie, ne sont ni indifférentes, ni tout-à-fait étrangeres, ce sont celles qu'on trouvera sur les *Questions Naturelles*, un des plus beaux ouvrages (5) de Séneque, & celui

citations d'oubliées, mais on peut être sûr que ces cas sont très-rares.

(4) Penè magis necessaria prætereunda, quàm supervacua amplectenda, VELL. PATERC. *Hist. lib.* 1, *cap.* 16.

(5) *Voyez* le jugement qu'on a porté de cet Ouvrage, & les détails où l'on est entré à cet égard, dans l'Avertissement imprimé à la tête du sixieme volume.

qui ſera peut-être le moins lu, parce qu'il exige pour être entendu, des connoiſſances que les gens du monde, occupés d'autres objets, ont rarement le temps d'acquérir, & qui ſemblent uniquement réſervées à des hommes de lettres d'un certain ordre. Les notes les plus utiles qui accompagnent ce beau monument de la Phyſique des Anciens, ſont dues à deux Savants, dont l'un ſans ceſſe occupé de l'étude de la Nature, à raſſemblé ſur l'organiſation intérieure du globe en général, des faits d'autant plus propres à en expliquer les principaux phénomenes, qu'ils ont toujours eu pour baſe l'expérience & l'obſervation ; & dont l'autre a enrichi la Chymie de pluſieurs découvertes (6) importantes, & très-propres à accélérer les progrès de cette ſcience,

(6) C'eſt à cet habile Chymiſte que je dois les éclairciſſements ſur le manuel de l'art de la porcelaine : qu'on trouvera dans une longue note, dont l'objet eſt de déterminer la maniere des *vaſes murrhins*. Voyez les recherches que l'on a faites à ce ſujet ſur le Traité *des Bienfaits*, *l.* 7, chap. 9, not. 6, tom. 3, pag, 402 & ſuiv.

ſans laquelle il ne peut y avoir, ni bonne Phyſique, ni bonne Philoſophie.

Voilà ce qu'on avoit à dire ſur cet ouvrage, dont M. La Grange faiſoit depuis long-temps l'objet de ſes ſoins & de ſes études; auquel il auroit certainement donné un degré de perfection qu'on ne ſe flatte pas d'avoir atteint, & qui fera regretter, avec raiſon, ſa perte à tous ceux qui aiment & cultivent les lettres. Il eſpéroit juſtifier par cette Traduction la réputation que celle de Lucrece lui avoit ſi juſtement acquiſe, & ſon attente ne ſera point trompée. Malheureuſement il n'entendra pas ſous la tombe les éloges qu'il mérite, & qu'on lui accordera peut-être d'autant plus volontiers, qu'en général on n'eſt gueres juſte qu'envers les morts: mais ſes amis les recueilleront pour lui, & privés de ſa préſence, ils jouiront au moins de ſa gloire & de ſes ſuccès.

On finira cet avertiſſement par dire un mot de M. La Grange, M. le B. d'H. ce

Savant si estimable par l'étendue, la profondeur & la variété de ses connoissances; si cher, si précieux à sa famille & à ses amis, par la douceur & la simplicité (7) de ses mœurs; en qui la vertu est devenue une habitude, & la bienfaisance un besoin, & dont on peut dire ce que Séneque disoit de son frere, qu'on l'aime encore trop peu, quand on l'aime autant qu'on peut aimer (8), avoit choisi M. La Grange pour Instituteur de ses enfants, sans le connoître & sur le simple récit de quelques anecdotes de sa vie, qui annonçoient en effet du caractere, un esprit droit, & une ame honnête. Ce fut la seule recommandation que le Philosophe, à qui une longue expérience & un tact très-fin avoient appris à connoître les hommes, demanda au jeune Instituteur;

(7) C'est de cet homme respectable que Madame Geoffrin a dit avec autant de finesse que de vérité, qu'*il étoit simplement simple*, mot qu'on a depuis appliqué à un Prince, dont Madame Geoffrin ne l'avoit pas dit.

(8) Quem nemo non parùm amat, etiam qui amare plus non potest. SEN. *Nat. Quæst.* l. 4. præf.

& dès ce moment il lui assura une pension de douze cents livres, lui donna toute sa confiance, & le traita jusqu'à la fin de sa vie avec les plus grands égards, & même avec une bonté vraiment paternelle. Trop sage, trop éclairé pour ne pas sentir le prix d'un bon Instituteur, que la plupart des Grands & des Riches marchandent comme un meuble, & regardent comme un mercenaire, il apprécia lui-même, avec une générosité aussi rare que bien entendue, le service important que M. La Grange alloit lui rendre, ainsi qu'à ses enfants : bien différent de ce pere, dont parle Diogene Laërce (9), qui ayant prié Aristippe d'élever son fils, fut étonné du prix que le Philosophe mettoit à ses leçons : *comment !* lui dit ce pere, si peu digne de l'être, *j'aurois un esclave pour cette somme ! Eh bien*, lui répondit froidement Aristippe, *achete-le, & tu en auras deux.*

M. La Grange justifia la bonne opi-

(9) Vie d'Aristippe, *lib.* 2, *segm.* 72.

sion que M. le B. d'H. avoit conçue de ses mœurs & de ses talents. Bientôt il mérita son estime, & s'acquit de même celle de tous ses amis, de ces hommes célebres qui font tant d'honneur à leur siecle, & dont la postérité, sourde à l'amitié comme à la haine, lira un jour les ouvrages avec autant de plaisir & de reconnoissance, que d'indignation & de mépris pour leur obscurs détracteurs. M. La Grange perfectionna, dans la société, la conservation & les écrits de ces excellents modeles, son jugement, sa raison & son goût : il prit leurs conseils, s'y conforma, étudia dans le silence & la retraite les meilleurs Auteurs anciens & modernes, & le premier pas qu'il fit dans la carriere, lui mérita le suffrage du public éclairé, & le plaça parmi nos plus savants Littérateurs.

Encouragé par le succès de sa Traduction de Lucrece, il entreprit celle de Séneque, de ce Philosophe qu'on ne lit point sans sentir croître son zele pour

la vérité, ſon reſpect pour la vertu, ſon amour pour les gens de bien, ſa haine pour les méchants, ſans hâter au fond de ſon cœur le moment de faire une bonne action, en un mot, ſans être meilleur, ou ſans déſirer ſincerement de le devenir. M. La Grange avoit choiſi cet Auteur comme le plus moral (10), le plus grave de toute l'antiquité, celui dont la lecture eſt la plus utile dans tous les âges & dans toutes les circonſtances de la vie; qui entaſſe vérités ſur vérités, mais qui les entaſſe quelquefois avec tant d'ordre & de préciſion, que plus rapprochées, elles n'en ſont que plus ſenſibles & plus évidentes; qui a, lui ſeul, plus de connoiſſances, plus d'idées, plus de profondeur, que Platon & Cicéron réunis & analyſés; enfin, qui, ſouvent avec autant d'éloquence, & des mouvements oratoires

(10) On peut joindre à ces obſervations générales ce qu'on a dit ailleurs de ce Philoſophe, dans une note ſur le Traité *de la Clémence*, l. 2, chap. 2, tom. 4, pag. 436 & ſuiv.

d'un aussi grand (11) effet qu'aucun de ceux dont leurs écrits offrent le modele, a plus de nerf, plus de substance & de véritable seve dans cinq ou six pages, que ces Auteurs n'en ont dans cent. Séneque est dans son genre, ce que Tacite, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de conformité, est dans le sien, le premier des

---

(11) On pourroit, s'il en étoit besoin, citer ici mille preuves de cette assertion, mais on se contentera de rapporter le passage suivant, pris indifféremment d'un Ouvrage philosophique, où Séneque, occupé des plus grands objets, a su élever son style & ses pensées à la hauteur & à la majesté de son sujet. Après avoir parlé de l'opinion de Callisthènes sur la cause des tremblements de terre: « Tel est, dit-il, le sentiment » de ce Philosophe, homme d'un esprit supé» rieur, dont l'ame fiere fut incapable de sup» porter les outrages d'un Monarque furieux. Sa » mort est pour Alexandre une tache éternelle » que n'effaceront jamais ni son courage, ni ses » exploits militaires: quand on dira qu'il a fait » périr des milliers de Perses, on répondra; mais » il a tué Callisthènes: quand on dira qu'il a vaincu » Darius, le Souverain d'un puissant Empire, » on répondra; mais il a tué Callisthènes: quand » on dira qu'il a tout soumis jusqu'à l'Océan, » qu'il a couvert l'Océan même de nouvelles » flottes, qu'il a étendu son empire depuis un » coin obscur de la Thrace, jusqu'aux limites » de l'Orient, on répondra; mais il a tué Cal-

Philosophes, comme celui-ci est, sans exception, le premier des Historiens.

On ne peut refuser à Ciceron un très-beau génie : c'est même presque toujours un Ecrivain du grand goût : il faut sur-tout le lire pour bien connoître toute la puissance que l'oreille a sur notre ame. Personne en effet n'a porté plus loin que lui la grace, le nombre

» listhènès : quand même il auroit éclipsé la
» gloire dés Rois & des Héros, ses prédécesseurs,
» il n'a rien fait de si grand, que le crime d'a-
» voir tué Callisthènes ». Voici le latin de ce beau passage, dont le style précis, rapide & plein d'énergie, ne le cede peut-être en rien aux plus beaux morceaux de Cicéron.

Hanc etiam Callisthenes probat non contemptus vir. Fuit enim illi nobile ingenium, & furibundi regis impatiens. Hoc est Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet. Nam quotiens quis dixerit, occidit Persarum multa millia, opponetur, & Callisthenem. Quotiens dictum erit, occidit Darium, penes quem tunc magnum regnum erat, opponetur, & Callisthenem. Quotiens dictum erit, omnia Oceano tenus vicit, ipsum quoque tentavit novis classibus ; & Imperium est angulo Thraciæ usque ad Orientis terminos protulit, dicetur, sed Callisthenem occidit. Omnia licet antiqua Ducum, Regumque exempla transierit, ex his quæ fecit, nihil tam magnum erit, quàm scelus Callisthenis. SENECA, *Nat. Quæst.* lib. 6, cap. 23.

& l'harmonie du ſtyle; peut-être même ſes ouvrages conſidérés ſous ce point de vue, ne laiſſent-ils rien à déſirer; c'eſt par ce côté ſeul qu'il eſt en général très-ſupérieur à Séneque : mais il ne peut lui être comparé comme Philoſophe; & l'on ne croit pas qu'il y ait aujourd'hui un ſeul homme de Lettres, vraiment digne de ce nom, pour qui cette aſſertion ne ſoit pas un fait démontré.

Ceux qui ont parlé des différents obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de la vérité, en quelque genre que ce ſoit, ont oublié de compter parmi les plus grands, la force preſque irréſiſtible des premieres impreſſions reçues, & le pouvoir de l'habitude qui, ſelon l'expreſſion énergique de Montagne, *endort la vue de notre jugement*. En effet, combien de gens regarderont comme un paradoxe, la préface que l'on donne ici à Séneque ſur Cicéron, pour cela ſeul, que les premieres années de leur enfance ſe ſont paſſées à lire cet Orateur, à

l'admirer ſur la parole de leurs Maîtres, & à s'extaſier avec eux ſur la cadence, la rondeur & la chute de ſes périodes! Combien, même parmi les Profeſſeurs les plus éclairés, ne s'en trouvera-t-il pas qui penſeront comme l'Auteur, ſans avoir le courage de le dire, & ſans oſer preſque ſe l'avouer à eux-mêmes. Rien de plus ſenſé & de plus judicieux que les réflexions de l'Abbé de S. Pierre ſur cette timidité de la plupart des hommes, pour s'écarter des opinions reçues. M. d'Alembert, dans l'éloge ſi intéreſſant & ſi philoſophique qu'il a fait de cet *Homme de bien*, n'a pas oublié de rapporter fidelement ſes penſées à ce ſujet. Elles ſont d'autant plus importantes, qu'en les généraliſant, l'Abbé de S. Pierre les a rendues plus ſuſceptibles d'application. « Une des cauſes principales, diſoit-il, de la lenteur funeſte avec la-
» quelle les Nations s'éclairent, c'eſt que
» peu d'hommes ont un avis qui leur
» appartienne, & qu'ils ne ſont pour la

» plupart, que suivre en imbécilles les
» préjugés reçus ; sur ceux mêmes qui
» sont faits pour avoir leur avis, il y
» en a bien peu qui aient le courage de
» l'avoir. Les Sages se traînant à regret
» & par foiblesse dans les routes battues,
» répetent, en la méprisant, l'opinion de
» la multitude, qui s'y affermit ensuite elle-
» même en la répétant d'après eux, &
» qui devient à son tour leur écho parce
» qu'ils ont été le sien... Combien de fois
» les Philosophes n'ont-ils pas été obligés,
» pour hasarder une vérité utile, de l'é-
» noncer obscurément, quelquefois mê-
» me de se borner à la faire entendre,
» en énonçant foiblement & avec res-
» triction l'erreur contraire ? Ils ont
» employé à cacher & à déguiser leur pen-
» sée, tout ce qu'ils auroient dû mettre
» de génie & de talents à l'énoncer
» avec force & avec courage. Comment
» démêler la vérité sous ce masque de
» ménagements & de subterfuges ? Il pré-
» tendoit, ajoute M. d'Alembert, que

» cette pusillanimité, s'étoit même éten-
» due sur les objets où il est le plus évi-
» demment permis d'avoir une opinion,
» sur les questions de littérature & de
» goût. La superstition aveugle que tant
» d'Ecrivains ont témoignée pour l'anti-
» quité, n'avoit selon lui d'autre source
» dans la plupart de ces Ecrivains, que
» la crainte de s'exposer à la satyre, en re-
» fusant, non pas d'honorer, comme
» elles le méritent, les productions im-
» mortelles de Rome & d'Athênes, mais
» de se prosterner aveuglément devant
» elles. Notre Philosophe convenoit
» cependant, avec cette indulgence
» qu'il avoit toujours pour la foiblesse
» humaine, que l'amour si naturel du
» repos, pouvoit avec quelque raison
» fermer la bouche aux penseurs sur une
» infinité d'objets, soit purement philo-
» sophiques, soit purement littéraires :
» mais il déploroit cette foiblesse, à
» laquelle nous croyons pourtant qu'il y
» auroit un remede. Ce seroit que cha-

» que

[redacted]

» que l'homme de Lettres laissât un tes-
» tament de mort, où il exposât naïve-
» ment & librement sa pensée sur ces
» divers objets, & demandât pardon à
» son siecle de n'avoir avec lui qu'une
» sincérité posthume. En usant de cette
» innocente ressource, les hommes qui,
» par leurs écrits commandent à l'opi-
» nion, n'auroient plus la douleur d'ac-
» créditer les sottises qu'ils devroient
» détruire ; & leur réclamation, quoique
» timide & tardive, seroit, pour ainsi
» dire, une porte secrette qu'ils ouvri-
» roient à la vérité (12).

(12) Cet éloge de l'Abbé de Saint-Pierre, dont M. d'Alembert a bien voulu me confier le manuscrit, a été lu dans une séance publique de l'Académie Françoise, avec des applaudissements d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient universels, & l'expression pure & vraie du plaisir qu'on éprouvoit. Le passage qu'on vient de rapporter, fut un de ceux qui firent le plus de sensation. On remarqua sur-tout l'endroit où M. d'Alembert parle de l'utilité dont il seroit pour les progrès de la vérité, que chaque homme de lettres laissât un testament de mort; & il faut avouer en effet que ce dernier morceau, dont l'idée est si ingénieuse & si fine, est écrit avec une perfection de style, un choix & une propriété

Ces réflexions générales sur les causes des erreurs humaines, & sur la maniere dont les préjugés, de quelque nature qu'ils soient, s'établissent, se propagent & s'accréditent de siecle en siecle, expliquent très-bien l'origine de cette espece de culte & même l'idolâtrie, dont (13) Platon & Cicéron ont été si long-temps l'objet, & qui s'est conservée dans toute sa pureté parmi les modernes; mais dans un siecle tel que le nôtre, où l'on n'a pas

---

de termes qui en augmentent encore le charme & l'harmonie.

(13) Montagne dit quelque part que Platon *n'est qu'un Poëte décousu*, & il a raison : mais, si l'on peut, sans craindre de se tromper, lui refuser le titre de Politique & de Moraliste profond, de Raisonneur exact & précis, & en général, le nom de Philosophe; on doit l'estimer comme Poëte, comme Orateur, comme Conservateur de plusieurs loix, usages opinions & traditions anciennes assez curieuses, qui seroient ignorées sans lui, & sur-tout comme un Ecrivain très-éloquent, qui éblouit d'ailleurs plus qu'il n'éclaire, & qui sera toujours l'idole de ceux qui, ayant plus d'imagination que de jugement, plus de finesse que d'étendue d'esprit, & plus d'érudition que de logique, prennent pour de la profondeur, ce qui n'est qu'obscur; pour grand, ce qui n'est que vague, & pour vrai, ce qui n'est qu'ingénieux.

moins de lumieres que de goût, ces Auteurs doivent nécessairement perdre comme Philosophes, ce qu'ils gagnent comme Ecrivains, & l'on n'a pas prétendu dire autre chose.

Un grand objet de M. La Grange, en traduisant Séneque, étoit d'en donner une idée exacte aux gens du monde, dont la plupart ne connoissent cet Auteur que par la plaisanterie bonne ou mauvaise de Regnard : plaisanterie qui lui a fait peut-être plus de tort dans leur esprit, qu'une satyre personnelle, parce qu'elle lui a donné une sorte de ridicule, & qu'à leurs yeux un ridicule est comme ces signes qu'on apporte quelquefois en naissant, qui croissent & s'étendent avec l'âge, & dont on reste marqué toute sa vie. Persuadé avec raison que la meilleure apologie de Séneque est dans ses Ouvrages, où il a, pour ainsi dire, déposé l'image fidele de sa vie publique & particuliere, de sa force & de sa foiblesse, de ses défauts & de ses vertus, M. La

Grange crut forcer déformais fes accufateurs au filence, en mettant dans tout fon jour l'innocence & la pureté de fes mœurs : mais il fe trompa fur ce point. Cette maxime infernale d'une *Société* autrefois célebre, *Calomniez celui que vous voulez perdre ; & foyez sûr qu'il en reftera toujours quelque chofe*, eft une vérité d'expérience, & dont Séneque fournit peut-être la plus forte preuve. En effet, les détracteurs Modernes de ce Philofophe, ne font que répéter aujourd'hui en d'autres termes, & commenter chacun à fa maniere, & felon la tournure de fon caractere plus ou moins enclain à la malignité, les impoftures, cent fois refutées de l'infâme (14) Suilius, & de l'Hiftorien Dion, dont fouvent même ils font des échos infideles. Tant la calomnie, furtout celle qui a pour but de dégrader les grands hommes, & de les avilir aux yeux de la poftérité, jette de profondes racines

(14) Voyez le portrait que Tacite fait de ce vil délateur, dans le quatrieme livre de fes Annales, *chap.* 31.

dans les esprits ; elle ressemble à ces insectes qui se fécondent eux-mêmes, & dont le corps & la tête coupés en morceaux, donnent bientôt naissance à autant d'êtres de la même espece, que l'on hache encore en plusieurs portions, dont chacune devient en peu de jours un animal entier.

Au reste M. La Grange ne se dissimula aucune des difficultés de son entreprise, & son zele s'accrut même par les obstacles ; avide de connoissances, il recueilloit de toutes parts celles qui lui étoient le plus nécessaires. Mais le temps qu'il consacroit à l'étude, ne lui faisoit point négliger les devoirs plus essentiels & plus sacrés que lui imposoit sa fonction d'Instituteur : il connoissoit toute l'étendue de ces devoirs, & jaloux de les remplir avec exactitude, il se délassoit de ces pénibles occupations, en donnant à sa propre instruction & à ses travaux littéraires, tous les moments dont il pouvoit disposer sans nuire aux deux jeunes éleves dont on lui avoit confié l'éducation

chers ! M. La Grange avoit laissé à sa sœur le manuscrit de sa Traduction de Séneque. Sans avoir lu une seule ligne de ce manuscrit, sans savoir ce qui restoit soit à traduire, soit à revoir, M. le B. d'H. en a fixé lui-même le prix à six mille livres, dont il a fait les avances à Mademoiselle La Grange, plus de dix-huit mois avant que l'ouvrage ait été sous presse, & lorsqu'il ne pouvoit encore, ni prévoir le temps où il seroit imprimé, ni même s'il le seroit un jour. On trouve, il est vrai, plus de bons Peres que de bons Instituteurs ; mais on rencontreroit mille fois plus facilement un Instituteur comme M. La Grange qu'un Pere tel que M. le B. d'H... (16)

(16) Il n'a pas tenu à M. le B. d'H. que ces faits ne restassent toujours ignorés ; car personne, peut-être, n'a observé plus fidelement que lui, ce précepte de la Fontaine :

> Entre la chair & la chemise,
> Il faut cacher le bien qu'on fait.

Mais des circonstances dont il n'a pu disposer, ont révélé quelques-uns des secrets de sa vie, comme elles feront connoître un jour les services d'un autre genre qu'il a rendus à M. La Grange.

LETTRES

[redacted]



LETTRES DE SÉNEQUE.

LETTRE PREMIERE.

Sur l'emploi du temps.

OUI, mon cher Lucilius (1), rendez-vous à vous-même. Le temps qu'on vous enlevoit, qu'on vous déroboit, qui vous échappoit, il faut le recueillir & le garder. N'en doutez pas : on nous ravit le

(1) Les Historiens & les Commentateurs ne nous apprennent rien sur le compte de Lucilius, à qui les Lettres de Séneque sont adressées, & qui semble avoir été son intime ami & son disciple. Il paroît par ces Lettres mêmes que, né dans une condition médiocre, il s'étoit élevé par son mérite jusqu'au rang de Chevalier Romain, & avoit obtenu la place d'Intendant de Sicile.

temps, on le surprend, nous le laissons aller : & pourtant, la perte la plus honteuse est celle qui vient de notre négligence. Songez-y bien : une partie de la vie se passe à mal faire ; la plus grande, à ne rien faire ; la totalité, à faire autre chose que ce qu'on devroit. Trouvez-moi un homme qui sache apprécier le temps, estimer les jours, & comprendre qu'il meurt à chaque instant. Notre erreur est de ne voir la mort que devant nous : elle est derriere, en grande partie : tout le temps passé, elle le tient. Faites-donc, Lucilius, comme vous l'écrivez ; ramassez toutes les heures : saisissez-vous du présent ; vous dépendrez moins de l'avenir. La vie se passe à la remettre.

Mon cher Lucilius, tout le reste est d'emprunt, le temps seul est à nous. Cet être fugitif qui s'envole est la seule possession que la Nature nous ait assignée ; encore nous en dépouille qui veut. Hé bien ! telle est la folie des hommes : des objets chétifs, méprisables, dont la perte du moins est réparable, on se croit obligé pour les avoir obtenus : a-t-on reçu du temps ? on ne croit rien devoir ; c'est cependant la seule dette que la reconnoissance même ne peut acquitter.

Vous me demanderez peut-être com-



ment je me conduis, moi qui donne des leçons. Je vous le dirai franchement : comme un homme magnifique, mais attentif. Je dépense, & je me rends compte : je ne puis dire que je ne perde rien : mais je sais ce que je perds, & comment, & pourquoi ; je connois les causes de ma pauvreté : aussi me trouvé-je dans le cas des gens ruinés sans leur faute. Tout le monde les excuse ; personne ne les assiste. Après tout, je n'appelle pas pauvre celui qui se contente du peu qui lui reste. Vous ferez pourtant mieux de ménager votre bien, & de mettre à profit, sans délai, un temps précieux. Suivant un vieux proverbe, l'économie n'est plus de saison, quand le vase est à la fin ; au fond du tonneau, la quantité est moindre, & la qualité pire.

LETTRE II.

Sur les Voyages & sur la Lecture.

VOS lettres & les nouvelles que j'apprends, me font bien espérer de vous : votre repos n'est plus troublé par les voyages, le changement. Tous ces déplace-

ments ne ſont que l'agitation d'un eſprit malade. Le premier ſigne du calme intérieur eſt de ſavoir ſe fixer & reſter avec ſoi. Mais, prenez-y garde, la lecture de cette foule d'Auteurs & de volumes de toute eſpece, pourroit bien tenir un peu de la vie errante & agitée, dont nous parlons. Voulez vous que l'étude laiſſe dans votre eſprit, des traces durables? bornez-vous à quelques Auteurs plein de génie, & nourriſſez-vous de leurs ſubſtance. Etre par-tout, c'eſt n'être nulle part. Une vie paſſée en voyages procure beaucoup d'hôtes, & pas un ami. Il en eſt de même de ces lecteurs précipités qui, ſans prédilection pour aucun Ecrivain, parcourent à la hâte tous les livres. Les aliments ne ſauroient profiter ni s'incorporer, quand ils ſont rejetés auſſi-tôt que reçus (1) : rien de ſi contraire au rétabliſſement de la ſanté, que de changer continuellement de remedes ; une plaie ne ſe ferme pas, quand on y applique tous les jours de nouveaux appareils ; un arbre ſouvent tranſplanté n'acquiert pas de for-

(1) Séneque fait alluſion ici à l'uſage mépriſable des gourmands de Rome qui, à chaque ſervice, ſortoient de table, & ſe faiſoient vomir, afin de pouvoir manger de nouveau.

ce : les choses les plus utiles ne peuvent l'être en passant. La multitude des livres est une distraction pour l'esprit : n'en pouvant donc lire autant que vous pouvez vous en procurer, n'en ayez qu'autant que vous en pouvez lire. Mais, dites-vous, j'aime à parcourir tantôt l'un, tantôt l'autre. Goûter d'une foule de mêts, annonce un estomac blasé : cette variété d'aliments produit plus de corruption que de nourriture. Que les Ecrivains les plus estimés soient donc la base de vos lectures : revenez-y toujours après les diversions que vous vous serez permises : acquérez chaque jour quelque ressource nouvelle contre la pauvreté, contre la mort, contre les autres fléaux : de la foule d'objets que vous aurez parcourus, recueillez une maxime, pour en faire la nourriture de votre journée. Cette méthode est la mienne : je lis beaucoup, & je mets quelque chose en réserve. Voici ma récolte d'aujoud'hui ; elle est due à Epicure (1) ; car j'ai l'habitude de passer dans

(1) Il y eut, dès l'origine de la Secte Stoïcienne, une inimitié marquée entre elle & les Disciples d'Epicure, dont les maximes ne sembloient guere s'accorder avec la rigidité des principes du Stoïcisme : cependant Séneque a emprunté les plus belles maximes d'Epicure, ainsi

le camp de l'ennemi, mais en espion, plutôt qu'en déserteur: *la pauvreté contente est*, dit-il, *une chose honnête*. Mais elle n'est plus pauvreté, dès qu'elle est contente: s'accommoder avec la pauvreté, c'est être riche; l'on est pauvre, non pour avoir peu, mais pour désirer davantage. Qu'importe ce qu'enferment vos coffres ou vos greniers, & la multitude de vos troupeaux ou de vos rentes, si vous convoitez le bien d'autrui, si votre avarice calcule moins l'argent acquis, que l'argent à acquérir? Quelle est donc la borne de la richesse? c'est d'avoir d'abord ce qu'il faut; ensuite autant qu'il faut.

LETTRE III.

Du choix des Amis.

VOUS m'écrivez que l'homme chargé de vos lettres, est votre ami; & vous me prévenez en même-temps de ne pas m'ouvrir à lui sur vos affaires, usant vous-

qu'on le verra par ces Lettres; d'ailleurs ce Philosophe, si décrié par ses adversaires, comme l'apôtre de la volupté, menoit une vie aussi dure que les Stoïciens les plus séveres. Nous verrons Séneque l'attester lui-même dans quelques-unes des Epîtres suivantes.

même de cette réserve avec lui : c'est dire dans la même lettre qu'il est votre ami & ne l'est pas. Ainsi le mot d'*ami* n'est dans votre bouche qu'une expression banale, comme le titre d'*homme de bien*, pour les candidats, & celui de *Monsieur*, pour le premier venu dont on ne se rappelle pas le nom. Laissons le mot, & parlons de la chose. Regarder quelqu'un, comme ami, & n'avoir pas en lui la même confiance qu'en soi ; c'est étrangement s'abuser, c'est ignorer l'étendue de la véritable amitié. Que votre ami soit le confident de toutes vos délibérations ; mais qu'auparavant il en ait été l'objet. De la confiance, après l'amitié formée : du discernement, avant de la former. C'est confondre les devoirs, c'est violer la regle de Théophraste, que de s'engager sans connoître, pour rompre, quand on connoîtra. Réfléchissez long-temps sur le choix d'un ami : une fois décidé, que toutes les portes de votre ame lui soient ouvertes ; pas plus de réserve avec lui qu'avec vous-même. Vivez, sans doute, de façon à ne rien faire que ne puisse savoir, même un ennemi ; mais il est des choses dont l'usage prescrit le secret. Dans ces cas, vous répandrez tous vos chagrins, toutes vos pensées dans le sein

de votre ami. Croyez-le sûr, il le sera: souvent on enseigne à tromper, en craignant de l'être; la défiance autorise l'infidélité. Quoi! je retiendrois une confidence qui m'échappe avec mon ami! je ne me croirois pas seul en sa présence?

Il y a des homms qui publient dans les carrefours ce qui ne doit être confié qu'à un ami, qui se déchargent sur le premier passant du secret qui leur pese, d'autres craignent de s'ouvrir à leurs amis les plus chers; ils ensevelissent leur secret au fond de leur ame; &, s'il étoit possible, ils se le cacheroient à eux-mêmes. Evitez ces deux défauts. Se fier à tout le monde, ne se fier à personne, sont deux excès: il y a plus d'honnêteté dans l'un, plus de sureté dans l'autre.

Ainsi vous blâmez, & l'homme toujour en mouvement, & l'homme toujours en repos. Ne se plaire que dans le tumulte, ce n'est point activité, mais délire & convulsion: regarder tout mouvement, comme une fatigue, ce n'est pas du calme, mais de l'assoupissement, de la léthargie. Retenez à ce sujet un passage que j'ai lu dans Pomponius: *Il y a des yeux tellement accoutumés aux ténebres, qu'ils voient trouble au grand jour.* Il faut combiner ces deux états; agir en

se reposant, & se reposer en agissant. Consultez la Nature : elle vous dira qu'elle a fait & le jour & la nuit.

LETTRE IV.

Sur les craintes de la Mort.

MARCHEZ du même pas, hâtez-le, s'ils est possible : vous jouirez plus long-temps de la réforme & du bel ordre de votre ame. C'est jouir déjà, sans doute, que de rétablir l'ordre & la réforme : mais attendez-vous à un plaisir d'une autre espece, au plaisir de contempler votre ame sans tache & resplendissante de vertus. Vous vous rappellez, sans doute, les transports de votre joie, quand on vous dépouilla de la toge prétexte (1) ; quand, revêtu de l'habit viril, vous fûtes conduit en pompe à la place publique. Que sera-ce donc, lorsqu'enfin délivré

(1) La toge *prétexte* étoit une robe bordée de pourpre, que les jeunes Nobles Romains portoient jusqu'à 17 ans ; à cet âge, on leur donnoit la robe virile appellée *pura* ou *libera*. Les Magistrats & les Pontifes portoient la toge *prétexte* ou bordée de pourpre, comme une marque de leurs dignités.

des vices de la jeunesse, vous serez inscrit par la Philosophie au rang des hommes? Nous ne sommes plus jeunes, mais nos ames le sont; & pour comble de malheur, avec l'air imposant du vieil âge, nous avons les travers de la jeunesse, nous avons même les petitesses de l'enfance: la jeunesse a des craintes frivoles, l'enfance des craintes chimériques, & nous avons toutes les deux. Encore quelques pas, & vous comprendrez qu'il y a des objets d'autant moins terribles, qu'ils inspirent plus de terreur. Un mal n'est pas grand, quand il est le dernier des maux. La mort s'avance: elle seroit à craindre, si elle alloit se fixer à vos côtés; mais il faut, ou qu'elle ne vienne pas jusqu'à vous, ou qu'elle passe outre. Il est difficile, dites-vous, d'amener l'ame jusqu'au mépris de la mort. Eh! ne voyez-vous pas quels sujets futiles la font tous les jours mépriser? c'est un amant qui se pend à la porte de sa maîtresse; un esclave qui se précipite du haut d'un toît, pour n'être plus l'objet des emportements de son maître; un fugitif qui se perce le sein, de peur d'être ramené dans les fers. Doutez-vous que le courage puisse opérer, ce qu'a fait l'excès de la crainte! Plus de sécurité dans la vie,

quand on pense trop à la prolonger; quand on met au rang des biens un grand nombre de consulats. Pour vous résoudre à mourir de bon gré, représentez-vous cette foule de malheureux qui s'attachent à la vie, qui la tiennent, pour ainsi dire, embrassée, comme on s'accroche dans un naufrage aux racines & aux rochers; flottants entre la crainte de la mort & les tourments de la vie, ils ne veulent pas vivre, & ne savent pas mourir. Rendez-vous donc la vie agréable, en cessant de vous en inquiéter. La possession ne peut plaire, si l'on n'est résigné à la perte: & la perte la moins terrible, est celle qui ne peut être suivie de regrets. Animez donc, endurcissez votre courage contre des coups, dont les grands de la terre ne sont pas exempts: un enfant & un eunuque disposent de la vie de Pompée; le Parthe insolent & cruel, de celle de Crassus; Caïus César livre la tête de Lepidus au glaive du Tribun Décimus; la sienne tombe sous le fer de Cherea. La fortune a beau élever un homme, elle lui laisse toujours à craindre autant de maux, qu'elle le met à portée d'en faire. Défiez-vous du calme. Un instant voit bouleverser la mer, un jour voit échouer les barques dans la même plage où on les

voyoit ſe jouer. Songez qu'un voleur, qu'un ennemi, peut trancher vos jours : & ſans parler des hommes puiſſants, il n'y a pas juſqu'au moindre eſclave qui n'ait ſur vous droit de vie & de mort : oui, Lucilius, quiconque mépriſe ſa vie, eſt maître de la vôtre. Repaſſez dans votre mémoire les exemples des malheureux égorgés dans leurs maiſons à force ouverte ou par ſurpriſe ; & vous verrez autant de victimes immolées à la colere des eſclaves, qu'à celle des Rois. Que vous importe donc la puiſſance de votre ennemi ? Le pouvoir qui le rend ſi redoutable, il n'y a perſonne qui ne l'ait. Mais, ſi vous tombez entre les mains des ennemis, le vainqueur vous fera conduire ...... où .... vous y allez déjà. Pourquoi vous être abuſé ſi long-temps ? pourquoi ne voir que d'aujourd'hui le glaive ſuſpendu ſur votre tête ? Je le répete, vous allez à la mort ; & vous y allez, du jour même de votre naiſſance. Telles ſont à peu près les idées dont il faut ſe nourrir, pour attendre paiſiblement cette derniere heure dont la crainte empoiſonne toutes les autres.

Mais, pour finir, voici la penſée qui m'occupe aujourd'hui, elle eſt encore cueillie dans les jardins d'Epicure : *la*

[redacted]

vraie richesse est la pauvreté réglée sur les besoins de la Nature. Et savez-vous ce qu'exige la Nature ? de n'avoir ni faim, ni soif, ni froid. Pour appaiser la faim & la soif, il n'est pas nécessaire de se morfondre à la porte des grands, d'essuyer leurs regards dédaigneux ou leur politesse outrageante; il n'est pas besoin d'exposer sa vie sur les flots ou dans le camps. Ce que la Nature demande est à notre portée, on l'acquiert facilement : c'est pour le superflu qu'on se tourmente ; c'est le superflu qui nous fait user la toge, vieillir sous des tentes, échouer sur des côtes étrangeres. Le nécessaire, nous l'avons sous la main.



LETTRE V.

De la singularité. De la vraie Philosophie.

VOUS persévérez dans l'étude, vous renoncez à tout pour ne songer qu'à vous rendre meilleur; je loue votre constance, je m'en réjouis; je vous exhorte à continuer, & même je vous en prie. Mais n'allez pas (je vous en préviens), à l'exemple de certains Philosophes, moins curieux de faire des progrès que du bruit,

affecter dans votre extérieur ou votre genre de vie, des singularités qui vous fassent remarquer. Un habillement sauvage, une chevelure hérissée, une barbe en désordre, une aversion dêclarée pour toute argenterie, un lit étendu sur la terre, & mille autres voies détournées qui tendent obliquement à la considération, vous devez vous les interdire. Eh! le nom de *Philosophe* n'est déjà que trop odieux, avec quelque modestie qu'on le porte. Que sera-ce, si nous allons nous soustraire à l'usage? C'est par l'intérieur, qu'il faut différer du peuples: par les dehors, on peut lui ressembler. Que nos vêtements n'éblouissent pas, mais aussi qu'ils ne révoltent pas les yeux. N'ayons pas d'argenterie incrustée d'or massif; mais ne plaçons pas la frugalité dans une privation totale d'or & d'argent. N'aspirons pas à contrarier le vulgaire; mais à faire mieux que lui: sans quoi nous rebutons, nous écartons ceux que nous voulons corriger. Ajoutez qu'on ne veut nous imiter en rien, de peur d'être obligé de nous imiter en tout. La Philosophie se propose de lier les hommes par un commerce d'idées, de bienveillance, de secours mutuels: or, la singularité de notre extérieur nous sépare de la société. Au lieu de l'admi-

rationque vous recherchez, prenez garde d'encourir la haine & le ridicule. Sans doute nous prenons pour guide la Nature, mais la Nature condamne toutes ces tortures volontaires, cette aversion pour la parure la plus simple; cet amour pour la malpropreté, cette prédilection pour des aliments, je ne dis pas communs, mais dégoûtants. Il n'y a qu'un débauché qui recherche la délicatesse; mais il n'y a qu'un sot, qui refuse des mêts simples & ordinaires. La Philosophie ne nous ordonne pas de souffrir, mais d'être frugal; & la frugalité s'accorde avec la propreté: il faut lui prescrire des bornes; il faut que notre vie soit un mélange des bonnes mœurs, & des mœurs publiques; il faut qu'on l'admire, & qu'on s'y reconnoisse. Quoi! ferons-nous donc comme les autres? il n'y aura nulle différence entr'eux & nous? Il y en aura beaucoup; mais je veux qu'on y regarde de près, pour l'appercevoir; je veux qu'en entrant dans nos maisons, on admire plus le maître, que les meubles. Il y a de la grandeur à se servir de vases de terre, comme de vaisselle d'argent; il n'y en a pas moins à se servir d'argenterie, comme de terre. Ne pouvoir supporter les richesses est la marque d'une ame foible.

Mais, pour partager encore avec vous le gain de ma journée, j'ai trouvé dans Hécaton (1), que l'extinction des désirs est un remede contre la crainte même. *Cessez*, dit-il, *d'espérer, & vous cesserez de craindre.* Quoi, sur la même ligne deux affections si différentes ! Oui, mon cher Lucilius ; elles paroissent opposées, mais elles se tiennent : le soldat & le prisonnier ne sont pas unis plus étroitement par la même chaîne, que ces deux passions si dissemblables ; elles marchent du même pas, mais la crainte vient après l'espérance. N'en soyez pas surpris, l'une & l'autre naissent de l'irrésolution de l'ame, du trouble où l'avenir la jette. Au lieu de s'accommoder au présent, on égare ses pensées dans le lointain : ainsi la prévoyance, le plus grand bien de l'homme, s'est changée en poison. Les bêtes fuient le danger, quand elles le voient ; & sont tranquilles, aussi-tôt qu'il est passé : l'homme est victime, & de l'avenir, & du passé. La multitude de ses facultés fait son supplice : la mémoire ressuscite les craintes, la prévoyance les anticipe, le présent ne suffit pas à nos malheurs.

(1) Hécaton étoit un Philosophe Stoïcien, disciple de Panétius.

LETTRE VI.

De la véritable Amitié.

JE sens, Lucilius, que je me réforme, ou plutôt que je me transforme ; non que j'ose me flatter de n'avoir plus de changements à faire : combien il me reste encore à redresser, à détruire, à élever ! du moins c'est une marque d'amendement de reconnoître en soi des défauts. Que de malades on félicite de sentir leur mal ! Je voudrois partager avec vous le bonheur de ce changement subit : j'en aurois plus de confiance en l'amitié qui nous unit ; cette amitié véritable que l'espérance ni la crainte, ni l'intérêt ne peuvent déraciner ; cette amitié avec laquelle on meurt, & pour laquelle on consent à mourir. Combien d'hommes ont manqué d'amitié, plutôt que d'ami ! Mais, quand deux cœurs sont entraînés à s'unir par l'amour du bien, l'amitié ne sauroit leur manquer : & pourquoi ? c'est qu'ils savent qu'entr'eux tout est commun, à commencer par l'adversité. Vous ne pouvez concevoir combien chaque jour ajoute à mes progrès. Envoyez-moi donc, dites-

vous, le remede qui vous a si bien réussi. Mon ami, je brûle de le verser tout entier dans votre ame : je n'aime à apprendre que pour enseigner, & la plus belle découverte cesseroit de me plaire, si elle n'étoit que pour moi. Non : je ne voudrois pas de la sagesse même, à condition de la tenir enfermée en moi-même. La possession n'est agréable, qu'autant qu'on la partage. Je vous enverrai donc les livres mêmes; &, pour vous éviter l'embarras des recherches, quelques indications vous conduiront tout d'un coup aux passages que j'approuve & que j'admire; mais les conversations, le commerce de votre ami, vous en apprendront plus que les livres. Transportez-vous sur le lieu même de l'action. Vous le savez; on s'en rapporte plus aux yeux qu'aux oreilles; la route des préceptes est longue, celle des exemples est plus courte & plus sûre. Cléanthe n'eût pas imité si parfaitement Zénon, s'il n'eût fait que l'entendre (1). Il fut témoin de ses ac-

(1) Personne n'ignore que Zénon fut le fondateur de la Secte Sroïcienne. Il étoit né à Citium, ville située dans l'isle de Cypre. Il fut disciple de Cratès, Philosophe cynique, qu'il quitta pour suivre Stilpon de Mégare; ensuite il prit des

tions, il pénétra dans sa retraite, il compara la conduite du maître avec la doctrine. Platon, Aristote & cette foule de Sages qui devoient suivre tant de routes diverses, profiterent plus des mœurs que des discours de Socrate. Les vertus de Métrodore, d'Hermachus, de Polienus, furent moins dues à l'Ecole d'Epicure, qu'à son commerce familier. Mais ce n'est pas seulement pour vos progrès, mais

---

leçons du Platonisme, sous Polémon & Xénocrate. Enfin, volant de ses propres aîles, Zenon devint le fondateur du Stoïcisme, ainsi nommé, parce que ses disciples s'assembloient à Athenes, sous des portiques appellés en grec *stoa*. Zénon eut pour successeur dans son école Cléanthe, son disciple, dont Séneque parle en cet endroit. Ce Cléanthe, né dans la pauvreté, avoit été d'abord athlete; il quitta l'arêne, pour prendre les leçons de Cratès le cynique; ensuite il se mit sous la conduite de Zénon. Il suivoit, pendant le jour, ce maître; & la nuit, il se louoit à un jardinier pour tirer l'eau nécessaire à l'arrosement de ses légumes, ou à une boulangere pour moudre son bled. Nonobstant les inconvénients d'une vie si pénible & si dure, Cléanthe ne voulut jamais sortir de l'indigence; il refusa dix mines que les Juges de l'Aréopage lui avoient assignées sur le trésor public; il n'accepta d'autre bienfait des Athéniens, qu'un habit complet, après avoir perdu le sien. Le Roi Antigone lui ayant envoyé une somme de trois mille mines, le Philosophe les reçut, mais il les distribua sur le champ. Sa

pour mon intérêt, que je vous presse de venir : nous serons utiles l'un à l'autre.

Cependant, pour vous payer ma taxe journaliere, voici ce qui m'a frappé aujourd'hui dans Hécaton : *Vous me demandez quels progrès j'ai faits ? Je commence à être l'ami de moi-même.* Voilà, sans doute, un grand pas ; il ne sera jamais seul. Croyez-m'en, l'ami de soi-même est l'ami de tous les hommes.

---

pauvreté lui étoit devenue chere, & l'enthousiasme de la Philosophie lui tenoit lieu de tout. Son courage lui fit donner le titre de *nouvel Hercule.* En effet, il mérita les éloges des plus célebres Ecrivains de l'antiquité ; tous se sont accordés à le regarder comme le plus vertueux des Stoïciens. Il montra en mourant le même courage qu'il avoit eu pendant sa vie. Les Médecins lui avoient prescrit un jeûne de deux jours, pour un ulcere à la bouche ; guéri au bout de ce terme, il refusa de prendre de la nourriture ; *ce n'est pas,* disoit-il, *la peine de revenir sur ses pas, après avoir fait la moitié du chemin.* Cependant, presque mourant, il reçoit une lettre par laquelle un ami lui demande un service ; aussi-tôt il se fait apporter de la nourriture, rend le service, & se remet à mourir. *Voyez* Diogen. Laert. *lib.* 7, §. 168 ; Suidas, Valer. Max. *lib.* 8, *cap.* 7 ; Cicéron, *Acad. quæst. lib.* 4, *cap.* 38.

Tels furent les Fondateurs de la Secte des Stoïciens, dont Séneque a si vigoureusement enseigné les maximes austeres. Voici les noms des Philosophes les plus distingués qu'on vit sortir

LETTRE VII.

Qu'il faut s'éloigner de la foule.

VOUS me demandez ce que vous devez le plus éviter. Le monde. Vous ne pouvez encore vous y exposer ; moi, du moins, j'avoue ma foiblesse, je n'en rapporte jamais les mœurs que j'y ai portées. J'avois établi un ordre, il est changé ; chassé un vice, il est de retour. Il y a des convalescents tellement affoiblis par le mal, qu'ils ne peuvent prendre l'air sans

---

de cette Ecole, tant chez les Grecs que chez les Romains.

Zénon de Cittium, Persée, Ariston de Chio, Hérillus, Sphærus, Cléanthe, Chrysippe, Zénon de Tarse, Diogene le Babylonien, Antipater de Tarse, Panætius, Posidonius, Jason.

A Rome, pendant la République.

Athénodore Cordylion, Q. Lucilius Balbus, Caton d'Utique.

Sous les Empereurs.

Athénodore de Tarse, Annæus Cornutus, C. Musonius Rufus, Chæremon Egyptien, L. Annæus Séneque, le Poëte Perse, Dion de Pruse, Euphrates de Tyr, Epictete Phrygien, Sextus de Chéronée, l'Empereur Marc-Aurele Antonin.

travaillons encore à régler nos penchants, nous ſoutiendrions le choc du vice eſcorté de la foule? Un ſeul exemple de luxe ou d'avarice fait beaucoup de mal : le commerce d'un homme de plaiſir nous énerve & nous amollit peu à peu : le voiſinage d'un riche irrite notre cupidité ; la compagnie d'un méchant ternit l'ame la plus pure. Que ſera-ce donc, ſi tout un peuple vous livre un aſſaut général? Il faut ou l'imiter, ou le haïr : mais ce ſont deux extrémités vicieuſes, d'imiter les méchants, parce que c'eſt le grand nombre ; ou de haïr le grand nombre, parce qu'il ne nous reſſemble pas.

Retirez-vous, tant que vous pourrez, en vous-même : recherchez ceux qui peuvent vous rendre meilleur ; recevez ceux que vous pouvez rendre meilleurs. Ce ſont deux choſes réciproques, l'on apprend en enſeignant. Que l'envie de produire vos talents ne vous conduiſe donc pas dans les aſſemblées, pour lire ou diſſerter. Vous le pourriez, ſi les ames du peuple étoient au ton de la vôtre : mais on ne vous entendroit pas, ſi ce n'eſt peut-être une ou deux perſonnes ; encore ſeriez-vous obligé de les former, de les élever juſqu'à vous comprendre. Pourquoi donc ai-je tant appris, me dites-vous? Soyez

sans inquiétude : votre peine n'est pas perdue, vous avez appris pour vous.

Mais comme je ne veux pas avoir appris pour moi seul, partageons ensemble trois beaux passages relatifs au sujet même de cette lettre. Le premier m'acquittera ; les deux autres seront des avances. Démocrite (1) dit : *un seul homme est pour moi le peuple, & le peuple un seul homme.* J'admire encore cette réponse ; l'auteur est inconnu : on lui demandoit pourquoi tant soigner un ouvrage fait pour très-peu de personnes : *je veux*, dit-il, *peu de lecteurs, un seul, point du tout.* Le mot d'Épicure n'est pas moins remarquable : il écrivoit à un de ses compagnons d'étude : *ceci est pour nous, & non pour la multitude : nous sommes un assez grand théatre l'un pour l'autre.* Voilà, mon cher Lucilius, les maximes dont il faut vous pénétrer, pour vous mettre au-dessus du plaisir qu'inspire l'approba-

(1) Démocrite étoit d'Abdere ; il fut disciple de Leucippe, & devint un des plus illustres Philosophes de la Grece ; son grand savoir, sa vie retirée, & ses maximes très-opposées à celles de ses concitoyens, le firent passer dans son pays pour un insensé ; sort ordinaire de ceux qui n'osent s'écarter des idées de la multitude. *Voyez* Brucker, *Histor. Philosoph.* & Diogen. Laert.

tion générale. Le peuple vous loue? beau sujet de vanité, qu'un mérite senti par le peuple! votre mérite, c'est en vous-même qu'on doit le trouver.

LETTRE VIII.

De l'activité du Sage.

JE vous prescris d'éviter la foule, de chérir la retraite, de vous borner au témoignage de votre conscience. Et que devient, dites-vous, la maxime des Stoïciens : que *le Sage doit mourir en action.* Ce qu'elle devient! Suis-je donc oisif, à votre avis? Si je m'enferme, si ma porte est interdite, c'est pour être utile à plus de monde. Aucun de mes jours ne s'écoule sans travail; une partie même de mes nuits est consacrée à l'étude. Je ne m'abandonne point au sommeil, j'y succombe; je retiens opiniâtrément sur l'ouvrage mes yeux fatigués & défaillants. J'ai renoncé aux personnes; j'ai renoncé même aux affaires, à commencer par les miennes. Les affaires de la postérité sont mes seules affaires : c'est pour elle que j'écris; c'est pour elle que je recueille des avertissements salutaires, des recettes utiles, dont j'ai senti l'efficacité sur mes

propres infirmités qui, sans être entiérement guéries, ne sont plus de progrès. La route du bonheur, que j'ai connue tard, & las de m'égarer, je la montre aux autres; je leur crie: « Fuyez tous » les goûts du vulgaire, tous les dons » du hasard. A l'aspect d'un bien for- » tuit, arrêtez-vous avec crainte & dé- » fiance. Les poissons & le gibier, sont » comme vous, séduits par un appât. » Des présents de la fortune! on vous » trompe, ce sont des pieges. Voulez- » vous mener une vie tranquille? dé- » fendez-vous de ces bienfaits captieux: » sans quoi (funeste erreur!) vous croirez » prendre, & serez pris. Malheureux! » cette course rapide vous conduit au » précipice; & la fin de votre élévation » ne peut être qu'une chûte. D'ailleurs, » une fois abandonné au torrent de la » fortuné, plus de moyens de s'arrêter. » Jouissez donc de ses faveurs, ou, à leur » défaut, de vous-même: en se condui- » sant ainsi, on peut être courbé ou froissé » par elle, mais non renversé ».

» N'ayez donc pour le corps que les » égards prescrits par la santé: c'est le » régime le plus sage, c'est le plus salu- » taire. Le corps, s'il n'est traité dure- » ment, se révolte contre l'esprit. Les

» aliments se borneront à appaiser la » faim, les breuvages à étancher la soif, » les vêtements à écarter le froid, les » maisons à repousser les attaques nuisi» bles ; il importe très peu qu'elles soient » de simple gazon, ou d'un marbre étran» ger de diverses couleurs. Sachez que » l'homme n'est pas moins à couvert sous » le chaume, que sous un toît doré. Dé» daignez ces pénibles superfluités in» troduites pour la décoration : songez » qu'il n'y a rien en vous d'admirable » que l'ame. Est-elle grande ? rien ne » sera grand pour elle ».

N'est-ce donc rien que d'adresser de pareils discours à moi-même, à la postérité ? Serois-je, à votre avis, plus utile, si je répondois comme Avocat à un cautionnement, si je plaçois mon cachet au bas d'un testament, si j'appuyois un Candidat & du geste & de la voix en plein Sénat ? Croyez-moi ; personne de plus occupé, que les hommes oisifs en apparence : ils sont les agents du ciel & de la terre.

Mais il faut finir, & à mon ordinaire payer pour ma lettre : c'est encore aux frais d'Épicure, il me fournit aujourd'hui cette maxime : *Rendez-vous l'esclave de la Philosophie, & vous serez vraiment libre.* En se soumettant, en s'asservissant à cette

maîtresse, on n'attend pas; on est affranchi sur le champ, ou plutôt la servitude même est la liberté. Vous me demandez pourquoi cette affectation de préférer les maximes d'Épicure à celles de nos Philosophes; mais pourquoi dites-vous qu'elles sont à Épicure, & non pas au public? Combien de mots dans les Poëtes, que les Philosophes ont dits, ou ont dû dire! Sans parler de nos tragédies, ni de nos drames mixtes, dont le ton est grave, & le genre moyen entre le comique & le tragique; combien de vers sublimes prostitués à des Farceurs! combien dans Publius, de sentences, plus dignes du cothurne que du brodequin! Je ne citerai de lui qu'un vers philosophique, & relatif au sujet de cette lettre. Il dit que les biens fortuits ne nous appartiennent pas. *Les biens accordés à nos souhaits nous sont étrangers.* Je me rappelle que vous avez rendu cette pensée avec plus d'énergie & de précision. *Ce que la fortune vous a donné, n'est point à vous.* Je n'ai point oublié non plus cette autre tournure encore plus saillante: *tous les biens qu'on nous donne, on peut nous les ôter.* Je ne prétends pas m'acquitter, c'est votre bien que je vous rends.

LETTRE IX.

De l'amitié du Sage.

VOUS demandez si dans une de ses lettres, Épicure a raison de blâmer ceux qui prétendent que le Sage, content de lui-même, n'a pas besoin d'amis. Il est vrai qu'Épicure fait ce reproche à Stilpon (1) & aux autres Philosophes qui placent le souverain bien dans l'apathie. Mais nous différons en un point, des Philosophes de Mégare. Leur Sage est insensible à la douleur; le nôtre en triomphe, mais la sent. Nous reconnoissons, comme eux, que le Sage se suffit; néanmoins il veut un ami, un voisin, un convive; & jugez à quel point il se suffit. Quelquefois il se contente d'une partie de lui-même: la

(1) Stilpon de Mégare est regardé comme le chef d'une secte appellée *Mégarienne*. Séneque en parlera par la suite d'une façon très-avantageuse. Ce Philosophe étoit si estimé de son temps, que, lorsqu'il vint à Athenes, tous les Artisans sortirent de leur boutique pour le voir. Son éloquence attira beaucoup d'adhérents à sa Secte. Il eut un fils nommé *Bryson*, qui fut le maître de Pyrrhon. *Voyez* Brucker, *Histor. Philos.*

maladie ou l'ennemi le privent-ils de ses mains, le hasard lui ravit-il un œil; les restes de sa machine lui suffisent, & dans un corps mutilé, il ne sera pas moins heureux qu'avec tous ses membres. Il ne désire pas ce qui lui manque, mais il aimeroit mieux qu'il ne lui manquât rien. Si donc il se suffit, ce n'est pas qu'il veuille se passer d'amis, c'est qu'il le peut. En doutez-vous? voyez avec quelle fermeté il en soutient la perte: c'est qu'il n'en manquera jamais, il a des moyens pour en refaire sur le champ. Phidias perd une statue? bientôt une autre la remplace. Aussi habile dans l'art de faire des amis, le Sage ne tardera pas à remplir les places vacantes. Quel est donc son secret? Je vous l'apprendrai à une condition: cette confidence me tiendra lieu de paiement, & nous serons quittes pour cette lettre. *Voici*, dit Hécaton, *un charme sans plante, sans drogues, sans enchantement: Aimez, on vous aimera.* L'habitude d'une liaison ancienne & solide a des douceurs: les premiers moments d'une amitié naissante n'en ont pas moins. Semer & moissonner sont deux plaisirs pour le Laboureur; acquérir & posséder un ami, sont aussi deux jouissances pour le Sage. Le Philosophe Attalus préféroit l'ami à faire,

à l'ami déjà fait : comme un Peintre aime mieux composer, qu'avoir composé son tableau. L'inquiétude & les soins de la composition inspirent une douce joie, au fort même du travail. Le plaisir n'est plus le même, quand l'ouvrage a reçu la derniere main; on ne jouit que des fruits de l'art : en peignant on jouissoit de l'art même. Dans un fils, l'adolescence offre plus d'utilité, l'enfance plus d'agrémens.

Je reviens à mon sujet. Bien que le Sage se suffise, il veut un ami, ne fût-ce que pour cultiver l'amitié, pour ne pas laisser en friche une si belle vertu. Il ne cherche pas, comme le dit Épicure dans cette même lettre, quelqu'un qui l'assiste dans la maladie, qui le secoure dans les fers ou dans la pauvreté; mais quelqu'un à consoler dans la maladie, à délivrer d'une garde ennemie. Ne voir que soi, ne se lier que par intérêt, c'est calculer très-mal : on finira comme on a commencé. L'on a pris un ami, pour en être secouru dans les fers : au premier bruit des chaînes, il fuira. Ce sont-là des amitiés du moment; formées par l'intérêt, elles ne durent qu'autant qu'il y trouve son compte. Autour des hommes opulents, on voit une foule d'amis; autour des

gens ruinés, une vaste solitude. Les amis se dispersent au moment de l'épreuve ; de là tant d'amis, devenus par la crainte ou traîtres, ou déserteurs. Il faut que la fin réponde au commencement. Lié par intérêt, on trouvera quelques motifs pour rompre, comme on en a trouvé d'autres que l'amitié même, pour s'engager. Quel est donc mon but en prenant un ami ? C'est d'avoir pour qui mourir, d'avoir qui accompagner en exil, qui sauver aux dépens de mes jours. C'est un trafic & non une amitié, que vos associations intéressées & calculées sur le profit. Sans doute l'amour ressemble à l'amitié ; il en est, pour ainsi dire, la folie : mais a-t-on jamais été amoureux pour de l'argent, des places, de la gloire ? Concentré en lui-même, insensible à tout le reste, l'amour n'excite dans les ames qu'un désir, celui de la jouissance ; qu'un espoir, celui d'un retour de tendresse : & d'une cause plus honnête, résulteroit une affection honteuse ? Nous n'examinons pas, dites-vous, si l'amitié doit être désirée pour elle-même ou pour d'autres motifs ; mais si, en la supposant désirable par elle-même, le Sage qui se suffit, doit la rechercher. Eh ! comment la recherche-t-il ? comme une belle chose, sans nul espoir

de gain, sans nulle crainte de la fortune. C'est ôter à l'amitié toute sa grandeur que de s'en pourvoir contre les événements. Mais le Sage se suffit : cette maxime, mon cher Lucilius, est faussement interprétée ; on s'en prévaut, pour bannir le Sage du monde entier, pour le concentrer en lui seul. Apprécions le sens & l'étendue de cet axiome. Le sage se suffit, pour vivre heureux, mais non pour vivre. Il a besoin pour vivre, d'un grand nombre de ressources; pour vivre heureux, il ne lui faut qu'une ame saine, droite, supérieure à la fortune. Apprenez encore la distinction de Chrysippe. Il dit que le Sage ne manque de rien ; mais qu'il a des besoins : au contraire, l'insensé n'a pas de besoins, ne sachant user de rien ; mais il manque de tout. Le Sage a besoin de mains, d'yeux, de mille autres choses nécessaires à ses besoins journaliers ; mais il ne manque de rien : manquer, suppose une contrainte ; le Sage n'en connoît point. Voilà dans quel sens il a besoin d'amis, quoiqu'il sache se suffire : il en veut le plus grand nombre possible, mais non pour être heureux, il le seroit même sans amis. Le souverain bien n'emprunte rien du dehors : il trouve dans l'ame toutes ses ressources, il ne vit que de lui-même,

& s'assujettiroit à la fortune, en s'incorporant aux objets extérieurs. Mais si le Sage, sans amis qui le consolent, est enfermé dans un cachot, délaissé dans une région inconnue, retenu par une lorgue navigation, jeté sur une côte déserte ; quelle sera sa vie ? Celle de Jupiter après la dissolution du monde ; tous les Dieux sont alors confondus en une seule masse, & la marche de la Nature demeure quelque temps suspendue : le Dieu se repose en lui-même & s'entretient avec ses propres pensées. Comme lui, le Sage se renferme dans son ame, habite avec lui-même. S'il peut disposer des circonstances, il se suffit, & prend une femme ; il se suffit, & donne le jour à des enfants ; il se suffit, & ne vivroit pas plutôt que de vivre seul. Ce n'est pas l'intérêt, c'est une pente naturelle qui le porte à l'amitié. Le besoin d'aimer, comme les autres besoins, est inhérent à l'homme ; il fuit la solitude, il trouve des charmes dans la société ; sa bienveillance naturelle pour ses semblables est l'aiguillon qui l'excite à l'amitié. Le Sage est donc très-attaché à ses amis : il les égale, souvent il les a préféré à lui-même ; mais son bonheur n'en sera pas moins borné à son ame. Il parlera comme Stilpon, l'objet des reproches

d'Epicure : après la chûte de sa patrie, la perte de sa femme & de ses enfants, au milieu de l'incendie général, il partoit seul, & pourtant heureux. Démétrius surnommé *Poliorcetes*, ou le *destructeur des villes*, demande au Philosophe s'il n'a rien perdu : *Tous mes biens*, dit-il, *sont avec moi.* Voilà un homme ferme & courageux ; il a triomphé de la victoire même de l'ennemi. *Je n'ai rien perdu !* C'étoit réduire Démétrius à douter de sa victoire. *Tous mes biens sont avec moi !* ma justice, mon courage, ma tempérance, ma prudence, & sur-tout l'avantage de ne pas regarder comme des biens tout ce qu'on peut m'enlever. On admire certains animaux qui passent impunément à travers les flammes : combien plus étonnant est l'homme, qui du milieu des armes, des débris & des feux, s'échappe sans blessure & sans dommage ! Vous voyez donc qu'il est bien plus facile de vaincre un peuple entier qu'un seul homme.

Ce mot de Stilpon lui est commun avec les Stoïciens. Notre Sage sauve aussi ses biens de l'incendie des villes. Il se suffit, c'est le terme qu'il prescrit à sa félicité. Mais, nous ne sommes pas les seuls dont le langage soit fier ; Epicure lui-même a dit un mot semblable ; &

quoique payé pour aujourd'hui, vous ne refuserez pas ce surcroît. *Quiconque ne se trouve pas assez riche, fût-il maître du monde, est pourtant malheureux.* Ou si vous le trouvez mieux énoncé de cette autre maniere, (car il faut moins nous asservir aux mots qu'aux idées) : *Quand on ne se croit pas fortuné, l'on est malheureux, fût-on Souverain du monde;* & pour vous prouver que c'est une maxime commune, dictée par la Nature même, vous trouverez dans un Poëte comique qu'

On n'est jamais heureux, quand on ne croit pas l'être.

Qu'importe, en effet, la splendeur de votre état, s'il vous paroît fâcheux? Quoi! dites-vous, cet homme enrichi par le crime; ce Grand qui a moins d'esclaves que de maîtres, à votre avis, s'il se croit heureux, le sera donc? Ne vous en rapportez pas à ce qu'il dit, mais à ce qu'il éprouve, à ce qu'il sent, non pas un jour, mais habituellement. Ne craignez rien: une chose aussi importante que le bonheur n'entre pas dans une ame qui en est indigne. Le Sage seul est content de son sort; la folie se dégoûte d'elle-même; c'est là son châtiment.

LETTRE X.

Utilité de la retraite.

OUI, Lucilius, je ne me rétracte point : fuyez les assemblées, fuyez les cercles, fuyez jusqu'aux tête-à-tête. Je ne vois personne dont je vous permette le commerce : voyez l'idée que j'ai de vous ; j'ose vous confier à vous-même. Le disciple de ce même Stilpon, dont j'ai parlé dans ma lettre précédente, Cratès (1) voyoit un jeune homme se promener à l'écart : il lui demanda ce qu'il faisoit ainsi tout seul. Je m'entretiens avec moi-même, répondit-il. *Prenez-y bien garde*, repartit le Philosophe, *vous pourriez bien vous entretenir avec un méchant homme.* On surveille les gens affligés ou peureux, de crainte qu'ils n'abusent de la solitude. On ne doit pas non plus abandonner à eux-mêmes les insensés : c'est alors qu'ils méditent leurs desseins pervers ; c'est alors qu'ils trament leur propre ruine ou

(1) Cratès, célebre Philosophe cynique ; il fut le disciple de Stilpon, & le premier maître de Zénon.

celle d'autrui ; c'est alors qu'ils concertent les desseins criminels que la crainte ou la honte les forçoit à dissimuler : leur ame se montre à nud, ils s'animent à l'audace, ils s'excitent à la débauche, ils s'aiguillonnent à la vengeance. Enfin l'unique avantage de la solitude, de n'avoir ni confidence à faire ni délateurs à craindre, est perdu pour l'insensé : il se trahit lui-même Voyez donc ce que j'espere, ou plutôt ce que je me promets de vous, (car l'espérance ne désigne qu'un bien incertain) : je ne connois personne avec qui je vous trouve mieux, qu'avec vous-même. Je me rappelle avec quelle noblesse vous lançâtes quelques mots pleins d'énergie. Sur le champ, je me félicitai : je dis : voilà qui vient de plus loin que les levres ; voilà des paroles qui ont une base : ce n'est pas là un homme ordinaire ; il voit le but, il y touche. C'est ainsi qu'il faut penser, c'est ainsi qu'il faut vivre. N'allez pas déchoir de cette hauteur de sentiments. Rétractez vos vœux passés, formez-en de nouveaux : demandez aux Dieux un jugement droit, un esprit & un corps sains. Pourquoi ne leur adresseriez-vous pas souvent ces vœux ? Demandez hardiment, vous ne demanderez jamais le bien d'autrui.

Mais pour accompagner à l'ordinaire cette lettre d'un présent, j'ai trouvé dans Athenodore (1) une pensée bien vraie: *On est vraiment délivré des passions, quand on est parvenu à ne demander aux Dieux, que ce qu'on peut leur demander tout haut.* Aujourd'hui quelle est la folie des hommes! ils murmurent à voix basse, des vœux infames à l'oreille des Dieux. Dès qu'on les écoute, ils se taisent; ils n'oseroient dire aux hommes ce qu'ils disent aux Dieux. Puissiez-vous donc, mon ami, n'avoir jamais besoin de ce conseil: *Vivez avec les hommes, comme si Dieu vous voyoit; parlez à Dieu, comme si les hommes vous entendoient.*

---

(1) Athenodore de Tarse étoit un Philosophe Stoïcien, qui vivoit du temps d'Auguste; ce Prince l'aimoit beaucoup, à cause des conseils pleins de douceurs qu'il lui donnoit. A la priere de ce Philosophe, il diminua les impôts que la ville de Tarse étoit obligée de payer. Les vrais Philosophes ne flattent point les Princes, mais ils leur mettent les malheurs des Peuples sous les yeux. *Voyez* Brucker, *Histor. Philosoph.*



LETTRE XI.

Des effets de la ſageſſe ſur les défauts & les vices.

J'AI converſé avec votre vertueux ami. Notre premiere entrevue m'a donné la plus haute idée de ſon ame, de ſon eſprit, & même de ſes progrès; enfin il m'a fait concevoir des eſpérances qu'il réaliſera. Il n'étoit pas préparé: pris au dépourvu, il ſe recueillit, mais ne put vaincre ſa timidité, préſage heureux dans un jeune homme. La ſienne vient du fond de l'ame: je me trompe, ou elle l'accompagnera toujours, lors même qu'il ſera plus affermi dans la vertu, plus dégagé de vices, plus conſommé dans la ſageſſe. La ſageſſe ne peut pas plus détruire les défauts naturels de l'ame, que ceux du corps. Ces affections profondes & innées, l'art les corrige, mais ne les déracine pas. Il y a même des hommes pleins d'aſſurance, que la vue d'un peuple aſſemblé met en ſueur, comme pourroit faire la fatigue ou le ſoleil. A quelques-uns au moment de parler en public, les genoux tremblent, à d'autres les dents ſe mêlent, la langue s'embar-

raſſe, les levres ſe reſſerrent. La raiſon ni l'habitude ne peuvent rien contre de pareilles émotions : c'eſt la nature qui fait ſentir à l'homme ſon pouvoir, qui avertit même les plus forts, de leur foibleſſe. Il eſt une rougeur qui s'empare tout-à-coup des perſonnages les plus impoſants : la flamme, la chaleur du ſang, la fineſſe de la peau la rendent plus ſenſible dans les jeunes gens ; elle agit néanmoins ſur les vieillards & ſur les hommes les plus conſommés Quelques-uns ne ſont jamais ſi redoutables, qu'après avoir rougi, comme ſi la honte étoit partie avec la rougeur. Sylla ne ſe poſſédoit plus, lorſque le ſang lui étoit monté au viſage. Rien n'étoit plus ſuſceptible que la phyſionomie de Pompée : il rougiſſoit dans un cercle ; à plus forte raiſon dans une aſſemblée. Quand Fabianus, entra comme témoin, dans le Sénat, je me ſouviens de l'avoir vu rougir ; & cette marque de candeur étoit convenable à un Philoſophe. La rougeur vient, non de la foibleſſe de l'ame, mais de la nouveauté des objets, & du défaut d'expérience. Elle produit dans l'homme, ſinon un ébranlement total, au moins une émotion paſſagere : elle eſt aidée par la diſpoſition naturelle du corps. Le ſang dans les uns

est calme, dans les autres bouillant, mobile, prompt à se porter au visage. La sagesse, comme je l'ai dit, n'y peut rien: elle auroit la Nature à ses ordres, si elle extirpoit tous les vices. Ceux qui dépendent du tempérammment & du mélange des humeurs, subsisteront malgré les plus longs efforts de l'ame sur elle-même: on ne peut, ni se les donner, ni se les ôter. Voyez les pantomimes, ils savent imiter les passions, exprimer la crainte, l'effroi, la tristesse: pour la honte, ils ne peuvent que l'indiquer; une voix basse, des yeux fixés en terre, voilà toutes leurs ressources: en vain ils tâcheroient de produire la rougeur sur leur visage; il est aussi impossible de se la procurer que de s'en garantir. La sagesse ne promet pas de secours contre ces sortes d'émotions, elle n'en fournit aucun; indépendantes de l'homme, elles viennent sans qu'il les appelle, elles s'en vont sans qu'il les chasse.

Mais ma lettre demande à finir, je la termine par une maxime utile & salutaire: *Il faut choisir un homme de bien; ne le perdre jamais de vue; toujours vivre comme en sa présence; toujours agir, comme sous ses yeux.* Mon cher Lucilius, ce précepte est d'Epicure; c'est lui qui nous donne un gardien, un surveillant. Il a

bien raiſon ; on feroit peu de fautes, ſi, au moment d'en commettre, on avoit un témoin. Il faut à l'ame quelqu'un qui lui en impoſe, & dont l'autorité ſanctifie juſqu'à ſes penſées les plus ſecrettes. Heureux l'homme dont l'idée ſeule, ſans qu'il ſe montre, en corrige un autre! Heureux encore celui qui reſpecte aſſez un autre homme, pour rentrer dans l'ordre, à ſon ſouvenir! Avec un pareil reſpect, on ſera bientôt reſpectable. Choiſiſſez Caton : s'il vous paroît trop rigide, prenez un Sage d'une vertu plus indulgente, un Lucius, ou tel autre dont la conduite & la doctrine vous conviennent. Ayez toujours ſous les yeux ſon ame & ſon image : qu'il vous ſerve tantôt de gardien & tantôt de modele. Je le répete, il nous faut un objet de comparaiſon, une regle ſûre, pour rectifier nos travers.

LETTRE XII.

Sur les avantages de la vieilleſſe. De la Mort. Du Suicide.

JE ne puis faire un pas, ſans trouver des preuves de ma vieilleſſe. J'étois à ma campagne, je me plaignois des frais

qu'elle me coûte en réparations. Mon fermier me répondit que ce n'étoit pas faute de soins; qu'il faisoit l'impossible: mais que l'édifice étoit vieux. Il s'est élevé entre mes mains: que sera-ce de moi, si des prieres de mon âge sont déjà usées? Piqué au vif, je saisis la premiere occasion de quereller. Voilà des platanes bien mal tenus! point de feuilles! Pourquoi ces branches noueuses & tortues? ces troncs ridés & difformes? en coûteroit-il beaucoup de les déchausser, de les arroser? Mon homme jure qu'il ne néglige rien (1); qu'il ne prend point de repos: mais que les arbres ne sont plus jeunes. Entre nous, c'est moi qui les ai plantés, moi qui en ai vu le premier feuillage. Je me tourne vers la porte: Quel est donc ce vieillard qu'on a posté ici, & qu'on ne tardera pas d'y exposer? Où a-t-on trouvé ce squelette? Le beau plaisir de m'apporter ici les morts du voisinage! Les

---

(1) Le texte porte: *jurat per Genium meum*, il jure par mon Génie. On juroit par la Fortune & par le Génie des Empereurs; c'étoit le serment le plus sacré. Tertullien reproche aux Payens qu'ils se parjuroient plus aisément, lorsqu'ils avoient juré par tous les Dieux, que quand ils avoient juré par le Génie de César. *Voyez* Tertull. *Apolog.* ch. 28.

morts, Monſieur! me répondit-on: vous ne reconnoiſſez plus votre Félicion, à qui vous donniez tant de petits jouets, le fils de votre fermier Philoſitus, votre favori? En vérité, il perd l'eſprit! Le pauvre enfant! mon favori! Après tout il n'y a rien d'impoſſible, car les dents lui tombent. J'ai cette obligation à ma campagne: par-tout elle m'a retracé ma vieilleſſe.

Eh bien! chériſſons la vieilleſſe; jettons-nous dans ſes bras: elle a des douceurs pour qui ſait en uſer. Les fruits ſont plus recherchés, quand ils ſe paſſent, & l'enfance plus belle, quand elle ſe termine: les buveurs trouvent plus de charmes aux derniers coups de vin, à ceux qui les achevent, qui conſomment leur ivreſſe: ce que le plaiſir a de plus piquant, il le garde pour la fin. Oui, la vieilleſſe a des charmes, lorſqu'elle ne va pas juſqu'à la caducité. Je crois même qu'au bord de la tombe, il y a des plaiſirs à goûter; ou du moins (ce qui tient lieu des plaiſirs), on n'en a plus beſoin. Quel bonheur d'avoir laſſé les paſſions, de les voir loin derriere ſoi! Mais la mort devant les yeux.... Eh! n'eſt-elle pas faite pour la jeuneſſe, comme pour la vieilleſſe? La mort ſuit-elle, comme les cenſeurs,

Censeurs, l'ordre des âges? Ajoutez qu'on n'est jamais assez vieux pour n'avoir pas droit de se promettre un jour: or, un jour c'est un degré de la vie. Représentez-vous les différentes portions de la vie humaine, sous l'image de cercles concentriques; un de ces cercles embrasse tous les autres; il renferme l'espace depuis la naissance jusqu'à la mort: un autre termine les années de l'adolescence: l'enfance est resserrée dans le troisieme: vient ensuite l'année; elle comprend tous les espaces de temps, qui, multipliés, composent le produit de la vie. Le mois est circonscrit par un cercle moins grand. La circonférence du jour est la plus petite: c'est néanmoins un tout qui a son commencement & sa fin, du lever au coucher du soleil. Voilà pourquoi Héraclite (1), surnommé *Scotinos*, le ténébreux, pour son obscurité, dit que *tous les jours sont pareils*; maxime diversement

(1) Héraclite étoit d'Ephèses; il fut le fondateur d'une Secte de Philosophes. Son humeur mélancolique a fait dire qu'il ne cessoit de pleurer sur les vices & les malheurs de l'humanité. Il avoit, dit-on, écrit un Livre *de la Nature*, dans lequel il s'étoit fort enveloppé, dans la crainte d'armer la superstition de ses concitoyens. *Voyez* Brucker, *Hist. Philosoph.*

interprétée. Les uns entendent cette parité, du nombre des heures; sans doute si les jours sont des espaces de vingt-quatre heures, ils sont tous pareils, la nuit gagnant ce que perd le jour. D'autres l'appliquent à la ressemblance des jours : le plus long espace de temps n'offre, disent-ils, que ce qu'on trouve en une seule journée, la lumiere & les ténebres. Quant à la longueur des jours, plus ou moins grande selon les saisons, elle change les sommes, & non la qualité. Il faut donc régler chaque jour, comme s'il devoit consommer notre vie, fermer, pour ainsi dire, la marche de nos jours. C. Pacuvius, qui s'appropria la Syrie à titre de prescription, célébroit tous les soirs ses obseques par des flots de vin & des repas funéraires : de la salle du festin, ses compagnons de débauche le portoient en pompe dans sa chambre; & un chœur de mille voix chantoit autour de lui : *Il a vécu, il a vécu.* Il ne passoit pas un seul jour sans cette cérémonie funebre. Ce qu'il faisoit par dépravation, faisons-le par principe; & prêts à nous livrer au sommeil, disons avec allégresse :

J'ai vécu, de mon sort j'ai fourni la carriere (1).

---

(1) *Vixi, & quem dederat cursum fortuna, peregi.*

Recevons avec joie le lendemain, si Dieu nous l'accorde. On est heureux, on jouit sans trouble de soi-même, lorsqu'on attend le lendemain sans inquiétude. Qui s'est dit le soir, *j'ai vécu ;* dira, le matin, *je gagne un jour.* Mais il est temps de fermer cette Lettre. Quoi, direz-vous, sans le tribut ordinaire ? Ne craignez rien : vous recevrez, & même beaucoup. Rien de plus riche que la maxime dont ma Lettre est chargée : *Il est dur de vivre sous la nécessité ; mais il n'y a pas de nécessité d'y vivre.* Et pourquoi ? c'est qu'on peut s'en affranchir ; mille routes menent à la liberté : elles sont courtes, elles sont faciles. Rendons graces aux Dieux, qui ne retiennent personne de force dans la vie : on peut fouler aux pieds la nécessité même. Encore de l'Epicure, direz-vous ! toujours le bien d'autrui ! Ce qui est vrai m'appartient. Je ne me lasserai pas de vous citer Epicure. Je veux que ces hommes accoutumés à jurer sur parole, à considérer moins le mot que l'Auteur, apprennent enfin que ce qui est bon appartient à tout le monde.

LETTRE XIII.

Du courage que demande la vertu. Ne point s'inquiéter de l'avenir.

VOUS avez du courage, je le sais. Avant même d'être armé de ces préceptes salutaires qui surmontent la fortune, vous étiez déjà plein d'assurance contre ses coups : aujourd'hui que sera-ce, après vous être mesuré avec elle, après tant d'essais de vos forces ? On ne peut les connoître ses forces, qu'en voyant les périls en foule autour de soi, en les voyant même près de soi. Voilà l'épreuve des ames nobles & nées pour l'indépendance ; voilà le creuset du courage. Un athlete apporte au combat moins de confiance, quand jamais il n'a reçu de meurtrissures : celui qui a vu couler son sang, celui dont les dents ont craqué sous le poing, celui dont la poitrine a gémi sous le poids du vainqueur, mais sans perdre courage, mais se relevant chaque fois plus intrépide ; voilà l'homme qui descend plein d'espoir dans l'arêne. Vous êtes cet homme. La fortune vous a déjà terrassé ; elle vous a foulé aux pieds ;

vous n'avez pas rendu les armes ; vous vous êtes élancé de dessous votre ennemie, & présenté fiérement à de nouveaux combats : tant la vertu gagne à être attaquée !

Souffrez pourtant que votre ami vous offre encore de nouvelles armes. Nous avons, mon cher Lucilius, plus de peur que de maux ; & la réalité nous tourmente moins que l'imagination. Vous le voyez, ce n'est point ici le langage Stoïcien, je prends un ton moins sévere ; car notre Sage, où les autres pleurent & crient, ne voit que chimeres & bagatelles. Mais laissons-les, ces maximes si fieres, & néanmoins si vraies. Je vous recommande une seule chose : ne soyez point malheureux d'avance. Ces maux que vous redoutez comme imminents, peut-être ne viendront pas, du moins ils ne sont pas encore venus. Ainsi l'on se tourmente, ou trop, ou trop tôt, ou sans raison. On aggrave la douleur, on la suppose, on la prévient. De ces trois points, laissons-là le premier ; il est encore indécis, on le conteste. Ce qui n'est rien à mes yeux, est un malheur pour vous : l'un rit sous le fouet, l'autre gémit d'un soufflet. Nous verrons dans la suite si ces maux prétendus ne tirent pas

Qu'y gagnerez-vous? du temps. Lors même que le péril est prochain, prêt à fondre sur vous, mille causes peuvent l'arrêter, le dissiper, le détourner. Il se peut qu'un incendie facilite votre évasion, qu'une planche qui fond sous vos pieds, vous pose doucement à terre. On a vu le glaive prêt à frapper, revenir en arriere; on a vu le patient survivre à son bourreau. La mauvaise fortune elle-même, a son inconstance. Le malheur peut arriver; il peut ne pas arriver : tant qu'il n'existe pas, promettez-vous un meilleur sort. Quelquefois, sans aucun indice de mal réel, l'ame se forge mille fantômes : c'est un mot équivoque qu'elle interprete à son désavantage : c'est un homme puissant qu'elle suppose plus irrité qu'il ne l'est; elle considere moins la réalité, que le danger de son ressentiment. Plus de raison de vivre, plus de terme à la misere, s'il faut craindre tout ce qui peut arriver. C'est à la prudence à discerner, au courage à rejeter les craintes même les plus fondées : du moins pouvez-vous corriger un vice par un autre, la crainte par l'espoir. Ce que vous redoutez a beau être certain; il est encore plus certain que souvent l'homme est abusé par la crainte & l'espérance. Pesez l'une

& l'autre : dans l'équilibre, penchez en votre faveur, croyez ce que vous préférez. La pluralité des vraiſemblances eſt-elle pour la crainte ? inclinez toujours vers l'eſpoir ; ceſſez de vous troubler. Conſidérez la plupart des hommes : ſans aucun mal, ni préſent, ni futur, voyez comme ils ſe tourmentent ! comme ils s'agitent ! C'eſt que, la premiere impulſion donnée, on ne s'arrête plus : on ne réduit pas ſes craintes à leur juſte valeur : on ne ſe dit pas, voilà une autorité ſuſpecte, un délateur fourbe ou crédule ; on ſe livre tout entier aux rapports : une fois les bornes franchies, le doute ſe change en certitude, & les ſoupçons en terreur.

Je rougis de vous tenir un pareil langage, de vous ranimer par de ſi foibles confortatifs. Laiſſez dire au vulgaire, peut-être cela n'arrivera pas. Vous devez dire : Hé bien ! quand la choſe arriveroit ? nous verrions : peut-être y gagnerois-je : peut-être que ma mort feroit l'honneur de ma vie. Socrate dut ſa grandeur à la ciguë. Arracher à Caton le poignard qui l'affranchit, c'eſt lui ravir ſon immortalité. Voilà trop d'exhortations pour un homme qui n'a beſoin que d'avis : la route où je vous mene eſt votre pente naturelle ;

& ce que je dis, vous êtes né pour le faire. Nouveau motif de cultiver, de renforcer même votre heureux caractere.

Mais il est temps de finir ma Lettre, & d'y imprimer son cachet, c'est-à-dire, quelque pensée sublime. Entre autres maux, *la folie a cela de particulier : elle en est toujours à commencer à vivre.* O Lucilius, mon vertueux ami, pénétrez-vous de cette maxime, & vous rougirez de la légéreté des hommes, qui changent tous les jours la base de leur vie, & qui, prêts à la quitter, ébauchent encore des projets. De toutes parts, que voyez-vous ? des vieillards encore occupés d'intrigues, de voyages, de commerce ? Et pourtant est-il rien de plus honteux qu'un vieillard qui commence à vivre ? Je n'ajouterois pas l'Auteur de cette maxime, si, connue comme les autres, elle se trouvoit parmi les Apophtegmes d'Epicure, que je me suis permis de citer & d'adopter.

LETTRE XIV.

Des soins qu'il faut donner au corps.

J'EN conviens, l'homme chérit naturellement son corps : j'en conviens, il en est

le tuteur : mais qu'il l'aſſiſte, & ne le ſerve pas. Combien on ſe fait de maîtres, lorſqu'on s'aſſervit au corps, lorſqu'on tremble pour lui, lorſqu'on lui rapporte tout ! Traitons-le, comme ne pouvant vivre ſans lui, & non comme devant vivre pour lui. L'aimez-vous trop ? plus de calme, plus de repos, plus de ſûreté, toujours des craintes, des ſoucis, des ſouffrances. La vertu n'a plus de prix, pour qui le corps en a trop. Donnons des ſoins au corps ; mais ſans balancer à le jeter dans les flammes, au premier ſignal de la raiſon, de l'honneur, du devoir. Néanmoins, autant qu'il eſt en nous, ſauvons-le même du mal-aiſe, à plus forte raiſon du péril. Pour le mettre en ſûreté, ſongeons quelquefois aux moyens de repouſſer les attaques nuiſibles. Elles ſe réduiſent à trois eſpeces : on craint la pauvreté, on craint les maladies, on craint la violence : de ces trois craintes, c'eſt la derniere qui donne à l'ame les plus fortes ſecouſſes ; parce que la tyrannie s'annonce avec bruit & fracas. Les maux naturels dont je parlois, l'indigence & les maladies, ſe gliſſent en ſilence, ne frappent d'effroi ni les oreilles ni les regards. L'appareil de la tyrannie eſt plus redoutable ; il marche environné

de fers, de feux, de chaînes, de bêtes féroces prêtes à vous déchirer les entrailles. Ici représentez-vous, & les cachots, & les croix, & les chevalets, & les ongles de fer, & ces pieux qui transpercent un homme en lui sortant par la bouche, & ces chars qui, poussés en sens contraire, lui arrachent les membres, & ces tuniques enduites ou plutôt tissues de matieres inflammables : représentez-vous, en un mot, toutes les autres inventions de la barbarie, & vous serez moins étonné qu'avec des supplices si variés, avec un extérieur si terrible, la tyrannie cause tant d'effroi. Si la question est d'autant plus efficace, qu'elle étale plus d'instruments de tortures, si l'homme le plus invincible à la douleur, se laisse vaincre par les yeux; aussi de tous les objets de nos terreurs, le plus puissant est celui qui a le plus de tableaux à montrer. La faim, la soif, la pulmonie, la fievre chaude, sont des maux aussi graves; mais on ne les voit pas, ils n'ont point de cortege, point d'escorte : les autres sont comme ces grandes armées, dont la seule vue décide la victoire.

Gardons-nous donc d'offenser. Craignons le peuple dans les Démocraties; les Sénateurs les plus en crédit, lorsque

la ſouveraineté réſide dans un Sénat, ou chacun de ceux qui ſont chargés d'exercer l'autorité du peuple ſur le peuple même. Se faire ami de tant de monde, eſt difficile ſans doute : il ſuffit de ne pas les avoir pour ennemis. Auſſi le Sage ne provoquera jamais le courroux des Grands ; il ſaura, comme en pleine mer, parer les vents & les écueils. Pour aller en Sicile, vous avez paſſé le détroit. Un pilote imprudent brave les menaces de l'Autan qui ſouleve les ondes, qui refoule la mer, & la creuſe en abîmes : au lieu de dériver à gauche, il côtoie le rivage où Charybde forme ſes gouffres. Au contraire, un ſage Pilote conſulte les gens inſtruits, ſur la direction des courants, ſur les pronoſtics des nuages, & vogue loin de cette région décriée par ſes naufrages. Tel eſt le Sage : il s'éloigne de ceux dont la puiſſance lui nuiroit ; mais avec la précaution importante de ne paroître pas s'éloigner. Une partie de la ſûreté conſiſte à ne pas montrer ſa fuite ; fuir, c'eſt déſapprouver.

Paſſons des Grands au Peuple. Comment vous garantir de ſes attaques ? Rien de plus ſimple. Ne déſirez pas les choſes qui brouillent deux concurrents : ne poſſédez pas celles qui enrichiſſent un raviſ-

feur : faites efpérer peu de dépouilles. On ne verfe pas le fang humain pour le plaifir de le verfer ; du moins cela eft-il fort rare : l'on a moins à craindre la haine que l'avidité. Un voleur laiffe paffer l'homme qui n'a rien : le pauvre eft en paix fur un grand chemin. D'ailleurs, il y a trois paffions qu'un ancien précepte nous défend d'exciter : la haine, l'envie, le mépris. Comment y réuffir ? la fageffe peut feule vous l'apprendre. Le milieu n'eft pas facile à tenir : fouvent la crainte de l'envie nous expofe au mépris ; & pour ne vouloir écrafer perfonne, on paroît fait pour être écrafé foi-même. Souvent auffi l'on trouve des fujets de crainte dans le pouvoir même de fe faire craindre. Garantiffons-nous de toutes parts : craignons également d'exciter le mépris & l'admiration. Que la philofophie nous ferve de refuge. La philofophie eft une efpece de Sacerdoce, refpecté des gens de bien, refpecté même de ceux qui ne font méchants qu'à demi. L'éloquence du barreau, les autres talents faits pour émouvoir le peuple, engendrent des rivalités. Au fein du repos, toute entiere à fon objet, la philofophie n'a pas à craindre le mépris : tous les arts, tous les hommes, même les pervers, lui rendent hom-

mage. Non, jamais la dépravation ne fera assez forte, ni la ligue contre les vertus assez puissante, pour empêcher la philosophie d'être vénérable & sacrée.

Mais la philosophie même a ses bornes, qu'elle ne franchira pas. Des bornes, & Caton, dites-vous, en a-t-il connu, lui qui, par des harangues, prétendoit réprimer la guerre civile; lui qui se jettoit entre les glaives de deux furieux, &, tandis que les uns se déclaroient contre Pompée, les autres contre César, attaquoit l'un & l'autre à la fois? Il faudroit examiner si, en de telles circonstances, un Sage devoit se mêler des affaires publiques. O Caton! quel est ton but? La liberté! il n'en est plus question: c'est fait d'elle depuis long-temps. César & Pompée se disputent la conquête de l'Etat: qu'a de commun avec toi cette contestation? tu n'as que faire ici: l'on se bat pour un Maître. Que t'importe la décision de la victoire? le vainqu sera peut-être le plus méchant: mais à coup sûr le vainqueur ne sera pas le plus vertueux. Je ne parle que du dernier rôle de Caton. Dans les années précédentes, l'administration d'une République, livrée à des brigands, n'étoit pas plus digne d'un Sage. Que fit Caton alors? sinon perdre

des paroles & des cris; tantôt conſpué, honni, arraché de la place publique par les mains du Peuple, tantôt traîné du Sénat dans les fers? Mais dans la ſuite nous verrons ſi le Sage doit perdre ſes peines : en attendant, je vous renvoie à ces grands hommes, qui, exclus des affaires publiques, ont embraſſé la retraite, pour y cultiver l'art de vivre, pour y tracer des loix au genre humain, ſans armer contre eux le courroux des Grands. Ainſi le Sage eſt auſſi loin de heurter les mœurs publiques, que d'attirer les regards par la ſingularité de ſa vie.

Vous me demandez ſi, avec ce plan de conduite, on ſera toujours en ſûreté. Je ne vous le promets pas plus que la ſanté à un homme tempérant, & pourtant la ſanté eſt le fruit de la tempérance. S'il périt des vaiſſeaux dans le port, que ſera-ce en pleine mer? Qu'attendre de l'agitation des affaires, ſi le repos même n'eſt pas une ſauve-garde! On voit périr des innocents! oui; mais encore plus de coupables : le plus habile maître d'eſcrime eſt-il à l'abri de tous les coups? En un mot, le Sage conſidere en tout le commencement, & non la fin. Entreprendre, dépend de nous; réuſſir, de la Fortune: je ne la laiſſe pas arbitre de mon ſort.

Mais les traverses, mais les tourments.... Eh bien ! un voleur qui m'assassine, est-il un Juge qui me condamne ?

Je vois déjà votre main s'ouvrir pour sa recette journaliere ; elle sera d'or, ou plutôt elle vous apprendra l'usage & la jouissance la plus agréable de l'or. *On ne jouit bien des richesses, qu'en sachant s'en passer.* L'Auteur de cette maxime ? Admirez ma bienfaisance ; j'emprunte pour vous donner. Elle est d'Epicure, de Métrodore, de je ne sais quel Epicurien. Et qu'importe l'Auteur ? Il a parlé pour tout le monde. Qui a besoin des richesses, craint pour elles ; & la crainte est la mort de la jouissance. Occupé d'accroître ses biens, on oublie d'en faire usage : à force de recevoir des comptes, de fréquenter la place, de feuilleter des registres, de maître on devient homme d'affaires.



LETTRE XV.

Des exercices du corps.

C'EST une coutume ancienne, perpétuée jusqu'à nos jours, d'ajouter aux premiers mots des Lettres, *si vales, bene est :* si vous vous portez bien, j'en suis char-

mé, nous pouvons dire aussi : *Si philosophari s, bene est :* si vous philosophez bien, j'en suis ravi. En effet, la sagesse est la vraie santé : sans sagesse l'ame est malade. Quelque force que le corps puisse avoir, c'est la force d'un furieux & d'un frénétique. Occupez-vous donc d'abord de la premiere santé, puis de la seconde, qui coûte peu, quand on ne veut que se bien porter. Quelle folie, quelle indécence pour un homme lettré, d'exercer ses bras, d'épaissir son encolure, de fortifier ses flancs! Quand vous serez *gras à souhait*, quand vos épaules auront une largeur démesurée, jamais vous n'égalerez ni la force, ni le poids d'un bœuf. Ajoutez que l'ame perd son activité, qu'elle succombe sous le faix de l'embonpoint. Donnez moins d'étendue à votre corps, & plus d'espace à votre ame. Que d'inconvénients à la suite des exercices gymnastiques! D'abord la fatigue : elle épuise les esprits vitaux, les rend incapables de contention, & par conséquent d'études pénibles. Ensuite l'abondance des aliments, elle émousse la pointe de l'esprit : enfin, ces maîtres dépravés, ces esclaves de la plus vile espece, partagés entre l'huile & le vin, contents de leur journée, quand ils ont bien transpiré, quand, à la place du

fluide perdu par la ſueur, ils ont abreuvés leur goſier avide des flots de quelque liqueur. Boire & ſuer, n'eſt-ce pas le régime d'un Cardiaque? Il eſt des exercices courts & faciles, propres à ouvrir les pores, & ſur-tout à ménager le temps. Le balancement des bras chargés de quelque fardeau, la courſe, les ſauts en hauteur ou en étendue, & celui qu'on pourroit appeller *ſalien* (1), ou moins noblement *ſaut de foulon*; voilà des exercices entre leſquels vous pouvez choiſir, & que la pratique rend aiſés. Mais quelque ſoit votre choix, revenez promptement du corps à l'ame; exercez-la, nuit & jour: elle ſe nourrit à peu de frais. Le froid, le chaud, la vieilleſſe même n'interrompront pas ces exercices. Donnez donc tous vos ſoins à un bien qui s'améliore, en vieilliſſant.

Ce n'eſt pas que je vous preſcrive d'être toujours courbé ſur un livre ou des tablettes. Il faut du relâche à l'eſprit, mais pour le détendre, & non juſqu'à le démonter. La geſtation ſecoue le corps, &

(1) Les Prêtres Saliens formoient des danſes; en portant les *anciles* ou boucliers ſacrés, ils frappoient alternativement la terre avec leurs pieds, ils ſembloient la fouler.

s'allie à l'étude : elle permet de lire, de dicter, de parler, d'entendre : ces occupations ſont encore compatibles avec la promenade. Vous ne négligerez pas non plus de fortifier votre voix, mais ſans l'élever & l'abaiſſer par degrés & par des modulations régulieres. Il ne vous manqueroit plus que d'apprendre auſſi à marcher, que d'ouvrir votre porte à ces inventeurs faméliques d'une ſcience nouvelle, qui régleroient votre allure, qui étudieroient les mouvements de vos mâchoires en mangeant, & dont l'effronterie gagneroit autant de terrein, que votre patiente crédulité leur en laiſſeroit prendre. Quoi, dites-vous, débuterai-je par les tons les plus hauts, par des cris ? Il eſt ſi naturel de graduer la progreſſion de la voix, que les querelles mêmes commencent par le ton de la converſation, & ne s'élevent que par degrés, juſqu'aux clameurs. Ce n'eſt pas dès l'exorde, qu'un Avocat apoſtrophe le peuple. Suivez l'impulſion de votre ame, la portée de votre voix & de vos poumons, & vous ſaurez prendre contre le vice, tantôt le ton véhément de la colere, tantôt le ton inſinuant de la perſuaſion. Songez ſeulement, en ramenant la voix de l'aigu au grave, qu'elle doit deſcendre, & non

tomber ; être réglée, comme l'ame du Sage, & non fougueuse comme celle d'un Rustre ignorant : car il s'agit moins d'exercer la voix, que de s'exercer par elle.

Je vous délivre d'un fardeau qui n'est pas léger ; à ce bienfait, je joins en présent, un précepte mémorable : *la vie de l'insensé est insipide, inquiete, toute jetée dans l'avenir.* L'Auteur de cette maxime? est celui des précédentes. Eh ! quels sont les hommes dont il parle ; est-ce Baba ou Ixion ? Non, mon ami, c'est nous-mêmes ; nous, que d'aveugles désirs peuvent conduire à la ruine, & jamais au bonheur ; nous qui serions rassasiés, si nous pouvions l'être ; nous qui ne sentons pas le plaisir qu'il y a de ne rien demander : quelle grandeur de n'avoir plus de vuide, d'être indépendant de la fortune ! Songez donc de temps en temps, mon cher Lucilius, aux avantages que vous avez reçus. Ne regardez jamais le nombre qui vous précede, sans penser à la foule qui vous suit. Voulez-vous être content des Dieux & de votre sort ? représentez-vous la multitude que vous avez dévancée. Eh, pourquoi vous comparer aux autres ? vous vous êtes dévancé vous-même. Fixez-vous une borne

de sûreté. Combien, à chaque heure, d'incidents qui exigent des conseils? c'est d'elle qu'il en faut recevoir.

Mais, dit-on, que sert la Philosophie, s'il y a une destinée fatale? Que sert-elle, si Dieu est le maître? Que sert-elle, si le hasard nous gouverne? Je ne puis changer des événements nécessaires, quand Dieu, par ses décrets, prévient mes déterminations: je ne puis m'armer contre des événements fortuits, quand le hasard se joue de la prudence humaine. De ces opinions, quelle que soit la vraie, le fussent-elles toutes, il n'en faut pas moins philosopher. Soit que le destin nous plie sous son joug inflexible, soit qu'un Dieu commande en maître à l'Univers, soit que le hasard en seme les événements à l'aventure, couvrez-vous du bouclier de la Philosophie. Elle vous dira d'obéir à Dieu, de résister à la fortune, de vous résigner aux décrets de la Divinité, de supporter les coups du sort. Mais ce n'est point ici le lieu d'examiner quels sont les droits de la liberté humaine, tant sous l'empire d'une Providence, que dans les chaînes du destin, ou la brusque anarchie du hasard. Je reviens à vous. Mon ami, ne laissez point amortir votre ardeur. Sachez guider & contenir les mouvements

vements de votre ame : & ce qui n'eſt qu'un élan, deviendra votre marche ordinaire.

Je vous connois mal, ou dès les premieres lignes de ma Lettre, vous regardez ſi elle n'eſt chargée d'aucun préſent. Cherchez bien, & vous le trouverez. Mais point de remerciements : je ne ſuis encore aujoud'hui libéral que du bien d'autrui. Du bien d'autrui ! Eh ! tout ce qui eſt vrai, ne m'appartient-il pas ? Oui, la maxime d'Epicure eſt à moi. La voici : *On n'eſt jamais pauvre, quand on ſe regle ſur la Nature ; on n'eſt jamais riche, quand on ſe regle ſur l'opinion.* La Nature deſire peu : l'opinion deſire tout. Qu'on enferme dans vos coffres les tréſors accumulés d'une foule de riches, que vos poſſeſſions excedent la meſure des fortunes particulieres ; ſoyez couvert de dorures, orné de pourpre, magnifique au point de cacher la terre ſous vos marbres, & non ſeulement de poſſéder de l'or, mais de le fouler aux pieds ; ayez de plus des ſtatues, de tableaux, tous les chef-d'œuvres des arts de luxe : tant de biens ne vous apprendront qu'à deſirer davantage. Les deſirs de la Nature ſont bornés ; ceux de l'opinion ne s'arrêtent jamais : le faux ne connoît aucunes

limites ; un chemin conduit à un but, les fausses routes ne menent à rien. Sortez donc de l'illusion, & pour savoir si vos desirs sont factices ou naturels, voyez s'ils ont un terme. Après une longue route, vous reste-t-il encore à marcher ? n'en doutez pas, vous êtes hors du chemin de la Nature.

LETTRE XVII.

Qu'il faut embrasser la Philosophie sans délai. La pauvreté est un bien.

LOIN de vous tous ces biens, si vous êtes sage, ou plutôt pour l'être. Marchez, courez de toutes vos forces vers la perfection. Si quelques liens vous arrête, dénouez, tranchez l'un ou l'autre. Mais ma fortune me retient : je voudrois l'arranger de maniere qu'elle me nourrît sans travail ; je voudrois n'être, ni gêné par la pauvreté, ni gênant par les autres. Quand vous parlez ainsi, que vous semblez peu connoître l'excellence du bien auquel vous aspirez ! Un coup d'œil superficiel vous montre l'unité générale de la philosophie ; vous ne pénétrez pas les détails de ses bienfaits : vous ignorez encore à quel point elle nous sert dans tous

les cas, à quel point (pour parler avec Cicéron) elle sait, & nous assister dans les grandes occasions, & s'abaisser à nos moindres besoins. Croyez-moi, implorez ses conseils; elle vous dissuadera de rester ainsi devant un comptoir. Quel est votre but, quel est le motif de vos délais? De n'avoir plus à craindre la pauvreté? Mais, si elle est désirable! Oh, combien d'hommes auroient été Philosophes, sans l'obstacle des richesses! Le pauvre n'a nuls soins, nulle entrave. La trompette sonne? il sait qu'on n'en veut pas à lui. L'alarme se répand? Il songe à s'évader, & point à déménager. Va-t-il se mettre en mer? Le port n'est pas frappé de cris: le cortege d'un seul homme ne trouble pas le repos des rivages. Point d'esclaves en foule autour du Philosophe: peu lui importe la fertilité des régions d'outre-mer; sans peine, il peut rassasier quelques valets sobres par habitude, & dont l'unique desir est d'en avoir assez. La faim est peu coûteuse; c'est l'appétit blasé qui ruine. Il suffit à la pauvreté d'appaiser les besoins urgents. Et vous refuseriez une compagne, dont les mœurs sont le modele du riche, s'il est sage? Voulez-vous cultiver votre ame? Vivez pauvre, ou comme si vous l'étiez.

Sans frugalité, l'étude est un poison : la frugalité est une pauvreté volontaire. Laissez donc ces vaines excuses : ma fortune est incomplete : encore telle somme, & je me livre tout entier à la Philosophie. Eh ! mon ami, ce que vous différez, ce que vous réservez pour la fin, c'est précisément par où il faut commencer. Vous voulez amasser de quoi vivre ! Apprenez donc en même temps à amasser. Eh ! si vous n'avez pas le moyen de vivre, vous aurez celui de mourir. La pauvreté ne doit pas nous détourner de la Philosophie, pas même l'indigence. La sagesse vaut bien que vous enduriez la faim : on la brave quelquefois dans un siege ; & pourquoi ? pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur. La Philosophie vous assure à jamais la liberté, vous ôte toute crainte des hommes & des Dieux : même en souffrant la faim, on peut se procurer ces avantages. On a vu des légions manquer de tout, vivre de racines sauvages, souffrir la famine la plus horrible ; & cela, le croirez-vous, pour un royaume qui leur étoit étranger : & quand il s'agit de s'affranchir de la folie, on craindroit la pauvreté !

Ne commencez donc point par acquérir ; courez à la sagesse ; pour cette route,

vous n'avez pas besoin de provisions. Mais, j'entends. Quand vous aurez tout, vous voudrez aussi la sagesse: elle sera pour vous un surcroît, une espece de *pis-aller*. Mon ami, si vous avez quelque bien, étudiez sur-le champ: qui vous a dit que vous n'en avez pas déja trop? Si vous n'avez rien, la sagesse est ce qu'il faut acquérir, avant tout. Mais je manquerai du nécessaire! Non, vous dis-je; la Nature demande si peu: & le Sage se regle sur la Nature. S'il se trouve dans l'extrême misere, d'un élan, il sera hors de la vie, quitte d'une existence onéreuse. Si la fortune, bien que modique, lui suffit pour vivre, il s'en contentera; borné au nécessaire, sans trouble, sans inquiétude, il s'acquittera envers son corps; il se rira de l'embarras des riches, des mouvements de ceux qui aspirent à l'être: au sein du calme & de la joie, il dira; insensé, pourquoi remettre ainsi ton bonheur? attendre l'intérêt de ton argent, le profit de ton commerce, le testament d'un vieillard opulent, quand tu peux t'enrichir en un moment! la Philosophie est la représentation des richesses: elle les donne, en les rendant inutiles. Mais ce discours est pour les autres: votre fortune approche de l'o-

pulence. Vous seriez trop riche dans certains siecles, & vous l'êtes assez dans tous.

Je finirois ma Lettre sans la mauvaise habitude que je vous ai laissé prendre. On ne peut aborder les Rois Parthes, sans présent, ni vous écrire, sans débourser. N'importe, j'emprunterai d'Epicure : *souvent l'acquisition des richesses est le changement & non le terme de la misere.* Je n'en suis pas surpris. Le vice n'est pas dans la chose, mais dans la personne : il rendoit la pauvreté à charge, il rend la richesse onéreuse. Il n'importe guere qu'un malade soit couché dans un lit d'or ou de bois : par-tout où on le transporte, il emmene son mal avec lui. Ainsi, une ame corrompue ne se trouve pas mieux de la richesse que de l'indigence : son mal la suit par-tout.

LETTRE XVIII.

Des amusements du Sage.

VOICI le mois de Décembre : toute la ville est en mouvement : les loix autorisent la débauche : par-tout des apprêts & des cris d'allegresse, comme s'il y avoit

aujourd'hui quelque différence entre les Saturnales & les jours de travail : comme si l'on avoit pas dit avec raison que Décembre étoit autrefois un mois & maintenant une année. Si vous étiez ici, j'aimerois à m'entretenir avec vous sur la conduite que vous jugez la plus convenable ; devons-nous nous en tenir au genre de vie ordinaire ? pouvons-nous, pour ne pas heurter un usage public, égayer un peu nos souper, & déposer la toge pour quelque temps ? car le changement d'habit, réservé jadis pour les temps d'alarmes & de calamités, est maintenant le signe du plaisir & des réjouissances. Je vous connois mal, ou si vous aviez à décider la question, vous nous diriez de ne point nous distinguer en tout du peuple, comme de ne lui point ressembler en tout : à moins que vous ne choisissiez ces jours de préférence, pour dompter vos sens, & résister seul au plaisir, quand tout un peuple s'y *plonge immodérément.* Il y a plus de sûreté à ne se laisser ni aller, ni entraîner vers les attraits de la volupté ; il y a plus de courage à rester à jeun au milieu d'une foule ivre & crapuleuse ; plus de sagesse à ne se point séquestrer ni singulariser, à se mêler avec le peuple pour faire les mêmes

choſes, mais d'une autre maniere : on peut, ſans ſe livrer à la débauche, célébrer une fête.

Au reſte, j'aime à mettre votre courage à l'épreuve : en voici une preſcrite par les plus grands hommes. Prenez des intervalles de quelques jours, où, borné à la nourriture la plus modique & la plus commune, revêtu d'une étoffe rude & groſſiere, vous diſiez en vous-même : voilà donc ce qui fait tant de peur ! C'eſt dans le calme, qu'il faut ſe préparer à l'orage ; c'eſt dans la proſpérité, qu'il faut s'armer contre les coups du ſort. En pleine paix, ſon ennemi en préſence, le ſoldat fait des évolutions, plante des paliſſades, ſe fatigue par des travaux ſuperflus, pour ſuffire un jour aux néceſſaires. Voulez-vous qu'un homme ne perde pas la tête dans l'action : préparez-le d'avance. Tel étoit le but de ces Sages, qui tous les mois s'exerçoient à la pauvreté, ſe réduiſoient preſque à la miſere, pour n'avoir plus *peur*, après tant d'épreuves. Ne croyez pas que je vous invite à ces *tables frugales*, à ces *cabanes du pauvre*, à toutes ces vaines ſimagrées par où le luxe cherche à s'étourdir ſur l'ennui des richeſſes. Je parle d'un vrai grabat, d'une haire, d'un pain dur & moiſi : voilà la vie qu'il faut

soutenir trois, quatre jours, & même plus : que ce ne soit pas un jeu, mais une épreuve. Comme vous tressaillerez de joie, quand un repas de deux *as*, vous apprendra que, pour être rassasié, l'on n'a pas besoin de la fortune : le nécessaire, elle n'oseroit le refuser, même dans son courroux. N'allez pourtant pas après cela trop vous glorifier : vous n'aurez fait que ce que font tous les jours des milliers d'esclaves, des *milliers* de mendiants : votre gloire sera de n'avoir pas été contraint. Ensuite l'habitude ne vous coûtera pas plus que ces épreuves périodiques. Voilà, mon ami, le genre d'escrime qui vous convient : ainsi familiarisé avec l'indigence, le sort ne vous prendra jamais au dépourvu ; le soin de vos richesses ne vous causera plus de soucis, quand vous saurez que la pauvreté n'est pas un mal. Le panégyriste de la volupté, Epicure lui-même, avoit des jours marqués où il imposoit à sa faim la diete la plus austere, curieux de voir si la plénitude de son bonheur y perdroit quelque chose, & combien, & si cette perte étoit comparable aux peines de la débauche. Voilà, du moins, comme il parle dans les lettres adressées à Polyene, sous la magistrature de Charinus. Il se vente même de ne pas

dépenser un *as* pour sa nourriture ; tandis qu'à Metrodore moins avancé que lui, l'*as* entier est nécessaire. Ce régime qui ne vous paroît pas suffire à la subsistance, suffit même à la volupté : je n'entends pas cette volupté passagere & fugitive qui demande sans cesse à être reproduite ; je parle d'une volupté fixe & durable. Sans doute de la farine délayée, de l'eau, du pain d'orge ne sont pas des mets exquis ; mais le comble du bonheur est de savoir y trouver du plaisir, de s'être restreint à des aliments dont toutes les rigueurs de la fortune ne peuvent pas nous priver : car la nourriture même des prisonniers est plus copieuse, & le geolier traite avec moins d'épargne les criminels destinés à la mort. Quelle force d'ame, de se réduire volontairement à un état qui n'a pas à redouter la plus extrême indigence ! c'est arracher à la fortune tous ces traits. Commencez donc, mon cher Lucilius, par suivre cette louable pratique, par vous prescrire des jours fixes pour vous dérober à votre fortune, & vous familiariser avec la privation, entrez en correspondance avec la pauvreté.

Ose mépriser l'or, & marche égal aux Dieux.

Oui, pour être égal aux Dieux, il faut

s'être mis au-dessus des richesses. Je ne vous défends pas d'en avoir ; mais je veux que vous les ayez sans crainte : & le seul moyen, c'est de croire qu'on peut vivre heureux sans elles, c'est de les voir toujours prêtes à échapper. Mais il est temps de plier ma lettre. Et l'acquit de votre dette? Epicure s'en charge : vous serez payé de ses fonds. *L'excès de la colere engendre la folie.* Pour sentir cette vérité, il suffit d'avoir eu un esclave ou un ennemi. La colere s'enflamme contre toute sorte de personnes : elle naît de l'amour comme de la haine ; dans le sérieux des affaires, comme dans la gaieté des jeux. Ses progrès dépendent moins de la cause qui la produit, que de l'ame qui la reçoit : comme l'*ignition* tient moins à la quantité du feu, qu'aux matieres auxquelles il se combine. Il est des corps solides qui résistent à toute sa violence : les corps secs & inflammables, d'une éteincelle peuvent former un incendie. Je le répete, Lucilius, l'extrémité de la colere, est la folie : mettez-vous donc en garde contre elle, non par modération, mais par intérêt pour la santé.

LETTRE XIX.

Des avantages du repos.

JE tressaille de joie, toutes les fois que je reçois de vos lettres : elles me remplissent d'espoir ; ce ne sont plus des promesses, mais des assurances. Ah ! continuez, je vous en prie, je vous en conjure. Eh ! quelle priere plus honnête adresser à mon ami, que celle dont il est l'objet ? S'il est possible, dérobez-vous à vos affaires, arrachez-vous-y, s'il le faut. Voilà trop de temps de dissipé : du moins recueillons-en les débris dans notre vieillesse. Qu'a-t-on à se plaindre ? Las de vivre en pleine mer, ne pouvons-nous mourir dans le port ? Non que je vous propose la retraite comme un moyen de célébrité ; vous ne devez ni cacher la vôtre, ni en faire ostentation. En accusant de folie le genre humain, je ne prétends pas vous bannir de la Société, vous reléguer dans un antre, vous condamner à l'oubli. N'indiquez pas votre retraite, mais souffrez qu'on l'apperçoive. Ceux qui n'ont pas encore de projet fixe ou formé, n'ont qu'à voir s'ils veulent, ou

non, couler des jours obscurs : pour vous vous n'êtes plus libre. La vigueur de votre génie, l'élégance de vos écrits, l'éclat de vos liaisons vous ont mis au grand jour ; de toute part la Renommée vous assiege : au bout du monde, au sein même de la terre, votre vie passée vous décéleroit : les ténebres ne sont plus faites pour Licilius ; il ne pourroit fuir sans laisser derriere lui une longue traînée de lumiere. Vous pouvez du moins vous procurer le repos, sans craindre ni blâme de la part de personne, ni regrets ou remords de la vôtre. Et que laisseriez-vous, dont le sacrifice vous doive paroître coûteux ? Des clients ! ils n'aiment pas votre personne, mais les avantages qu'ils en esperent. Des amis ! on vouloit autrefois des amis, on ne veut plus que des dupes. Les vieillards délaissés changeront-ils leurs testaments ? Ceux qui vous faisoient la cour, iront-ils frapper à d'autres portes ? Et ne faut-il pas qu'il en coûte pour obtenir un grand bien ? Choisissez de renoncer à vous-même, ou à quelques avantages. Que n'avez-vous pu vieillir entre les bornes où la naissance vous avoit placé ! Que le sort ne vous a-t-il élevé moins haut ! Dans la rapidité de son cours, la prospérité vous

a fait perdre de vue le bonheur : elle vous a conduit des Commiſſions aux Gouvernements, aux honneurs qui en ſont la ſuite ; à ces places en ſuccéderont de plus importantes, & de nouvelles encore à celles-là. Où s'arrêtera votre ambition ? Attend-elle que vous n'ayez plus de vœux à former ? Jamais vous n'en ſerez-là. Cet enchaînement néceſſaire, cette ſucceſſion éternelle, d'où réſulte la fatalité, c'eſt l'emblême de nos deſirs : la fin de l'un eſt la naiſſance de l'autre. Vous voilà jeté dans une vie qui jamais n'offrira d'elle-même un terme à votre ſervitude : il ne vous reſte qu'à rompre vos liens, plutôt perdre une fois votre tête, que toujours la plier ſous le joug : revenu à la vie privée, vous aurez moins, mais vous aurez aſſez. Aujourd'hui la multitude & la variété des jouiſſances ne rempliſſent pas le vuide de votre ame ; aimez-vous mieux être raſſaſié, mais pauvre ; que riche, & toujours affamé ? La proſpérité rend avide & nous expoſe à l'avidité des autres ; tant que rien ne pourra ſuffire à vous-même, vous n'en aurez pas aſſez pour eux. Comment donc ſortir de ce dédale ? Comme vous pourrez ; mais il faut en ſortir. Rappellez-vous combien de tentatives périlleuſes pour vous enrichir,

fatigantes pour monter aux honneurs! osez aussi quelque chose en faveur du repos, ou dans cet embarras continuel de fonctions à remplir, de devoirs à rendre, attendez-vous à une vieillesse agitée, sur une mer orageuse: alors, vous appellerez en vain la modération & *la paix* de l'ame. Vous voulez vous reposer? Eh! qu'importe! votre fortune ne le veut pas. Laissez-la croître: encore pis; ses progrès ne seront pour vous qu'un surcroît d'inquiétudes. Apprenez ici un mot de Mécene, une vérité que la torture des grandeurs arracha de sa bouche. *La hauteur même nous expose à la foudre.* Ce passage est tiré du livre intitulé *Promethée*, il veut dire, *attonita habet summa.* Y a-t-il grandeur au monde qui autorise une telle ivresse de style? Sans doute, Mécene avoit du génie: il eût servi de modele à nos Orateurs, si la prospérité ne lui eût ôté la force, &, pour ainsi dire, sa virilité. Tel sera votre sort, si vous ne pliez dès-à-présent les voiles, pour regagner le rivage moins tard que lui.

Cette pensée de Mécene pourroit m'acquitter; mais je vous connois mal, ou vous me chicaneriez: il ne vous faut que des especes bien frappées & de bon aloi,

Je prends donc encore Epicure pour mon Tréſorier. *Avant de chercher de quoi boire & manger, cherchez avec qui boire & manger.* Déchirer des viandes ſans les partager avec un ami ; c'eſt la vie des lions & des loups : ce ſera la vôtre, ſi vous n'embraſſez la retraite. Dans le monde, vous aurez des convives choiſis par un nomenclateur dans la foule qui vous fait la cour. Quelle folie de chercher des amis dans un veſtibule, de les éprouver dans un feſtin! Le plus grand malheur du riche, eſt de ſe croire aimé des gens qu'il n'aime pas : aſſiégé de ſes biens, préoccupé de leur excellence, il regarde les bienfaits comme un moyen sûr d'acquérir des amis. Souvent on hait à proportion qu'on reçoit : prêtez une petite ſomme, vous aurez un débiteur ; une plus grande, vous fait un ennemi. Quoi, les bienfaits n'engendrent pas l'amitié ? Ils le peuvent, ſi le diſcernement les dirige, ſi on les place au lieu de les *ſemer.* Ainſi dans ces premiers moments de votre réforme, uſez du conſeil des Sages : conſidérez moins la choſe à donner, que la perſonne à qui vous donnerez.

LETTRE XX.

De l'inconſtance des hommes.

Si votre ame jouit de la ſanté, ſi elle ſe juge enfin digne de l'indépendance, quelle joie pour votre ami! Ma gloire la plus chere ſera de vous avoir tiré d'un océan où vous flottiez ſans eſpoir. Mais encore une priere, Lucilius, encore une exhortation. Que la philoſophie pénetre au fond de votre cœur : ne jugez pas de vos progrès par vos diſcours & vos écrits, mais par la fermeté de votre ame & la diminution de vos deſirs. Vos paroles, prouvez-les par vos actions. Que les autres recherchent les applaudiſſements d'une aſſemblée par leurs diſſertations, ou l'attention d'une jeuneſſe oiſive par la variété, la volubilité de leurs déclamations: la Philoſophie n'enſeigne pas à parler, mais à faire; elle exige que chacun ſe conforme à ſa regle, que les actions ne démentent pas les diſcours, que l'enſemble de la vie ſoit d'un même ton & ſans nulle diſcordance. Le plus grand effort, la plus grande preuve de la ſageſſe, eſt de montrer ſa conduite à l'uniſſon du langage, de faire de l'homme

un tout uniforme. Qui pourra y parvenir? peu de gens, mais quelques-uns, sans doute avec peine; aussi n'ai-je pas dit que le Sage marcheroit toujours du même pas, mais dans la même route. Observez donc si votre toge ne contredit pas votre maison; si, libéral pour vous-même, vous n'êtes pas avare pour les autres, si, avec une table frugale, vous n'habitez pas un palais. Tenez-vous à une seule regle, & qu'elle soit la mesure de toutes vos actions. On voit des gens borner la dépense dans leurs maisons, & n'y mettre aucun frein en public: disparates vicieuses qui décelent une ame chancelante & sans tenue. Quelle est la source de cette inconséquence, de ces combats perpétuels entre les principes de l'homme & ses actions? c'est que nos volontés n'ont pas de but, ou si elles en ont, on le manque: non seulement on se détourne, mais encore on rétrograde, on retombe dans les vices qu'on avoit fuis & condamnés. Laissons donc les anciennes définitions de la sagesse, & bornons-nous à celle-ci, qui embrasse tout le systême de la conduite humaine. Qu'est-ce que la sagesse? C'est la science de toujours vouloir ou ne vouloir pas la même chose. Que l'objet de nos volontés doive être la vertu, c'est une restriction inutile,

puiſque la vertu ſeule peut fixer conſtamment nos deſirs. On ne ſait donc ce qu'on veut, qu'au moment où l'on veut : nul n'eſt décidé d'avance à vouloir ou ne pas vouloir. D'un jour à l'autre les jugements changent & ſe contrarient, &, pour la plupart des hommes, la vie n'eſt qu'un jeu de haſard. Hâtez-vous donc, & vous arriverez au ſommet, ou du moins au terme que vous ſeul ſaurez ne l'être pas. Mais que deviendra cette foule d'amis? Ce qu'elle deviendra? Elle ſongera à ſe nourrir elle-même, quand vous n'y ſongerez plus pour elle ; ou plutôt, ce que par vous-même vous n'auriez jamais découvert, la pauvreté vous l'apprendra? elle ſaura trier vos vrais amis, & diſſiper ceux qui cherchoient en vous autre choſe que vous-même. Eh! n'eſt-ce pas aſſez pour aimer la pauvreté, que d'apprendre d'elle à diſtinguer ceux qui nous aiment? Oh! quand viendra le jour où l'on ne mentira plus en votre honneur! Que toutes vos penſées, tous vos ſoins, tous vos deſirs, ſe réduiſent à vivre content de vous-même & des biens qui naiſſent de vous. Ce vœu ſeul excepté, dégagez les Dieux de tous les autres. Quel état plus voiſin de la félicité divine? Deſcendez ſi bas, que vous n'ayez plus de

chûte à craindre. Un motif de plus pour vous y exciter, sera le tribut même de cette lettre; je le paie sur-le-champ. Vous avez beau murmurer, Epicure se fait encore un plaisir d'acquitter ma dette. *Croyez-moi*, dit-il, *un grabat, des haillons, donnent aux discours une grandeur plus imposante.* En cet état, on fait plus que parler, on prouve. Pour moi les paroles de notre Démétrius (1) me font une toute autre impression : depuis que j'ai vu ce grand homme nud, étendu sur la paille, il n'est plus à mes yeux l'interprete, c'est le martyr de la vérité. Quoi! dites vous, est-il défendu d'avoir des richesses, quand on les méprise? Non, sans doute, & j'admire le Sage qui, tout surpris de la fortune qui l'environne, rit de la peine qu'elle s'est donnée, & ne sauroit pas qu'elle lui appartient, si on ne le lui apprenoit. C'est

(1) Séneque parle ici de Démétrius le Cynique, Philosophe intrepide, qui poussa le courage jusqu'à faire de vives réprimandes à Néron. Il fut lié d'amitié avec Apolonius de Tyane. Vespasien l'envoya en exil; il eut la liberté de revenir à Rome, sous Titus; mais il fut exilé de nouveau par Domitien. Il vécut pauvre, & inviolablement attaché à la vertu la plus sévere. *Voyez* Brucker, *Histor. Philosoph.*

beaucoup de n'être pas gâté par la contagion de l'opulence ; c'est beaucoup d'être pauvre au sein des richesses ; mais il est encore plus sûr de n'en pas avoir. Ce riche, s'il tombe dans la pauvreté, saura-t-il la soutenir ? Et ce pauvre, s'il tombe dans l'opulence, saura-t-il la mépriser ? Ce sont les ames qu'il faut examiner, il faut savoir si l'une se complaît dans la pauvreté, si l'autre ne se complaît pas trop dans les richesses : sans quoi un grabat & des haillons sont des signes équivoques, s'il n'est prouvé qu'on s'y est réduit par choix & non par contrainte. Au reste, le Sage ne court pas à la pauvreté comme au plus grand bien, mais s'y prépare comme à un état supportable. Rien de moins pénible en effet, Lucilius. On y trouve même des charmes, quand on s'y présente bien préparé : on y trouve du moins le sel de toutes les jouissances, la sécurité. Voilà pourquoi je vous recommande encore la méthode consacrée par les Sages, de prendre quelques jours d'intervalle, pour s'exercer à la pauvreté par son image : pratique d'autant plus indispensable, qu'enivrés par la mollesse, nous trouvons tout dur & pénible. Sans cesse il faut réveiller nos ames, les aiguillonner, leur rappeller quel fonds modique la Nature

aſſigne à l'homme. On ne naît pas riche : quiconque vient au monde a reçu l'ordre de ſe contenter de lait & de langes. On commence par là : on finit par n'être pas content d'un Empire.

LETTRE XXI.

Sur la vraie gloire du Philoſophe.

VOUS croyez n'avoir affaire qu'aux perſonnes dont parle votre lettre ; mon ami, votre principale affaire eſt avec vous-même. Le plus grand obſtacle à vos progrès, c'eſt vous. Indécis, irréſolu, vous vous entendez mieux à louer la vertu, qu'à la pratiquer. Vous ſavez où réſide le bonheur, vous n'oſerez y atteindre. Quel empêchement vous retient ? Puiſque vous ne ſavez pas encore le démêler, je vais vous l'indiquer. Les ſacrifices qu'il faudra faire effraient votre courage : vous aſpirez au bien être qui vous attend, mais vous tenez à l'éclat qui vous environne, il vous ſemble que vous allez tomber dans les ténebres, dans la fange. Vous vous trompez, Lucilius ; de votre vie à celle du Sage, on ne tombe pas, on s'éleve. Elles different comme la lumiere & la réverbération, dont l'une a ſa ſource

en elle-même, l'autre ne renvoie qu'un éclat étranger. Aussi votre lumiere d'emprunt est offusquée par le moindre nuage : la splendeur dont brille la sagesse lui est inhérante, elle ne s'éclipse jamais. Vous voulez de la célébrité ! l'étendue ne vous en laissera pas manquer. Ecoutez Epicure ; il écrivoit à Idoménée : il vouloit rappeller d'une vie de parade, à la gloire solide & vraie, ce ministre d'un Despote inflexible, alors occupé des plus grandes affaires. » Si la gloire vous touche, lui dit-» il, mes lettres vous feront plus connoître » que tous ces biens que vous recherchez, » & qu'on recherche en vous ». N'a-t-il pas dit la vérité ? Qui connoîtroit maintenant cette Idoménée, si Epicure n'eût conservé son nom dans ses lettres ? Ces Grands, ces Satrapes, ce Roi même dont l'éclat réjallissoit sur Idoménée, nous sont tous inconnus, un oubli profond a effacé jusqu'à leurs moindres traces. Les Epîtres de Cicéron ne laisseront point périr la mémoire d'Atticus : en vain il auroit eu pour gendre Agrippa, pour descendants Tibere & Brutus. Parmi ces noms illustres le sien ne seroit pas cité, si le Prince des Orateurs ne l'eût mis en évidence. Ainsi le torrent des siecles viendra fondre sur nos têtes : quelques gé-

nies surnageront, sans doute, mais l'oubli finira par les engloutir tôt ou tard: au moins auparavant ils auront su se débattre & se soutenir quelques temps. La promesse d'Epicure à Idoménée, j'ose la faire à mon cher Lucilius. J'ai aussi quelques droits sur les races futures, je puis sauver quelques noms avec le mien, & partager avec un ami mon immortalité. Virgile a promis & assuré une gloire immortelle à deux Héros. « Heureux, dit-» il, tous deux ! si mes vers ont quelque » pouvoir, jamais le temps n'effacera » votre mémoire, tant que les descen-» dants d'Enée occuperont l'inébranlable » rocher du Capitole; tant que Rome » conservera son Empire (1) ».

Tous les hommes que la Fortune a produit sur la scene, dont elle a fait les suppôts & les instruments du pouvoir d'autrui, tous ont eu de leur vivant du crédit & des flatteurs. Ils sont morts, & leur mémoire après eux s'est bientôt évanouie. Mais des hommes de génie, la gloire va toujours en croissant; les hom-

(1) *Fortunati ambo, si quid mea carmina possunt;*
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo:
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperiumque Pater Romanus habebit.

mages

mages de la postérité ne se bornent pas à eux seuls : ils réjaillissent sur tous les noms attachés à leur mémoire.

Puisqu'Idoménée s'est offert sous ma plume, il acquittera le tribut de cette lettre. Epicure lui adresse une célebre maxime, pour le détourner d'enrichir Pithoclès par la route périlleuse & battue. *Voulez-vous*, lui dit-il, *rendre riche Pithoclès ? sans lui donner de l'argent, ôtez-lui des désirs*. Cette pensée n'a pas besoin de commentaire, elle est trop claire ; ni d'addition, elle est trop positive. Mais ne la restreignez pas aux richesses ; elle est applicable à tout. Voulez-vous élever Pithoclès aux honneurs ? sans lui donner des places, ôtez-lui des désirs. Voulez-vous lui assurer un bonheur durable ? sans lui procurer des voluptés, ôtez lui des désirs. Voulez-vous le conduire à la vieillesse & combler la mesure de sa vie ? sans lui donner des années, ôtez-lui des désirs.

Ne regardez pas ces maximes comme propres à Epicure : elles appartiennent à tout le monde. Et pourquoi les philosophes n'auroient-ils pas le même droit que les Sénateurs ? Si quelqu'un dans le Sénat ouvre un avis, dont une partie me convienne, je le somme de la détacher du reste, & j'y adhere. Mais un autre

motif me porte encore à citer les adages d'Epicure : ces hommes, qui n'adoptent sa philosophie que par des vues criminelles, qui la regardent comme un manteau propre à couvrir leurs vices, apprendront par-là, que dans toutes les Sectes, ils seront réduits à vivre honnêtement. Arrivés à la porte des jardins, ils liront avec transport cette inscription ; *Passant, tu peux rester ici, la Volupté seule y donne des loix*. Bientôt le gardien de ces lieux les aborde avec l'air affable de l'hospitalité ; il leur sert de la farine détrempée, il leur verse l'eau en abondance. N'êtes-vous pas bien traités ? leur dit-il : vous le voyez ; ici les mêts n'irritent pas la faim, mais ils l'appaisent ; les boissons n'augmentent pas la soif, mais elles l'éteignent de la maniere la plus naturelle & la moins coûteuse. Voilà les voluptés où j'ai vieilli Voilà nos remedes contre les besoins qui ne donnent pas de prise à la raison, & qu'on ne fait taire qu'en leur accordant quelque chose. Quant aux besoins qui ne sont pas dans l'ordre, qu'on peut ou différer à satisfaire, ou réprimer, ou étouffer ; ne les regardez pas comme naturels & indispensables : vous ne leur devez aucunes dépenses, si vous en faites elles

ſont volontaires. Au lieu que l'eſtomac n'entend pas la morale, il demande, il crie; & cependant c'eſt un créancier peu exigeant : on s'en débarraſſe à peu de frais, pourvu qu'on lui paie ce qu'on lui doit, & non pas tout ce qu'on peut.

LETTRE XXII.

Des conſeils. Des affaires, &c.

VOUS ſentez enfin qu'il faut vous tirer de vos brillantes & dangereuſes occupations : mais vous me conſultez ſur les moyens d'y réuſſir. Mon ami, il eſt des conſeils qu'on ne peut donner que de bouche. Le Médecin ne preſcrit point par lettres les heures du repas & du bain, mais il ſe regle ſur le pous. Un vieux proverbe dit que les Gladiateurs ſe décident ſur l'arêne : les regards d'un adverſaire, le mouvement de ſes mains, les diverſes attitudes de ſon corps, ſont autant d'avertiſſements pour des yeux attentifs. Sur les mœurs & les devoirs, on peut donner par écrit des conſeils généraux; tels ſont ceux qu'on adreſſe aux abſents, à la poſtérité : mais ſur le temps & la maniere d'agir, on ne peut rien

ſtatuer de loin ; il faut prendre conſeil des circonſtances, épier l'occaſion fugitive, ce qui ſuppoſe qu'on eſt préſent, & de plus, attentif. Soyez donc toujours aux aguets ; le moment venu, ſaiſiſſez-le : que tous vos pas, tous vos efforts ne tendent qu'à vous affranchir : écoutez bien votre arrêt. Je vous condamne à quitter ou votre genre de vie, ou la vie ; mais en même temps prenez la voie la plus douce : les liens où vous êtes malheureuſement engagé, il vaut mieux les dénouer que les rompre ; mais avec la réſolution de les rompre, s'il n'y a pas d'autre moyen. Nul homme n'eſt aſſez lâche, pour ne pas aimer mieux tomber une fois, que ſe retenir toujours. En attendant, le point eſſentiel eſt de ne pas vous embarraſſer de nouveaux ſoins : tenez-vous-en à ceux auxquels vous êtes deſcendu, ou, dans leſquels vous dites que vous vous êtes trouvé fortuitement engagé. Encore un pas, & vous n'avez plus d'excuſe, votre ſervitude ſera viſiblement volontaire. Fauſſeté manifeſte que ces diſcours ſans ceſſe rebattus, « je » ne pouvois faire autrement ; quand je » n'aurois pas voulu, j'étois forcé » Jamais on n'eſt forcé de courir après la fortune : fuſſiez-vous trop foible pour la combat-

tre, c'eſt du moins quelque choſe de l'arrêter, de ne pas ſeconder ſes efforts. Puis-je, ſans vous offenſer, joindre à mes conſeils, une conſultation d'Avocats plus éclairés que moi, accoutumés à diriger toutes mes délibérations. J'ai lu une Lettre d'Epicure, relative au ſujet de la mienne. Il écrit à Idoménée : il le conjure de fuir au plutôt, avant qu'une force ſupérieure lui en ôte le pouvoir ; néanmoins, il lui conſeille de ne rien bruſquer, d'attendre l'inſtant favorable, de l'épier, de le ſaiſir, de s'élancer : il ne veut pas qu'on s'endorme au moment de la fuite ; & du pas le plus difficile, il promet une ſortie heureuſe, à qui ſait ne pas dévancer l'occaſion, & ne pas la manquer.

Sans doute vous voudrez encore avoir l'avis des Stoïciens. Sûrement on ne les taxera pas de témérité ; ils ont encore plus de prudence, que de courage. Vous croyez qu'ils vous diront : *Quelle honte de ſuccomber ſous le faix ? Une fois aux priſes avec des devoirs pénibles, ſachez vous débattre. L'homme brave ne doit pas fuir la peine : ſon ardeur s'accroit avec les obſtacles.* Sans doute ils vous tiendroient ce langage, ſi votre perſévérance avoit un but louable, ſi elle ne vous expoſoit à faire

& à souffrir des choses indignes d'un homme de bien. Le Sage ne s'use point par des travaux sordides & avilissants ; il veut aux affaires d'autres motifs que les affaires. Il n'aura pas même la fausse gloire que vous lui supposez : engagé sur la mer de l'ambition, il ne se croira pas obligé d'en souffrir éternellement les tourmentes ; quand il ne verra que des bancs de sable, des écueils, des abîmes devant lui, il retournera en arriere, &, sans fuir ouvertement, il se rapprochera peu à peu du rivage.

Rien de plus aisé, mon cher Lucilius, que de se dérober aux occupations, quand on en méprise le salaire. C'est ce salaire qui nous retient & nous arrête. *Quoi ! renoncer à de si grandes espérances ! partir au moment de la récolte ! Plus de clients à mes côtés ! plus de cortege autour de ma litiere ! mes portiques déserts !* voilà ce que l'homme quitte à regret. S'il déteste les peines, il en chérit les fruits. L'ambition est une maîtresse qu'il querelle. N'en soyez pas la dupe ; c'est de l'humeur, & non de la haine. Tous ces hommes qui gémissent du sort qu'ils ont le plus désiré, qui parlent de fuir les objets dont ils ne peuvent se passer ; approfondissez leurs vrais sentiments, & vous verrez qu'ils

restent volontairement sous une charge dont, à les entendre, le poids leur est insupportable. Oui, Lucilius, ce n'est pas la servitude qui nous retient, pour l'ordinaire, c'est nous qui retenons la servitude. Mais vous êtes de bonne foi; votre parti est pris, vous voulez vous affranchir: la liberté vous est chere; vous souhaitez seulement qu'elle ne soit pas accompagnée du mal-aise: voilà l'objet de votre consultation. N'en doutez pas, toute la secte des Stoïciens vous applaudira: les Zénon, les Chysippe ne vous conseilleront jamais qu'un parti sage, honnête, raisonnable. Mais si le but de vos délais est de chercher autour de vous des sommes à emporter, des provisions pour votre retraite, jamais vous n'arriverez au terme. On ne nage pas loin avec bien du bagage. Puisse bientôt la faveur des Dieux vous conduire au port; non pas cette faveur terrible, qui, sous un air de bienveillance, n'envoie aux hommes que des malheurs brillants: excusable peut-être de n'accorder qu'à leurs voeux ces poisons qui les brûlent.

Je fermois ma Lettre; il faut la dénouer & la charger pour vous du présent ordinaire, d'une sentence sublime. Je préviens vos demandes: elle sera d'Epi-

cure ; je me pare encore des dépouilles d'autrui. *On sort de la vie*, dit-il, *comme si l'on ne faisoit que d'y entrer.* Prenez le premier venu, jeune, vieux, entre deux âges ; vous les trouverez tous également effrayés de la mort, & peu au fait de la vie. L'on n'a rien d'achevé, parce qu'on ne bâtit que sur l'avenir. Ce qui me plait sur-tout de cette pensée, c'est le reproche d'enfance fait aux vieillards. Du reste, elle est fausse : on ne sort pas de la vie comme on y est entré : nous mourons plus mauvais que nous ne sommes nés. La faute en est à nous, & non à la Nature. C'est elle qui peut se plaindre des hommes, & leur dire : *Eh quoi ! je vous ai engendré sans desirs, sans craintes, sans superstition, sans perfidie, sans aucun vice : retournez comme vous êtes venus.* Le vrai sage est celui qui montre en mourant la même sécurité qu'il avoit en naissant. Mais que d'alarmes à l'approche du péril ? On tremble, on pâlit, d'inutiles pleurs coulent de nos yeux. Quelle honte d'être inquiet sur le seuil même de la sécurité ! Et pourquoi ? C'est que de tous les biens dont le regret nous tourmente à la mort, nous en sommes dénués, l'ame n'en conserve pas la moindre portion : ils sont passés au travers, ils se sont écou-

lés jusqu'à la derniere goutte. On songe moins à vivre bien, que long-temps; & cependant tout le monde est maître de bien vivre, & personne ne l'est de vivre long-temps.

LETTRE XXIII.

Que la Philosophie procure les vrais plaisirs.

VOUS croyez que je vais vous entretenir de la douceur de l'hiver, qui a été court & modéré; des rigueurs du printemps, dont les froids viennent après coup; de mille autres pareilles futilités qu'on n'écrit que pour écrire. Mon cher Lucilius, je ne vous parlerai que d'objets utiles & pour vous & pour moi. Que sera-ce? Des exhortations à la sagesse. Quelle en est la base? De ne pas se réjouir sans sujet. Je dis *la base*; c'en est même le faîte. Oui, l'on est au faîte de la *perfection*, quand on sait de quoi l'on doit se réjouir: quand on ne remet pas son bonheur au pouvoir d'autrui. Au contraire, toujours des soucis, jamais d'état fixe, pour qui se livre à l'espoir, l'objet en fût-il sous la main, & facile à obtenir, n'eût-on jamais été déçu dans ses espé-

rances. Avant tout, Lucilius, apprenez à vous réjouir. Mais écartez de vous les biens fortuits; vous interdire le doux appas de l'espoir, n'est-ce pas vous ôter bien des plaisirs? Au contraire, je veux que vous n'en manquiez jamais : je prétends naturaliser en vous la joie, la faire éclorre de votre propre fonds. La gaieté n'a que des accès passagers, qui dérident le front, sans pénétrer le cœur. L'homme heureux n'est pas l'homme qui rit, mais celui dont l'ame pleine d'allégresse & de confiance est supérieure aux événements. Croyez-moi, c'est une chose sérieuse que la véritable joie. Ce n'est pas avec un front épanouit, ni des yeux riants, qu'on méprise la mort, qu'on ouvre sa porte à la pauvreté, qu'on retient ses passions sous le joug, qu'on s'anime à supporter les douleurs. Occupé de ces soins pénibles, on ressent beaucoup de joie, quoiqu'on en témoigne peu. C'est de cette joie que je prétends vous mettre en possession. Jamais elle ne tarira, quand vous en aurez découvert la source. On trouve les métaux les plus vils à la surface de la terre; les filons des mines précieuses sont enfoncés plus avant, & n'enrichissent le mineur qu'après des fouilles profondes. Ainsi les joies du vulgaire sont légeres &

ſuperficielles : venues du dehors, elles manquent de baſe. La joie dont je parle, à laquelle je voudrois vous conduire, a plus encore de ſolidité que de ſurface. Prenez donc, Lucilius, le ſeul parti qui vous aſſure la félicité. Tous les biens dont l'éclat eſt extérieur, tous ceux qu'un autre homme peut vous promettre, oſez les rejeter, les fouler aux pieds : n'envisagez que le bonheur véritable ; ne ſoyez heureux que de vos propres biens, que dis-je, de vous-même, de la plus noble partie de votre être. Ce corps chétif, ſans lequel on ne peut agir, eſt une choſe plus néceſſaire qu'importante. Les plaiſirs qu'il procure, frivoles, paſſagers, ſuivis de remords, ſont même l'oppoſé du plaiſir, quand la ſageſſe n'en regle pas le cours. Oui, mon ami, la volupté eſt ſur les bords de la douleur ; elle y tombe, ſans la plus grande juſteſſe d'équillibre. Et comment garder l'équillibre dans ce qu'on préſume être un bien : au lieu que du vrai bonheur les excès même ſont ſans danger. Quels en ſont les éléments ? une bonne conſcience, de l'honnêteté dans les projets, de la droiture dans les actions, du mépris pour les biens fortuits, de la liaiſon, de l'enſemble, de l'uniformité dans la conduite. Ces hom-

mes qui toujours s'élancent, ou plutôt sont poussés de projets en projets par le choc imprévu des événements, toujours égarés, toujours en suspens, connoissent-ils un bonheur fixe & durable? Quelques Sages disposent d'eux-mêmes & de leurs actions; les autres ne vont pas, mais sont entraînés. Ainsi les objets qui flottent sur une eau courante, sont les uns, portés lentement par une onde paisible, les autres, poussés par des vagues impétueuses; ceux-ci déposés doucement près du rivage, ceux-là rapidement lancés jusqu'à la mer. Commencez donc, avant tout, par fixer votre but, & sachez vous y tenir.

Voici le moment de payer ma dette. Un passage d'Épicure pourra me libérer. *Il est fâcheux*, dit-il, *de ne faire qu'ébaucher la vie.* Ou si l'idée vous paroît mieux exprimée de cette maniere : *Ce n'est pas vivre, que de commencer toujours à vivre.* Pourquoi? dites-vous : ce mot a besoin d'être expliqué. C'est qu'une pareille vie est toujours imparfaite. Jamais on n'est prêt à mourir, quand toujours on commence à vivre. Travaillons pour faire ensorte d'avoir assez vécu. Et comment le croire, quand on en reste toujours à la trame de la vie? Ne pensez pas

que peu de gens soient dans ce cas; c'est celui de presque tous les hommes: quelques-uns ne commencent à vivre qu'au moment où il faut cesser. Vous êtes surpris! sans doute; vous le serez encore plus: quelques autres cessent de vivre avant même d'avoir commencé.

LETTRE XXIV.

Des craintes de l'avenir & de la mort.

VOUS me marquez votre inquiétude. Un ennemi furieux vous menace d'un procès. Quelle en sera l'issue? Vous ne doutez pas que je ne vous donne des espérances plus flatteuses & plus consolantes; que je ne vous dise: *Quel besoin d'aller chercher le malheur? C'est assez de le souffrir quand il est venu, sans le devancer, & par la crainte de l'avenir empoisonner le présent.* Mon ami, quoiqu'il y ait de la folie, parce qu'un jour on sera malheureux, à l'être dès aujourd'hui; c'est par une autre voie que je prétends vous mener à la sécurité. Voulez-vous déposer toute inquiétude? Les événements que vous craignez, supposez-les arrivés: mesurez dans toute son étendue le malheur

qui en résulte ; appréciez vos craintes. Vous verrez que ces maux si redoutés, ou se réduisent à peu de chose, ou sont de peu de durée. Bientôt des exemples sans nombre fortifieront votre courage. Tous les siecles en ont fourni. Sur quelque partie de l'Histoire, soit Romaine, soit étrangere, militaire ou civile, que se porte votre mémoire, par-tout vous trouverez des traits d'héroïsme dus à la philosophie ou à l'intrépidité naturelle. Si vous êtes condamné, que vous arrivera-t-il de plus que l'exil, que la prison, que de périr, que d'être brûlé ? A chacun de ces maux, opposez quelque grand homme qui les ait bravés. Votre peine sera de choisir, & non pas de trouver. La condamnation de Rutilius (1) ne lui causa d'autre chagrin que de voir un jugement injuste. Métellus supporta sans peine l'exil ; Rutilius en fit ses délices. L'un accorda son retour à la Répu-

---

(1) P. Rutilius Rufus, homme Consulaire, & l'un des plus vertueux Citoyens de Rome, ayant réprimé les extorsions des Financiers en Asie, fut accusé lui-même d'avoir pillé cette contrée, & condamné à l'exil & à la confiscation de ses biens. Rappellé par Sylla, il refusa de revenir, à cause de la haine qu'il portoit à la tyrannie de ce Dictateur.

blique ; l'autre refusa le sien à Sylla peu fait alors aux refus. Socrate philosophoit dans son cachot. Des amis s'engagent à le sauver : il reste prisonnier, pour ôter aux hommes la crainte des deux maux les plus redoutés, la prison & la mort. Mucius tient sa main sur un brasier ardent. Est-il une douleur plus vive que celle de la brûlure ? mais quel tourment plus fort que de se brûler soi-même ! Voilà donc un homme sans instruction, sans préceptes contre la douleur ou la mort, qui, par la seule impulsion d'une bravoure militaire, se punit d'une entreprise manquée ! Sa main découloit goutte à goutte sur les charbons ; il la regardoit froidement : & lorsque ses chairs fondues eurent laissé tous les os à découvert, ce ne fut pas lui qui retira sa main, ce fut l'ennemi qui retira le feu. O Mucius ! tu pouvois, dans le camp de Porsenna, être mieux secondé par la fortune ; tu ne pouvois l'être mieux par ta valeur. Voyez combien le courage a plus d'ardeur pour voler au-devant des supplices, que la cruauté pour les décerner ! Il en coûta moins à Porsenna pour pardonner à Mucius de l'avoir voulu tuer, qu'à Mucius pour se pardonner de ne l'avoir pas tué. Lieux communs, direz-vous, rebattus

dans les Ecoles ! bientôt, quand nous en ferons au mépris de la mort, vous nous citerez l'exemple de Caton. Eh pourquoi non ? Pourquoi ne peindrois-je pas la derniere nuit de ce grand homme, le traité de Platon dans les mains, sous son chevet le fatal glaive, deux ressources qu'il s'étoit réservées pour trouver au besoin & le courage & les moyens de mourir. Après avoir réglé, autant qu'il put, les affaires d'un parti ruiné, il ne s'occupa que d'ôter au Vainqueur le pouvoir de faire périr Caton, ou la gloire de le sauver. Il tire ce fer, que le sang humain n'avoit pas encore souillé : *O Fortune*, dit-il, *que t'a servi de t'opposer à tous mes efforts ? J'ai combattu pour la liberté de ma Patrie, & non pour la mienne. L'objet de ma résistance n'étoit pas de vivre libre, mais parmi des homm s libres. Puisqu'il faut désespérer du genre humain, mettons du moins Caton en sûreté.* En même temps il se porte le coup mortel. On s'empresse, la blessure est bandée : il avoit perdu son sang, perdu ses forces ; mais son courage lui restoit tout entier. Devenu furieux, non plus contre César, mais contre lui-même ; il plonge ses mains désarmées jusqu'au fond de la plaie ; & sa grande ame, cette fiere en-

nemie du pouvoir tyrannique, sortit moins de son corps, qu'elle n'en fut chassée.

En accumulant ces exemples, je ne prétends pas exercer mon esprit ; mais fortifier votre cœur contre les objets en apparence les plus terribles : le moyen d'y réussir est de vous montrer qu'il ne faut pas tant d'intrépidité pour braver cette minute du dernier soupir. On a vu des hommes pusillanimes dans tout le reste, en ce seul point égaler les plus grands courages. Témoin Scipion, le beau-pere de Pompée. Un vent contraire l'avoit repoussé en Afrique ; son navire étoit presque au pouvoir de l'ennemi : il se perce de son épée ; & comme on demandoit autour de lui où étoit le Général : *Votre Général*, dit-il, *se porte bien*. Par ce mot il égala ses Ancêtres, & ne permit pas que la gloire fatale aux Scipions en Afrique, fût interrompue. C'étoit beaucoup de triompher de Carthage ; mais triompher de la mort fut encore plus. *Votre Général se porte bien*. Voilà comment devoit mourir un Général, & sur-tout celui de Caton (1).

(1) Dans cette guerre malheureuse des partisans de la République, Scipion commandoit en Afrique, Caton étoit l'un de ses Lieutenants.

Je ne veux pas vous renvoyer à l'Hiſtoire, ni recueillir dans les temps paſſés la foule de ceux qui ont mépriſé la mort. Jetez les yeux ſur notre ſiecle même, ce ſiecle dont la langueur & la molleſſe excitent nos plaintes: tous les rangs, toutes les fortunes, tous les âges vous offriront des hommes qui, par une mort volontaire, ont tranché la trame de leurs maux. Croyez-moi, Lucilius, la mort, bien loin d'être tant à craindre, procure le plus grand des bienfaits Que les menaces d'un ennemi ne troublent donc pas votre ſécurité. Votre conſcience doit vous raſſurer; mais comme les jugements ſont déterminés quelquefois par des conſidérations étrangeres, en eſpérant un arrêt équitable, préparez-vous aux plus grandes injuſtices. N'oubliez pas, ſur-tout, d'ôter aux choſes leur appareil, de les voir comme elles ſont, & vous trouverez qu'elles n'ont de terrible que la crainte qui les précede. Nous ſommes de grands enfants, preſque en tout ſemblables aux petits; ils ont peur de leurs parents, de leurs connoiſſances, de leurs camarades, lorſqu'ils les voient maſqués. Sachons ôter le maſque aux choſes comme aux perſonnes; contemplons-les ſous leurs traits naturels. Pourquoi me mon-

trer ces glaives, ces feux, cette troupe de bourreaux qui frémiſſent autour de toi : écarte ce cortege dont tu t'environne pour effrayer les foibles ! tu n'es que la mort : ma ſervante, mon eſclave, te bravoient il y a quelques jours. Que veulent dire ces fouets, ces chevalets étalés avec tant d'appareil ? cette foule d'inſtruments pour diſſéquer chaque fibre, chaque partie du corps humain ? laiſſe-là ces vains épouvantails. Fais taire les gémiſſements, les cris, les accents plaintifs qu'arrache la torture : ce n'eſt que la douleur ; & j'ai vu les goutteux la mépriſer, le libertin épuiſé la ſoutenir malgré ſa molleſſe, de jeunes femmes lui réſiſter dans l'enfantement. Si je puis la ſupporter, elle n'eſt rien ; ſinon elle dure peu.

Méditez ces maximes : vous les avez ſouvent entendues, & ſouvent répétées : mais écoutiez-vous, parliez-vous de bonne foi ? C'eſt aux effets à le prouver. Rien de plus honteux que le reproche qu'on nous fait d'adopter le langage, & non les mœurs de la philoſophie. Mais vous, Lucilius, apprenez-vous d'aujourd'hui que vous êtes menacé de la mort, de l'exil, de la douleur ? c'eſt pour cela que vous êtes né. Tout ce qui peut arri-

ver, croyez qu'il arrivera. Ces principes sont les vôtres, je le sais: & pourtant je vous avertis de ne pas abandonner votre ame aux inquiétudes; elles en émousseroient la vigueur; elles lui ôteroient le ressort nécessaire pour se relever. Oubliez votre cause pour celle du genre humain. Dites: nous avons un corps fragile & mortel: pour lui la violence & l'injustice ne sont pas les seules causes de souffrance: pour lui, les voluptés mêmes se changent en douleurs; la bonne chere est suivie d'indigestions; l'ivresse, de la stupeur & du tremblement des nerfs; la débauche, de douleurs aiguës dans les jambes, dans les bras, dans les jointures. Je deviendrai pauvre? Eh bien, je ressemblerai au plus grand nombre. On m'exilera? je me croirai né au lieu de mon exil. On m'enchainera? A votre avis, suis-je donc libre à présent? la Nature ne m'a-t elle pas courbé sous le joug de ce corps pesant? Je mourrai? c'est à-dire je cesserai d'être sujet aux maladies, sujet aux emprisonnements, sujet à la mort Je ne suis pas assez simple pour vous étourdir de cet éternel refrein d'Epicure, que la crainte des enfers est une crainte chimérique, qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne sur sa roue,

point de Sysiphe, dont les bras poussent un rocher énorme ; point d'entrailles capables d'être chaque jour & rongées & reproduites. Quel enfant a peur aujourd'hui de Cerbere, du séjour ténébreux, & de ces larves, assemblage bizarre d'ossements décharnés ? Le trépas anéantit l'ame ou la délivre : si elle abandonne le corps, nous sommes quittes d'un fardeau, & rendus à la meilleure partie de nous-mêmes : si elle est anéantie, c'en est fait, les biens & les maux n'existent plus pour nous. Permettez-moi de citer ici un de vos vers, en vous rappellant que, de votre aveu même, il peut vous êtes appliqué comme à d'autres. Quelle honte de parler, à plus forte raison, décrire autrement qu'on ne pense ! Vous développiez cette maxime si vraie, que l'homme ne tombe pas tout à coup dans la mort, mais qu'il s'avance vers elle pas à pas. Chaque jour, disiez-vous, nous mourons ; chaque jour nous enleve une partie de notre vie, & notre croissance même n'est qu'un décroissement de la vie. D'abord on perd l'enfance, puis l'adolescence ; ensuite la jeunesse. Tout le temps écoulé jusqu'à ce jour, est perdu pour nous : le jour présent même, nous le partageons avec la mort. Ce n'est pas l'écoulement de

la derniere goutte, mais des précédentes, qui vuide une clepſydre : ainſi le jour où l'on ceſſe de vivre, ne fait pas la mort, mais la conſomme ; on arrive au terme, mais on étoit en route déjà depuis longtemps. Après ces détails, écrits de votre ſtyle ordinaire, toujours grand & ſublime, mais encore plus exalté quand il peint des idées vraies, vous ajoutiez :

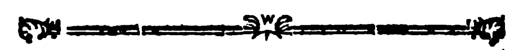
Il y a donc plus d'une mort, celle qui nous enleve n'eſt que la derniere.

Liſez vos écrits plutôt que ma Lettre : apprenez d'eux que cette mort ſi redoutée eſt la derniere, & non pas la ſeule.

Je vous vois déjà chercher des yeux, ſi ma Lettre contient quelque ſentence vigoureuſe, quelque précepte ſalutaire. Voici des maximes ſur l'objet même que nous traitons. Epicure condamne également & la crainte & le déſir immodéré de la mort. *Quelle folie*, dit-il, *de courir au trépas par l'ennui de vivre, tandis que c'eſt votre maniere de vivre qui vous réduit à courir au trépas ?* Et ailleurs : *Quel ridicule, d'invoquer la mort, quand c'eſt la crainte même de la mort qui a troublé votre vie ?* Ajoutez cet autre mot frappé au même coin : *Telle eſt l'imprudence ou plutôt la démence des hommes : plusieurs ſont réduits*

à mourir par la crainte même de la mort. Chacun de ces passages ; quel que soit celui que vous méditiez, peut vous résoudre à souffrir & la mort & la vie. En effet, nous avons besoin d'être retenus dans notre aversion comme dans notre amour pour la vie. Lors même que la raison prescrit d'y mettre fin, il ne faut pas s'échapper d'un élan brusque & rapide. L'homme sage & courageux doit se retirer, & non prendre la fuite. Préservons, sur-tout, nos cœurs d'une passion trop commune, celle de la mort. Le croirez-vous, Lucilius ? Oui, la mort peut exciter une passion inconsidérée. Quelquefois elle s'empare des ames les plus fortes & les plus généreuses : quelquefois elle saisit des hommes foibes & pusillanimes. Les uns méprisent la vie, les autres en sont fatigués : quelques-uns sont las de toujours voir & faire les mêmes choses ; ils ne sont pas mécontents, mais dégoûtés de la vie. La philosophie même conduit l'homme à cet état. Elle lui répete ; *Quoi ! toujours les mêmes objets ! toujours se réveiller ou dormir, suer ou trembler, appaiser ou ressentir la faim. Rien ne finit : toujours le même cercle de choses : la nuit succede au jour, & le joar à la nuit : l'été est remplacé par l'automne, l'automne par*

l'hiver, qui ne finit qu'au retour du printemps; tout ne fait que passer & revenir. Rien de nouveau à faire ni à voir. De cette uniformité naît le dégoût. Et vivre est, pour bien des gens, une chose, sinon douloureuse, au moins fort ennuyeuse.



LETTRE XXV.

Des dangers de la solitude. Avantage de la vieillesse.

PARLONS d'abord de nos deux amis. Ils demandent des traitements divers: dans l'un il suffit de corriger le caractere, dans l'autre, il faut le rompre. Avec celui-ci j'userai d'une liberté entiere, ne pas le heurter, c'est ne pas l'aimer. Quoi? *tenir en tutelle un pupille de quarante ans? A cet âge l'ame n'est plus souple ni maniable: elle a trop de consistance pour être pétrie de nouveau.* J'ignore si je réussirai; mais j'aime mieux manquer de succès, que de zele. Les maladies même les plus incurables ne sont pas désespérées, si l'on s'oppose à l'intempérance des malades, si on les contraint à faire ou à souffrir ce qui leur déplaît. Quant à l'autre, je n'ai pas encore grande confiance

fiance en lui, si ce n'est que jusqu'à présent il rougit de mal faire. Cette honte, il faut l'entretenir : qu'il la garde, & nous aurons lieu d'espérer. Avec notre vétéran quadragénaire, les ménagements sont indispensables : il tomberoit dans le désespoir. Le temps le plus propre à l'attaquer, c'est dans ses moments de relâche, dans ceux où il paroît corrigé. Ces intervalles en imposent aux autres, mais je n'en suis pas la dupe : ils ne m'annoncent qu'un surcroît de vices ; en lui le vice quelquefois sommeille, & ne meurt pas tout-à-fait. Je consacrerai quelques jours à sa réforme : j'éprouverai si l'on peut y réussir ou non.

Parlons de vous à présent. Mon ami, persistez dans votre courageuse entreprise ; continuez à réduire tout cet attirail de superfluités. De tous les objets que vous possédez, nul ne vous est nécessaire. Rentrons sous les loix de la Nature, & nous voilà très-opulents. Nos besoins ne coûtent rien, ou peu de chose. Que demande la Nature ? Du pain & de l'eau. Pour s'en procurer, on est toujours assez riche : *s'y restreindre, c'est le disputer en bonheur à Jupiter lui-même.* Ce mot est d'Epicure : cet autre du même auteur acquittera ma lettre. *Agissez toujours,*

dit-il, *comme si Epicure vous regardoit.* N'en doutez pas : rien de plus utile, que se donner un surveillant, dont on consulte les regards, qui nous semble assister à toutes nos pensées. Sans doute, il y auroit plus de grandeur à se croire toujours sous les yeux d'un homme de bien; mais c'est assez d'un spectateur quelconque : la source de tout mal, c'est la solitude. Quand vos progrès vous auront conduit au point de vous respecter vous-même, vous pourrez vous défaire de votre surveillant. Jusque-là, que l'autorité d'autrui soit votre égide. Prenez Caton, ou Lelius, ou Scipion, ou quelqu'un de ces grands hommes dont l'aspect fait rentrer le méchant dans le devoir. Mais travaillez en même temps à vous rendre tel, que vous n'osiez pécher en votre propre présence. Quand vous en serez là; quand vous commencerez à vous honorer vous-même, je vous abandonnerai à votre conduite. Suivant le conseil du même Epicure, *le moment de rentrer en vous-même, c'est quand vous êtes obligé d'aller dans le monde.* Quelle différence entre vous & la multitude : vous ne pouvez vous quitter sans risque; & parmi les autres hommes, il n'en est pas un qui ne soit mieux avec tout autre

qu'avec lui-même. *Au milieu de la foule, rentrez en vous-même*, si vous êtes vertueux, modéré, sans passion. Autrement vivez dans le monde, vous en serez du moins plus éloigné d'un méchant.

LETTRE XXVI.

Eloge de la vieillesse.

X JE vous disois derniérement que j'avois la vieillesse sous les yeux : je crains bien aujourd'hui de l'avoir laissée derriere moi. Le mot de *vieillesse* ne convient plus ni à mon âge, ni à ma constitution : il désigne l'affoiblissement de la machine, & non pas sa dissolution totale. Mettez-moi dans la classe des gens décrépits, des moribonds ; & pourtant (je m'en félicite auprès de vous) les injures de l'âge ne se font pas en moi sentir à l'ame comme au corps. Je ne trouve de vieilli que les vices & leurs organes : mon ame a plus de vigueur que jamais ; elle triomphe de n'avoir rien de commun avec le corps. Quitte en partie de ce fardeau, elle s'éleve, elle s'élance, elle me fait presque douter de ma vieillesse. A l'entendre, c'est la fleur de son âge. Il faut l'en croire ;

laiſſons-la jouir de ſon bonheur. Pour moi, dans ce calme entier de mes ſens, dans cette diminution de mes déſirs, je voudrois démêler ce qu'a fait l'âge, ce qu'a fait la ſageſſe; ne pas confondre les effets de l'impuiſſance avec ceux de la tempérance; diſtinguer s'il y a des choſes que je puiſſe & ne veuille pas faire. Quant à celles que m'interdit la vieilleſſe, au lieu d'en murmurer, je m'en applaudis. Eh! qu'ai-je à me plaindre? quel tort me fait la Nature, en m'ôtant par degrés ce qu'il faudra perdre un jour? *C'eſt un grand malheur*, dites-vous, *de ſe ſentir décompoſer, dépérir, ou plutôt fondre à chaque inſtant: car le trépas ne terraſſe pas l'homme d'un ſeul coup; il le mine peu-à-peu, il lui emporte chaque jour une partie de ſes forces.* Eh! mon ami, quelle mort plus heureuſe, que d'être conduit pas à pas vers le terme par une diſſolution naturelle? Sans doute, une deſtruction violente, un trépas ſubit, ne ſont point des maux; mais la route la plus longue, eſt auſſi la plus douce.

Je reviens à moi. Perſuadé que je touche au moment de l'épreuve, que le jour approche qui va juger de tous mes jours; je m'étudie, je me tiens ce langage: « Juſqu'ici tes paroles, tes actions n'ont

» rien prouvé ; ce ne sont pas là de sûrs
» interpretes de l'ame. La mort seule
» peut t'éclairer sur tes progrès. Dispose-
» toi donc avec courage pour cet instant
» fatal, où sans fard, & le masque bas, tu
» prononceras toi même si le courage
» étoit dans ton cœur ou sur tes levres,
» si tant de mots lancés fiérement contre
» la fortune, n'étoient dans ta bouche
» que le rôle d'un Comédien. Ne t'en
» rapporte pas à l'estime des hommes ;
» accordée au vice comme à la vertu,
» elle ne prouve rien : laisse-là ces étu-
» des cultivées pendant ta vie entiere ;
» la mort, la mort seule, voilà ton vrai
» juge. Je le répete, ces disputes savan-
» tes, ces entretiens philosophiques, ces
» maximes puisées dans les livres des sa-
» ges, ces doctes entretiens ne prouvent
» point le courage. Combien de lâches
» qui parlent en héros ! Le chemin que
» tu as parcouru, ne sera connu qu'au
» bout de ta carriere. Eh bien ! accepte-
» tu cet appel ? ne crains-tu pas le tri-
» bunal de la mort. » Ces discours que
je me tiens, regardez-les comme s'ils
vous étoient adressés. Vous êtes plus
jeune : & qu'importe ? la mort ne compte
pas les années : vous ignorez en quel

lieu elle vous attend; attendez-la donc en tout lieu.

J'allois finir ma lettre, j'étois prêt à la fermer; il ne faut pas la frustrer de son tribut, ni la mettre en route sans provisions. Quand je ne dirois pas d'où j'emprunte, vous savez dans quel coffre j'ai coutume de puiser. Encore quelque temps, & vous serez payé de mes fonds, en attendant, voici la pensée que me prête Epicure. *A votre avis, lequel vaut le mieux d'aller vers la mort, ou d'attendre qu'elle vienne?* Cette pensée est claire; la sagesse veut qu'on apprenne à mourir. Peut-être trouverez-vous inutile d'étudier si long-temps ce qu'on ne pratique qu'une seule fois; & voilà précisément pourquoi nous devons nous exercer à la mort. Il faut toujours apprendre, quand on n'est jamais sûr de savoir. Vous dire, *pensez à la mort*, c'est vous dire, *pensez à la liberté*. En apprenant à mourir, on désapprend à servir. On se met au-dessus, ou du moins à l'abri du pouvoir des tyrans (1). Qu'importent les prisons, les

(1) On peut rapporter ici la belle & forte pensée d'Arrien dans son Commentaire sur Epictete, qui dit que *la crainte de la mort est une anse par la*

ſatellites, les verroux? on a toujours une porte ouverte: la ſeule chaîne qui nous lie, c'eſt l'amour de la vie; ſans la détruire, ſachons au moins en modérer le poids. Ainſi dans le beſoin, nul obſtacle n'arrêtera notre courage: ce qu'il faut faire tôt ou tard, nous ſerons prêts à le faire à l'inſtant.

LETTRE XXVII.

Qu'il n'y a de vrai plaiſir que dans la vertu.

VOUS me donnez, direz-vous, des avis; ſans doute que vous vous en êtes déjà donné à vous-même, que vous vous êtes corrigé. Voilà pourquoi il vous reſte du temps pour corriger les autres. Mon cher Lucilius, je ſuis un malade qui n'ai pas la folle prétention de guérir perſonne. Couché dans la même infirmerie, je m'entretiens avec vous de nos ſouffrances communes: je vous fais part des remedes que je fais; & les diſcours que vous entendez, c'eſt à moi-même qu'ils s'adreſſent. Je vous introduis au fond de

---

quelle l'homme peut être ſaiſi & forcé d'obéir au plus fort. Voyez *Arrian.* ex edit. *Uptoni*, *p.* 239.

ma conſcience ; & là, devant vous, je fais la guerre à mes vices ; je m'écrie: « Calcule tes années, & tu rougiras d'a-» voir encore les goûts & les projets de » ton enfance. Avant de mourir, fais » mourir tes vices. Laiſſe-là ces plaiſirs » tumultueux, qui coûtent ſi cher, qui » font autant de mal après qu'avant la » jouiſſance. De même que l'inquiétude » ne finit pas avec le crime, eût-il été » commis en ſecret ; ainſi les voluptés » paſſent, & le repentir nous reſte. Elles » n'ont pas de ſolidité, de conſiſtance; » & quand elles ne nuiſent pas, elles » s'évanouiſſent. Aſpire plutôt à un bon-» heur durable : or, il n'en eſt pas, ſi » l'ame ne le tire d'elle-même. La vertu » ſeule produit une joie pure & conſtante: » les obſtacles, s'il en ſurvient, ſont des » nuages formés au-deſſous d'elle, qui » n'éclipſent pas ſa lumiere. Quand par-» viendras-tu donc à cette joie ? Tu mar-» ches, mais tu ne cours pas ; il reſte » encore bien de l'ouvrage, & tu ne l'a-» cheveras qu'en payant ta part de veilles » & de ſueurs. En vain chargerois-tu » quelqu'autre de ta procuration : les » ſubſtituts n'ont pas lieu dans la ſageſſe, » comme dans certains genres de litté-» rature. »

Nous avons connu le riche Calvisius Sabinus. Avec les biens d'un affranchi, il en avoit le caractere. Je n'ai pas vu d'homme en qui la fortune eût plus mauvaise grace. Sa mémoire étoit infidelle, au point d'oublier les noms d'*Ulysse*, d'*Achille*, de *Priam*, d'autres noms aussi familiers pour lui, que pour nous ceux de nos pédagogues. Ces vieux nomenclateurs qui font les noms au lieu de les dire, n'ont jamais estropié ceux des passants, comme Sabinus ceux des Troyens & des Grecs; & pourtant il avoit la manie d'être savant. Voici l'expédient qu'il imagina. Il achete à grands frais des esclaves, pour retenir l'un Homere, & l'autre Hésiode. Les poëtes lyriques étoient autant de départements assignés à neuf esclaves. J'ai dit qu'il les avoit payés fort cher: rien de plus simple: il ne les avoit pas trouvés tout faits, il les avoit commandés. Avec cette recrue, il se met à harceler ses convives. Vouloit-il citer un vers? il trouvoit à ses pieds à qui le demander. Mais le malheur, c'est qu'au milieu de la citation, souvent la mémoire lui manquoit. Satellius Quadratus, un de ces hommes qui vivent aux dépens des riches stupides, qui leur sourient & se moquent d'eux, lui conseilla d'acheter

encore des esclaves pour ramasser les miettes de sa mémoire. Un jour Sabinus disoit que ces esclaves lui revenoient chacun à cent mille sesterces : les manuscrits vous auroient moins coûté, répondit le parasite. Néanmoins notre riche croyoit de bonne foi savoir tout ce qu'on savoit dans sa maison. Il étoit maigre, pâle, infirme : Satellius lui conseilla de s'exercer à la lutte. — Et le moyen ! à peine ai-je la force de vivre. — Ne dites pas cela: regardez cette foule d'esclaves bien portants qui sont à vous.

La sagesse ne peut s'emprunter ni s'acheter; & si elle étoit à vendre, je doute qu'elle trouvât des acheteurs : le débit de la folie est bien plus sûr. Mais j'acquitte ma lettre & la finis. *Les richesses ne sont que la pauvreté réglée sur la nature.* Epicure le dit souvent & de mille manieres; mais on ne peut assez répéter ce qu'on ne peut assez apprendre. A quelques malades, il suffit d'indiquer les remedes; à d'autres, il faut les entonner de force.



LETTRE XXVIII.

De l'inutilité des voyages.

VOTRE long voyage, la vue de tant de lieux divers, n'a pu dissiper la tristesse, ni ranimer la langueur de votre ame : & vous en êtes surpris comme d'une chose étrange, comme d'un de ces malheurs qui n'arrivent qu'à vous. Ce n'est pas de climat, c'est d'ame qu'il faut changer. En vain auriez-vous traversé la vaste mer; en vain les *villes & les rivages*, comme dit Virgile, *auroient fui loin de vos yeux* (1); par-tout où vous aborderiez, vos vices vous suivroient. Un homme faisoit les mêmes plaintes que vous; Socrate lui dit : *Est-il surprenant que les voyages ne vous guérissent pas ? c'est toujours vous que vous transportez*. La même cause qui vous a mis en route, s'attache à tous vos pas. Qu'importe la nouveauté des objets, le spectacle des villes & des campagnes? tous ces voyages se réduisent à de vains déplacements. Pourquoi la fuite ne vous guérit-elle pas ? C'est que vous fuyez avec

(1) Terræque urbesque recedunt.

vous. Délivrez votre ame de son fardeau, ou jamais aucun pays n'aura pour vous de charmes. Votre situation est celle que décrit Virgile, quand la Prêtresse inspirée, hors d'elle-même, *se débat & s'efforce de chasser de son cœur le Dieu puissant qui l'obsede* (1). Vous courez çà & là, pour rejeter le poids qui vous gêne; mais l'agitation même le rend plus incommode. Ainsi, dans un navire, les fardeaux immobiles sont moins pesants: ballottés inégalement, ils submergent plus vîte la partie du vaisseau qui les supporte. Tous vos efforts se tournent contre vous-même : le mouvement est nuisible à votre état; ce sont des secousses données à un malade. Mais, après la guérison, tout changement de lieu deviendra pour vous agréable. Les extrémités du globe, les contrées les plus sauvages vous offriront l'asile de l'hospitalité. Le bonheur ne tient pas au lieu, mais à la personne : voilà pourquoi je condamne tout attachement exclusif à un endroit particulier. Il faut penser & dire: *Je ne suis pas né pour tel coin de la terre; ma patrie, c'est le monde entier.* N'en dou-

---

(1) Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum.

tez pas, & vous ne ſerez plus ſurpris de l'inutilité de vos voyages. C'eſt l'ennui qui vous promene ſans ceſſe de régions en régions : regardez-les toutes comme votre patrie, tout endroit ſaura vous plaire. Mon ami, vous ne voyagez pas, vous errez, vous êtes emporté d'un lieu dans un autre. Et pourquoi ? le bonheur que vous cherchez ſe trouve partout. Quoi de plus orageux que la place publique ? cependant, s'il le faut, on y peut vivre en paix ; mais, s'il dépend de moi, j'en fuirai la vue même & le voiſinage. Il y a des lieux mal ſains pour les corps même les plus robuſtes, & des profeſſions nuiſibles aux ames honnêtes, mais encore chancelantes. Auſſi n'approuvé-je pas ces philoſophes qui, paſſionnés pour une vie tumultueuſe, paſſent leurs jours à lutter contre les obſtacles. Le ſage endure les traverſes, mais ne va pas les chercher ; il aime mieux vivre dans un état de paix que de guerre : & que lui ſerviroit d'être débarraſſé de ſes vices, s'il a ceux des autres à combattre ? Trente tyrans, dites-vous, ont environné Socrate, & n'ont pu vaincre ſa grande ame. Qu'importe le nombre des maîtres ! il n'y a pas pour cela plus d'une ſervitude ;

& quand on la brave, quelle que soi[t la] foule des tyrans, on est libre.

Finissons cette lettre; mais aupa[ra]vant payons-en le port. *Le premier [pas] vers le bien, c'est la connoissance du m[al.]* Epicure a raison. Quand on ignore [ses] fautes, on ne cherche pas à les corrige[r.] Découvrez d'abord le mal, puis vou[s] songerez au remede. Quelques-uns se glorifient de leurs vices : on est bien loin de penser à se guérir, quand on met ses maux au nombre des vertus. Tâchez donc de vous prendre sur le fait; infor-mez contre vous-même; faites les fonc-tions d'abord d'accusateur, puis de juge, enfin d'intercesseur, & quelquefois même punissez-vous.

LETTRE XXIX.

Des avis indiscrets.

VOUS me demandez des nouvelles de notre ami Marcellinus : il me vient rare-ment voir, sans autre cause que la crainte d'entendre ses vérités. Il peut se rassurer : on ne doit la vérité qu'à ceux qui la veu-lent entendre. Aussi je doute qu'on puisse

approuver la liberté indéfinie que s'arrogeoient Diogene & les autres cyniques, de remontrer indistinctement à tous les passants. Ne ririez-vous pas d'un homme qui se mettroit à réprimander les sourds & les muets de naissance ou d'accident? — Mais, pourquoi se rendre avare de paroles? elles ne coûtent rien. J'ignore, il est vrai, si mes conseils profiteront à tel homme; mais je sais qu'infailliblement, sur un grand nombre d'avis, quelques-uns germeront: il n'y a qu'à toujours semer; &, à force de tentatives, il faut qu'on obtienne un succès. — Mon cher Lucilius, je ne trouve pas cette conduite convenable au grand homme; ainsi prodiguée, son autorité perd de son poids; plus ménagée, elle auroit eu plus d'effet. L'habile tireur d'arc n'est pas celui qui tantôt frappe, & tantôt manque son but. Où il y a du hasard, il n'y a plus d'adresse ou d'art. Or, la sagesse est un art: elle doit donc porter à coup sûr, choisir des sujets heureusement nés, renoncer à ceux dont elle désespere; mais ne pas se décourager trop tôt, & même en désespérant, tenter un dernier remede.

Quant à Marcellinus, je n'en désespere point encore, on peut le sauver; mais c'est en lui tendant promptement la

main; néanmoins il eſt à craindre qu'il n'entraîne ſon libérateur avec lui. Toutes les forces de ſon génie (& il en a beaucoup) ſont dirigées vers le mal: cependant j'en courrai les riſques; j'oſerai lui dévoiler tous ſes vices. Il aura, ſelon ſa coutume, recours à ces plaiſanteries qui feroient rire la douleur même: il commencera par ſe moquer de lui, & enſuite de nous: il préviendra toutes mes remontrances, en fouillant les archives de nos Ecoles, en reprochant aux Philoſophes leurs ſalaires, leurs maîtreſſes, leurs feſtins. Il me citera celui ci ſurpris en adultere, celui-là dans la taverne, cet autre à la Cour. Il n'oubliera pas ce plaiſant Philoſophe, Ariſton, qui diſſertoit en litiere, le temps de la promenade étant le ſeul qu'il eût réſervé pour l'exercice de ſa profeſſion. On demandoit à Scaurus de quelle Secte étoit ce Philoſophe? Tout ce que j'en ſais, répondit-il, c'eſt qu'il n'eſt pas Péripatéticien (1). Pour moi, diſoit Julius Cræcinus, j'ignore de quoi il eſt capable, ne l'ayant jamais vu à pied: comme s'il eût été

(1) Les Diſciples d'Ariſtote furent nommés *Péripatéticiens* ou *Promeneurs*, parce que ce Philoſophe donnoit ſes leçons en ſe promenant,

question d'un Effedaire (1). En un mot, il m'accablera de cette foule de Charlatans qui auroient mieux fait de laisser la Philosophie, que d'en faire un trafic. Mais je suis résolu à souffrir même ses sarcasmes. Qu'il me fasse rire; peut-être le ferai-je pleurer: ou, s'il persiste à rire, malheur pour malheur, j'aimerai mieux lui voir une folie gaie. Mais ces accès de gaieté durent peu: regardez-y de près, & vous verrez le même homme passer en un moment des convulsions du rire à celles de la fureur. Je veux donc lui livrer un assaut, lui montrer qu'il vaudroit plus, en se faisant moins valoir aux yeux de la multitude. Si je ne déracine pas ses vices, du moins j'en arrêterai la seve; ils ne seront pas détruits, mais ils cesseront de croître: peut-être même finiront-ils par mourir, s'ils discontinuent de repousser. Ce n'est pas un avantage à dédaigner: dans les maladies graves, quelques bons intervalles tiennent lieu de santé.

Tandis que je garde mes soins pour Marcellinus, vous, qui n'en avez plus be-

---

(1) On nommoit *Effedaires*, des Gladiateurs qui combattoient dans un charriot à deux roues, appellé *effedum*, dont l'usage étoit emprunté des Belges.

ſoin, qui connoiſſez, & le terme d'où vous êtes parti, & le point où vous êtes parvenu, & l'eſpace que vous pouvez encore franchir; réglez vos mœurs, relevez votre courage, montrez-vous invincible à la terreur; ne comptez pas le nombre des ennemis qui vous menacent. Quelle folie de craindre la foule, dans un défilé où ne peut paſſer qu'un ſeul homme à la fois. Ce défilé, c'eſt votre vie: pluſieurs peuvent y attenter; un ſeul peut la trancher. Telle eſt la loi de la Nature: il n'a fallu qu'un homme pour vous donner le jour, il n'en faut qu'un pour vous l'ôter.

Si vous aviez un peu de retenue, vous me feriez grace du reſte de mon paiement. Mais, de mon côté, je ne veux pas me rendre avare à la fin de mes comptes. Prenez donc ce qui vous eſt dû. *Jamais je n'ai voulu plaire au Peuple: car ce que je ſais n'eſt pas de ſon goût; & ce qui eſt de ſon goût, je ne le ſais pas.* De qui eſt cette maxime? comme ſi vous ne connoiſſiez plus mon Intendant. Elle eſt d'Epicure; mais toutes les Ecoles en retentiſſent. Péripatéticiens, Académiciens, Stoïciens, Cyniques, tous les Philoſophes vous la répéteront. Peut-on être aimé du grand nombre, quand on aime la vertu? C'eſt

par de mauvaises voies qu'on obtient la faveur du Peuple : il ne peut vous l'accorder, si vous n'êtes comme lui ; ni vous approuver, s'il ne se reconnoît en vous. Le vrai juge de vos actions, ce n'est pas le Peuple, c'est vous-même. On n'acquiert l'amitié des hommes corrompus, qu'à force de corruption. Quel avantage procure donc cette Philosophie si vantée, & cet art supérieur à tous les arts? L'avantage de préférer son jugement à celui du Peuple, de peser les suffrages au lieu de les compter, de fouler aux pieds la crainte, & des hommes, & des Dieux, en un mot, de vaincre la douleur, ou de la terminer. Si donc j'entendois frémir autour de vous les acclamations de la populace ; si votre vue excitoit le même tumulte, les mêmes applaudissements, que l'entrée d'un Bateleur ; si, dans la ville entiere, les femmes & les enfants s'empressoient à chanter vos louanges ; j'aurois pitié de vous. Et pourquoi? C'est que je connois la route qui mene à cette faveur.



LETTRE XXX.

Qu'il faut attendre la mort de pied ferme. Exemple de Bassus.

J'AI vu Bassus Aufidius secoué par les années & luttant contre la vieillesse ; mais la charge est trop forte pour que jamais il s'en releve. Le fardeau tout entier de la décrépitude s'est appesanti sur lui. Vous savez qu'il a toujours été maigre & d'une constitution délicate ; il a tâché longtemps d'en étayer la foiblesse, ou plutôt de composer avec elle. Aujourd'hui tous les ressorts manquènt à la fois. Dans un navire qui fait eau, l'on peut boucher une ou deux ouvertures ; mais quand il s'ouvre de toutes parts, nul moyen de le sauver. Ainsi l'on peut jusqu'à certain point soutenir la caducité du vieil âge : mais si le corps est entiérement usé ; si dans l'édifice toutes les poutres se séparent ; s'il écroule d'un côté, pendant qu'on répare de l'autre, il ne reste plus qu'un parti, c'est de déloger promptement. Cependant notre ami Bassus est plein d'assurance. Voilà l'effet de la Philosophie. Elle donne à l'homme, du

courage dans les maladies les plus désespérées, de l'allégresse à l'aspect de la mort même, de la force malgré l'affaissement de la machine. Un habile Pilote navige avec une voile déchirée; il expose à de nouveaux orages les restes d'un vaisseau sans agrêts. Bassus en fait autant; il envisage son terme avec des yeux, avec une fermeté qu'on taxeroit d'insensibilité, s'il s'agissoit de la mort d'un autre. Ce n'est pas une chose indifférente, ni qui s'apprenne en un moment, que de partir sans murmurer, quand arrive l'heure qu'on ne peut éviter. Les autres genres de mort laissent du moins quelque espoir: une maladie peut finir, un incendie s'éteindre, une chûte peut vous étendre doucement à terre, sans vous écraser: on a vu le même flot engloutir un malheureux, & le rejeter plein de vie sur la côte; on a vu le soldat retirer tout-à-coup le glaive prêt à frapper. Mais quand c'est la vieillesse qui conduit au trépas, il n'est plus d'espérance : elle seule est sourde aux prieres: c'est la maniere de mourir la plus douce; mais c'est aussi la plus longue. Pour moi, je crois voir Bassus, notre ami, suivre ses propres funérailles, déposer son corps dans la tombe, & se survivre à lui-même: tant il sup-

porte courageusement l'idée de sa destruction ! Il aime à parler de la mort, & nous persuade sans cesse que les souffrances & les sujets d'effroi, s'il en est dans ce moment, ne viennent que des mourans, & non pas de la mort. L'heure qui la précede, dit-il, n'est pas plus douloureuse que celles qui la suivent. Ainsi, craindre ce qu'on ne doit pas sentir, c'est comme si l'on craignoit ce qu'on ne doit pas souffrir. Est-il vraisemblable qu'on sente un état qui nous rend insensibles ? La mort est donc si loin d'être un mal, qu'elle en ôte jusqu'à la crainte.

Ces maximes, je le sais, ont été souvent répétées, & le seront encore souvent ; mais elles ne m'ont pas fait la même impression, ni dans les livres, ni dans la bouche des Philosophes. Ils étoient trop loin du péril qu'ils me disoient de ne pas craindre. Bassus a bien un autre poids sur mon esprit : il parle de la mort, & la voit devant lui. Peut-être ai-je tort : mais il me semble que le moment du trépas rend plus courageux que son approche. La présence de la mort, l'impossibilité de s'y soustraire, sont, pour le vulgaire même, des motifs de résignation. Ainsi le gladiateur le plus lâche pendant le combat, tend la gorge au vain-

queur, & conduit lui-même le fer incertain. Mais l'idée d'un trépas lent & inévitable exige un courage soutenu, bien plus rare, dont le Sage seul est capable. C'étoit donc pour moi le plus grand plaisir, de l'entendre, en quelque maniere, opiner sur la mort, en décrire la nature, comme l'ayant examinée de près. Si un mort ressuscitoit; si, d'après sa propre expérience, il vous assuroit que la mort ne fait aucun mal, vous faudroit-il encore un témoignage plus authentique? Hé bien! sur les alarmes qu'excitent les approches de la mort, qui peut mieux vous éclairer, que les hommes qui l'ont approchée, qui l'ont vu venir, chez qui, pour ainsi dire, elle a été domiciliée? Dans ce nombre, comptez Aufidius. Il n'a pas voulu nous tromper. Suivant lui, craindre la mort, c'est comme si l'on craignoit la vieillesse; puisque la mort suit la vieillesse, comme celle-ci vient après l'âge mûr. Vous refusez de mourir! Il falloit donc refuser de vivre: la mort est la condition à laquelle vous êtes né: c'est le terme où chaque pas vous conduit; la craindre est une folie; parce qu'on ne craint que les événements incertains: ceux qui sont sûrs, on les attend. Mourir est une nécessité générale,

inévitable. Qui osera se plaindre d'un sort dont nul n'est exempté ? Le premier point de l'équité, n'est-ce pas l'égalité ? Mais ne plaidons pas la cause de la Nature, elle-même se soumet à la loi qu'elle prescrit : ce qu'elle a fait, elle le défait ; & ce qu'elle a défait, elle le refait encore. Si votre bonheur veut que la vieillesse vous conduise à pas lents hors du monde, vous sépare doucement de la vie, au lieu de vous en arracher avec effort ; quelles actions de graces ne devez-vous pas à tous les Dieux, de vous accorder, au bout d'une carriere si longue, un repos nécessaire à l'homme, agréable après la fatigue. Quelques-uns désirent la mort avec plus d'ardeur que d'autres ne souhaitent la vie. J'ignore lequel est le plus propre à nous encourager, ou l'homme qui vole au-devant du trépas, ou celui qui l'attend paisiblement & sans trouble. L'audace du premier n'est quelquefois qu'un mouvement de frénésie, un coup de désespoir : la tranquillité de l'autre suppose des principes fermes & inébranlables. La colere suffit pour pousser un homme au devant de la mort : pour l'introduire avec joie, quand elle vient, il faut s'être préparé de longue main à la recevoir.

Je l'avouerai donc ; sans parler de l'amitié

l'amitié qui m'unit à Bassus, mes assiduités auprès de lui avoient d'autres motifs. Je voulois savoir si je le trouverois le même à chaque visite; si la vigueur de son ame ne diminueroit pas avec les forces de son corps : au contraire, je l'ai vu croître de jour en jour. Ainsi dans les combats des chars la joie éclate plus sensiblement, quand au septieme espace on voit la palme de plus près. Fidele aux dogmes d'Epicure, il se flattoit d'abord que le dernier soupir n'avoit rien de douloureux; que sa briéveté, du moins, étoit une consolation : parce que la douleur, quand elle est forte, n'est jamais durable. Il ajoutoit qu'au moment de la séparation du corps & de l'ame, si la crise étoit pénible, il songeroit qu'à cette douleur passagere, succéderoit une éternelle insensibilité : que du reste, l'ame d'un vieillard devoit être au bord des levres, & s'en aller sans efforts : c'est quand l'incendie a trouvé beaucoup d'aliments durables, qu'on prodigue l'eau, qu'on démolit même quelquefois; si la nourriture lui manque, le feu meurt de lui-même.

Tels sont les discours que je me plais tous les jours à entendre. Ce n'est pas une morale nouvelle, mais une morale

mise en action sous mes yeux. Quoi! n'ai-je donc jamais vu de mort volontaire? J'en ai vu, Lucilius, & plus d'une. Mais que je suis autrement ému, à l'aspect d'un homme qui se présente au trépas sans haïr la vie, qui laisse entrer la mort au lieu de l'attirer chez lui! Toutes nos angoisses, disoit il, viennent de nous-mêmes; la peur nous prend, lorsque nous croyons la mort près de nous: & quand ne l'est-elle pas? en tout temps, en tous lieux elle a le bras levé. Lors même qu'une cause de destruction paroît nous menacer, combien d'autres plus imminentes, que nous ne craignons pas! Le vainqueur alloit-il immoler son ennemi? une indigestion l'a prévenu. Sachons donc démêler les motifs de nos alarmes, & nous les trouverons tout autres qu'ils ne paroissent. Ce n'est pas la mort que l'on craint, c'est son idée; vu qu'on est toujours aussi près de la mort. Si donc elle est à craindre, on doit trembler à chaque instant, puisqu'il n'est pas d'instant où l'on en soit garanti. Mais j'ai peur que mes longues Epîtres ne soient pour vous plus ennuyeuses que la mort; je finis donc, en vous avertissant de songer toujours à la mort, afin de ne la craindre jamais.

LETTRE XXXI.

Du mépris pour les jugements publics.

ENFIN je reconnois Lucilius ; j'entrevois en lui le Sage qu'il m'avoit fait espérer. Dans votre noble ardeur, foulant aux pieds les biens vulgaires, vous couriez vers la perfection : suivez cet enthousiasme. Je ne vous veux ni meilleur ni plus grand que vous n'aspiriez à l'être. Les fondements de votre sagesse occupent assez de terrein : bâtissez sur cette base, & d'après le plan que votre esprit s'est formé. Toute la sagesse, mon ami, se réduit presqu'à un seul point, de se boucher les oreilles ; mais non pas avec de la cire : Ulysse pouvoit l'employer pour ses compagnons, elle ne vous suffiroit pas. Les voix qu'il craignoit, sans doute étoient séduisantes ; celles que vous devez craindre ne partent pas d'un seul écueil, mais de tous les points de la terre. Cotoyez donc rapidement, je ne dis pas un endroit unique, où sont tendus les pieges de la volupté, mais toutes les villes sans exception. Soyez sourd même à la voix de ceux qui vous aiment le plus ;

avec de bonnes intentions, ils ne vous souhaitent que du mal. Si le bonheur vous est cher, priez la Divinité de n'exaucer aucun de leurs vœux. Tous ces biens qu'ils voudroient voir accumulés sur votre tête, n'en sont pas: le seul bien, l'unique appui de la félicité humaine, c'est d'être sûr de soi, & l'on n'y parvient qu'en bravant la fatigue, en la mettant au nombre des choses indifférentes. Si elle n'étoit indifférente, la même chose seroit donc tantôt bonne & tantôt mauvaise, tantôt légere & supportable, tantôt propre à causer de l'effroi. Si la fatigue n'est pas un bien, où donc est le bien? Dans le mépris de la peine. Aussi je blâme ces hommes qui consument leurs forces en travaux superflus : au contraire, celui dont l'ardeur se propose un but honnête, dont les efforts infatigables ne connoissent ni les obstacles ni le repos; je l'admire, je lui crie de toute ma force : *Courage, homme intrépide! leve la tête; reprends haleine; ou plutôt, sans la reprendre, franchis d'une course la montagne entiere. La fatigue est l'aliment des ames fortes.* Ne réglez donc pas sur les premiers vœux de vos parents, les objets de vos désirs & de vos prieres : ou plutôt à votre âge, si avancé dans la carriere, rougissez d'in-

voquer encore le Ciel. Pourquoi tous ces vœux ? Vous voulez être heureux ! ſoyez-le par vous-même. Et comment ? en comprenant qu'il n'y a de bien qu'avec la vertu, de mal qu'avec la méchanceté. Comme le blanc n'exiſte pas ſans un mélange de lumiere, ni le noir ſans l'intervention des ténebres ou d'une matiere obſcure; comme la chaleur eſt due au feu, & le froid à l'air : de même la honte & l'honnêteté ne proviennent que de l'aſſociation du vice & de la vertu. Quel eſt donc le bien réel ? C'eſt la ſcience. Et le vrai mal ? C'eſt l'ignorance. L'homme inſtruit & conſommé, rejette ou préfere les objets, ſuivant les circonſtances : mais s'il a l'ame grande & invincible, ce n'eſt point par crainte, qu'il rejette les uns, ni par admiration, qu'il préfere les autres.

Mon cher Lucilius, il ne vous eſt plus permis de rétrograder, ni de perdre courage. Ne pas refuſer la peine, c'eſt trop peu ! il faut la déſirer. Vous demandez quels travaux on doit nommer frivoles & ſuperflus ? ce ſont ceux dont l'objet eſt mépriſable. Mais ils ne ſont pas blâmables pour cela; non plus que louables, quand ils tendent à une fin honnête. Ces deux titres appartiennent à l'ame ſeule qui s'y applique. Elle-même s'excite à ſurmon-

ter les obstacles ; elle se dit : *Pourqui cette langueur ? La fatigue est-elle faite pou effrayer un graud cœur ?* Ajoutez que la perfection de la vertu consiste dans l'uniformité, la tenue, l'harmonie de la conduite ; ce qui suppose la connoissance de la Nature, c'est-à-dire des choses divines & humaines. Voilà le bien supprême. Parvenu à ce point, vous n'avez plus à supplier les Dieux ; vous êtes leur associé.

Mais comment y parvenir ? Mon ami, vous n'aurez point à franchir les Alpes Grecques & Pennines, à traverser les déserts de la Candavie (1), à braver les Syrtes, ni Scylla, ni Charybde, périls que vous avez pourtant affrontés pour l'appât d'un chétif Gouvernement. Ici le chemin est sûr, il est agréable ; vos provisions sont prêtes ; la Nature s'en est chargée : conservez ces dons, & vous marcherez égal aux Dieux. Mais qui vous rendra l'égal des Dieux ? Sera-ce l'argent ? Dieu n'a rien. La toge prétexte ? Il est nud. La renommée, la représentation, l'immense étendue de votre célébrité ? Dieu n'est connu de personne. Plusieurs

(1) La Candavie étoit la partie montueuse & déserte de la Macédoine, qui commençoit à Dyrrachium. *Voyez* Plin. *lib.* 5, *cap.* 23.

en ont des idées fausses, & ils les ont impunément. Sera-ce cette foule d'esclaves qui portent votre litiere, & dans les rues, & dans les grands chemins? Mais ce Dieu, le plus grand & le plus puissant des êtres, porte lui-même le monde entier. Ne fondez pas non plus votre bonheur sur la force & la beauté du corps : elles ne soutiennent pas l'épreuve des ans. Il vous faut un bien qui jamais ne dégénere ; un bien invincible à tous les obstacles, supérieur à tous les biens. Que sera-ce? Votre ame; mais une ame droite, grande, vertueuse. Une telle ame n'est que Dieu même placé dans un corps humain : elle peut être le partage d'un esclave, d'un affranchi, comme d'un Chevalier Romain. Qu'est-ce que ces noms de *Chevalier Romain*, d'*esclave*, d'*affranchi* ? des titres inventés pour énorgueillir quelques hommes, & pour dégrader les autres. Il n'est pas de coin sur la terre, d'où l'on ne puisse s'élancer vers le ciel. Prenez seulement votre essor, & rendez-vous digne des Dieux. Ce ne sera point au moyen de l'or & de l'argent ; les métaux ne peuvent représenter les traits de la Divinité. Vous le savez, les Dieux étoient d'argile, au temps où ils exauçoient les mortels.

LETTRE XXXII.

Exhortation à la Philosophie.

Je m'informe de vous. Il ne vient personne de votre Province, que je n'interroge sur votre conduite, sur les lieux, les gens que vous fréquentez. N'espérez pas m'en faire accroire : je suis sans cesse à vos côtés. Toutes vos démarches me sont connues ; je les vois : réglez-les en en conséquence. Savez-vous ce que j'aime le mieux de tous les rapports qu'on me faits ? c'est qu'on ne m'en fait aucun : c'est que les gens que je questionne, ignorent presque tous à quoi vous employez votre temps. Rien de plus sage : fuyez un monde dont les principes & les inclinations different tant des vôtres. Sans doute, ils ne vous détourneront pas de la route : le nombre des séducteurs, quels qu'il soit, n'ébranlera pas la fermeté de vos résolutions. Je ne crains pas qu'on vous fasse reculer, mais qu'on ne vous empêche d'avancer. C'est déjà trop pour vous d'être arrêté. La vie est si courte ! & notre inconstance l'abrege encore : on la recommence tous les jours ; on la morcelle, on

la hache, pour ainsi dire. Hâtez-vous donc, mon cher Lucilius ; songez à quel point vous doubleriez le pas, si l'ennemi vous poursuivoit, si le vainqueur s'avançoit au galop sur vos traces. Eh bien ! on vous poursuit ; courez, sauvez-vous. Parvenu dans un lieu sûr, pensez de temps en temps au bonheur du Sage qui, avant de mourir, a consommé sa vie : il laisse alors venir en paix le reste de ses jours. Assuré d'une vie heureuse, peu lui en importe la durée. Oh ! quand viendra le jour, où vous saurez que la longueur du temps ne fait rien au bonheur ; où tranquille & paisible, indifférent sur le lendemain, vous vivrez pleinement *rassasié* de votre existence ! Savez-vous ce qui rend les hommes si affamés de la vie ? C'est que nul d'entr'eux n'a su jouir de lui-même. Que mon amitié ressemble mal à celle de vos parents ! Les biens dont ils vous ont souhaité l'abondance, je vous en souhaite le mépris. Leurs voeux insensés ruinoient les autres pour vous enrichir ; ils ne vous revêtissoient que de la dépouille d'autrui : la seule possession que je vous souhaite, est celle de vous-même. Puisse votre ame, après sa longue agitation, revenir enfin au centre du repos, s'y fixer, se complaire en elle-même ; &, par la connoissance

du vrai bonheur, dont on jouit dès qu'on se connoît, n'avoir plus besoin d'un surcroît d'années. On est vraiment au-dessus des besoins, vraiment *libre & affranchi*, quand on a su fournir sa carriere, avant sa mort.

LETTRE XXXIII.

Des Sentences ou Maximes Philosophiques.

Vous désirez que mes lettres soient terminées, comme autrefois, par quelques sentences mémorables de nos maîtres. Mon ami, ces grands hommes ne songeoient guere aux fleurs de l'éloquence. Leurs ouvrages sont des tissus de beautés mâles. Des pensées remarquables & saillantes, annoncent une composition inégale. Le plus grand arbre ne cause point d'admiration, quand tous ceux de la même forêt lui sont égaux. Toutes les histoires, tous les poëmes sont pleins de ces sortes de maximes. Voilà pourquoi je ne veux pas qu'on les attribue à Epicure, elles appartiennent à tout le monde, & principalement à nous. Si dans Epicure elles frappent davantage, c'est qu'elles sont plus rares,

c'est qu'on les attend moins : c'est que des mots vigoureux sont plus étonnants dans un homme qui prêche la volupté. Telle est, du moins, l'idée qu'on se fait d'Epicure ; car, selon moi, c'est un héros sous l'habit d'une femme : le courage, la patience, l'activité militaire peuvent être le partage des Perses, comme des peuples les plus aguerris. N'exigez donc pas un extrait, un choix de pensées brillantes. Ce qui n'est qu'épars dans les autres ouvrages, dans les nôtres forme un tout continu. Nous n'avons point de marchandises pour la montre ; nous n'étalons pas à nos portes des effets précieux, pour attirer l'acheteur qui ne trouveroit rien de plus dans nos magasins. Chez nous on peut choisir des échantillons : & quand nous pourrions, dans ce nombre infini de pensées frappantes, en trier quelques-unes ; à qui les attribuer ? à Zénon ? à Cléanthe ? à Chrysippe ? à Panetius ? à Posidonius ? Nous n'avons point de maîtres : nous sommes tous propriétaires. Chez les Epicuriens, au contraire, les mots de Métrodore, ceux d'Hermachus appartiennent au seul Epicure. Dans ce camp on n'ouvre la bouche, que sous les auspices du Général. Je le répete, dans cette foule de beautés égales, quels que

soient nos efforts, il est impossible de faire un choix. *C'est au pauvre qu'il convient de compter son troupeau.* Quelque part que se portent vos yeux, vous trouverez des maximes qui sembleroient transcendantes, si toutes les autres n'étoient pas du même ordre. Renoncez donc à l'espoir de connoître par extraits les chef-d'œuvres des grands hommes, il faut les envisager, les méditer sous toutes leurs faces. L'empreinte du génie est gravée sur ses ouvrages : les parties s'y tiennent ; en ôter une seule, c'est ruiner le tout. Non, que je vous défende d'examiner chaque membre à part, mais sans les détacher du tronc. Une femme n'est pas belle, pour avoir les bras ou la jambe bien tournés ; il faut qu'en elle la beauté de l'ensemble empêche d'admirer les détails. Si vous l'exigez pourtant, je n'agirai point en avare ; vous serez servi à pleines mains : par-tout nous avons d'immenses amas d'apophthegmes, il n'y a qu'à puiser, le réservoir est plein, & l'eau ne coule pas goutte à goutte, mais à grands flots & sans interruption. Je ne doute pas qu'un pareil recueil ne puisse être fort utile aux commençants. Les pensées se retiennent plus aisément, quand elles ont les bornes, &, pour ainsi dire, la

tournure mésurée du vers. Voilà pourquoi l'on fait apprendre aux enfants ces maximes célebres chez les Grecs sous le nom de *Chries*. A cet âge l'esprit ne sauroit embrasser plus d'étendue, ni marcher à plus grands pas : mais un homme fait doit rougir de s'amuser autour des fleurs, de n'avoir pour science qu'un petit nombre d'adages connus, & pour appui que sa mémoire. Qu'il se soutienne sur lui-même : qu'il parle, au lieu de citer. Quelle honte pour un homme déjà vieux, ou prêt à l'être, de n'être sage que par ses livres ? *C'est Zénon qui l'a dit.* Et vous, *c'est Cléanthe*..... Et vous ? jusqu'à quand recevrez-vous des leçons ? Donnez-en vous-même : dites à votre tour des mots à retenir ; tirez quelque chose de votre fonds. En vérité ces hommes, toujours interpretes & jamais auteurs, cachés sans cesse à l'ombre d'un grand Ecrivain, ont bien peu de ressort, pour n'oser jamais faire ce qu'ils ont appris si long-temps ! Le beau métier, d'exercer sa mémoire sur les productions d'autrui ! Se ressouvenir, n'est pas savoir. On se ressouvient, quand on garde les choses dans sa mémoire : on les sait, quand on se les approprie. Faut-il rester toujours attaché devant un modele, toujours les yeux

fixés sur un maître? Zénon dit ceci, Cléanthe dit cela. Eh! mon ami, n'y aura-t-il jamais de différence entre un livre & vous. Quoi, toujours disciple! il est temps d'être maître. Qu'ai-je besoin d'écouter ce que je peux lire! Mais, dira-t-on, la voix donne de la vie aux pensée? Non, elle ne fait que répéter les paroles d'autrui; si elle ne fait que la fonction d'un écho. Ajoutez que ces gens, toujours en tutelle, suivent les Anciens dans une carriere, où les Anciens n'avoient garde de se suivre les-uns les autres; dans une carriere qui n'est pas encore connue. S'en tenir aux découvertes antérieures, c'est le moyen de n'en jamais faire. De plus, qui suit un autre, marche sans but;. & comment trouver, quand on ne cherche pas? Quoi je ne marcherai pas sur les traces des Anciens! Sans doute, je prendrai la route frayée: mais si je trouve un alignement plus droit, je le suivrai. Ceux qui nous ont devancés, étoient nos guides, & non nos maîtres. La vérité luit pour tout le monde; mais elle n'est pas découverte: il reste encore beaucoup à faire aux races futures.

LETTRE XXXIV.

Il encourage ſon ami, & le félicite ſur ſes progrès.

JE treſſaille de joie, je me trouve plus grand, mes rides s'effacent, mon ſang ſe réchauffe, toutes les fois que vos actions ou vos écrits m'apprennent à quel point vous êtes au-deſſus de vous-même; pour les autres, depuis long-temps vous les avez ſurpaſſés. Si la vue d'un arbre en fruits réjouit le Cultivateur; ſi le Berger regarde avec plaiſir les petits de ſon troupeau; ſi aux yeux d'une Nourrice, l'accroiſſement de ſon éleve ne differe pas du ſien propre; quelle doit être la jouiſſance d'un Inſtituteur, quand il voit mûrir tout-à-coup une ame dont il a long-temps cultivé l'enfance! Je vous réclame, Lucilius, vous êtes mon ouvrage. A peine avois-je remarqué vos diſpoſitions, que je mis la main ſur vous, je vous exhortai, je vous aiguillonnai. Votre ardeur ſe rallentiſſoit-elle? je la ranimois de temps en temps, & je le fais encore; mais aujourd'hui vous courez, & m'excitez à votre tour; que me faut-il de plus? Mon ami,

c'eſt déjà beaucoup : l'ouvrage eſt à moitié fait, quand il eſt commencé : cette maxime eſt vraie, même en morale. Vouloir devenir bon, c'eſt l'être en grande partie. Je parle de cette bonté parfaite & accomplie, que la violence ni la contrainte ne peuvent corrompre ; de cette bonté dont je vois en vous la perſpective. Mais il faut perſiſter, redoubler d'efforts, & tâcher ſur-tout que vos paroles & vos actions s'accordent, ſe répondent, forment un même tiſſu. L'ame eſt mal gouvernée, quand ſes actions ſont diſcordantes.

LETTRE XXXV.

Qu'il n'y a d'amitié qu'entre [illegible] gens de bien.

QUAND je vous prie inſtamment d'étudier, je parle pour moi. Il me faut un ami ; & cette eſpérance m'eſt interdite, ſi vous ne perſiſtez à travailler ſur vous-même. A préſent vous ne faites que m'aimer ; mais vous n'êtes pas mon ami. Quoi ! ſont-ce deux choſes diſtinctes ? Oui, Lucilius, & même diſſemblables. On aime, quand on eſt ami ; mais quand on aime, on n'eſt pas un ami pour cela. L'ami eſt toujours utile ; celui qui aime

peut quelquefois nuire. Travaillez donc, ne fût-ce que pour apprendre à être ami. Mais hâtez-vous : j'en puis encore profiter ; plus tard vous apprendriez pour un autre. Il est vrai que je jouis d'avance, en songeant que nous formerons une seule ame ; que, malgré le peu de différence de nos âges, à la caducité du mien, suppléera la vigueur du vôtre. Mais je veux un bonheur plus réel. Sans doute un ami, quoiqu'absent, cause de la joie, mais une joie foible & passagere. La vue, la présence, le commerce, donnent plus de vie à la jouissance : sur-tout si l'ami qu'on desire, on le voit tel qu'on le desire. Apportez-moi donc le plus beau des présents, votre personne ; & pour être plus diligent, songez que je suis vieux, que vous êtes mortel. Rendez-vous à moi, mais auparavant à vous-même. Profitez, & sur-tout dans la science de vous mettre d'accord avec vous. L'épreuve la plus sûre de vos progrès, la voici : examinez si vous voulez aujourd'hui ce que vous vouliez hier : le changement de volontés annonce une ame flottante, portée çà & là au gré des vents. Elle seroit immobile, si elle avoit une base fixe & assurée ; mais un tel bonheur n'appartient qu'au Sage, ou à celui qui va l'être. Quelle est donc entre

eux la différence ? le second reçoit une secousse, mais sans être déplacé ; il ne vacille que sur lui-même : le premier n'éprouve pas même cette secousse.

LETTRE XXXVI.

Des avantages du repos. Des vœux du vulgaire. Du mépris de la mort.

On blâme votre ami d'avoir embrassé le repos & la solitude, abandonné ses places, préféré la retraite aux nouveaux honneurs qui l'attendoient. Exhortez-le à se mettre au-dessus de l'opinion. Chaque jour il fera sentir à ses censeurs, qu'il a pris le parti le plus avantageux. Tous ces hommes qu'on regarde avec envie, ne feront que passer. Ils périront, l'un étouffé dans la foule, l'autre écrasé par une chûte. Rien de plus agité que la prospérité : sans cesse elle se tourmente ; elle trouble les esprits de mille manieres : elle allume dans les cœurs mille désirs ; elle excite l'un à l'ambition, & l'autre à la débauche ; elle gonfle celui-ci, elle amollit celui-là. Cependant on voit des gens la soutenir ? Oui, comme on en voit qui portent le vin. N'allez donc pas

juger un homme heureux pour avoir une cour nombreuse. On se rassemble autour du riche, comme au bord d'un lac, pour y puiser & le troubler. On taxe votre ami de légéreté & de paresse. Ignorez-vous qu'on abuse du langage, qu'on prend les mots dans une fausse acception? Ne lui donnoit-on pas autrefois le nom d'heureux? & vous savez s'il l'étoit. Je ne suis pas fâché, non plus, qu'on lui trouve un caractere sauvage & farouche. Ariston préféroit dans les jeunes gens une humeur sombre, à cette gaieté qui plaît tant au commun des hommes. Le vin, disoit-il, acquiert de la qualité, quand il est âpre & rude au commencement; il n'est pas de garde, quand il est potable de trop bonne heure. Qu'on le traite d'homme triste & ennemi de ses intérêts; en vieillissant il se trouvera bien de cette tristesse, pourvu, toutefois, qu'il persiste à cultiver la vertu, à s'abreuver des arts honnêtes: mais qu'il ne se borne pas à une teinture légere; que son ame entiere en soit imprégnée. Il est en âge d'apprendre. Quoi donc! en est-il un, où l'on ne doive point apprendre? Mon ami, l'on peut étudier à tout âge, mais non pas à tout âge être étudiant. Rien de plus honteux & de plus ridicule,

qu'un vieillard abécédaire. (1). On doit amasser dans la jeunesse, & jouir dans la vieillesse. Vous ne pouvez donc rien faire de plus utile pour vous-même, que de rendre votre ami aussi vertueux qu'il se peut. Les bienfaits qu'on doit rechercher & répandre, & qui tiennent, sans contredit, le premier rang, ce sont ceux où l'on gagne autant à donner qu'à recevoir. En un mot, votre ami n'est plus libre, sa parole est engagée, & il est moins honteux de manquer à une dette qu'à une promesse de vertu. Pour acquitter une dette pécuniaire, il faut au commerçant une heureuse navigation, au Laboureur un sol fertile & une saison favorable : pour payer l'autre espece de dette, il suffit de vouloir. La Fortune n'a nul droit sur les mœurs : qu'il regle lui-même les siennes. Dans le calme de sa retraite, qu'il éleve son ame à ce faîte de la perfection, où l'on ne sent ni le gain, ni la perte ; où l'on reste le même, quelles que soient les circonstances : au-dessus des richesses, quand le sort les

(1) Cette expression hardie & énergique est de Montaigne. Je la conserve, parce qu'elle rend, d'une maniere aussi heureuse que précise, le *senex elementarius* de Séneque. *Voyez* Montaigne, *Essais*, *liv.* 2, *chap.* 28, vers la fin.

prodigue; toujours grand, quand il les diminue ou les retranche. Dans son enfance, il eût appris chez les Parthes à tendre un arc; en Germanie, à lancer un dard; au temps de nos ancêtres, à dresser un coursier, à frapper de près l'ennemi: telles sont les exercices que chaque nation prescrit à sa jeunesse. Que doit apprendre votre ami? une science qui fait parer tous les coups, qui résiste à toutes les espèces d'ennemis, le mépris de la mort. Que la mort ait quelque chose en soi d'effrayant; qu'elle répugne à la nature de l'homme, à son amour inné pour lui-même: c'est un fait incontestable. Et pourquoi tant nous préparer, nous armer de courage, si une pente naturelle nous portoit à mourir comme à nous conserver? Il ne faut pas de leçons pour se résoudre à coucher, s'il est besoin, sur son lit de roses: il en faut pour apprendre à ne pas trahir sa foi dans les tortures, à veiller au bord des retranchements, debout, quelquefois blessé, sans même s'appuyer sur sa pique, parce qu'ainsi reposé, l'on peut être surpris par le sommeil. La mort ne fait point de mal; pour le sentir, il faudroit vivre encore. Si pourtant une longue vie a pour vous tant de charmes; songez que, de

cette foule de substances qui disparoissent à nos yeux, pour rentrer dans le sein de la Nature d'où elles sont sorties & sortiront encore, nulle n'est anéantie. Tout cesse, rien ne périt : & cette mort que nous repoussons avec effroi, n'ôte pas la vie, elle ne fait que la suspendre. Un jour viendra qui ramenera l'homme à la lumiere ; jour fatal, qu'on refuseroit, peut-être, s'il n'étoit accompagné d'un profond oubli. Mais par la suite, je prouverai plus en détail, que ces destructions apparentes ne sont que des changements de formes ; ainsi l'on doit partir sans chagrin, quand on est sûr de revenir. Regardez le cercle éternel de la Nature, & vous verrez que dans ce monde, les êtres ne meurent point, mais descendent & remontent tour à tour. L'été se passe, l'année suivante le ramene. L'hiver finit, il reviendra dans son temps. La nuit voile le soleil, & bientôt sera chassée par l'aurore. Dans leurs constantes révolutions, les astres regagnent le terme qu'ils ont franchi ; sans cesse une partie du Ciel s'éleve, & l'autre s'abaisse. Je finis en ajoutant que, ni les enfants, ni les imbécilles ne craignent la mort. Quelle honte, si la raison ne pouvoit nous conduire à une sécurité que donne l'absence de la raison.

LETTRE XXXVII.

Du courage que donne la Philosophie.

Vous êtes lié par le plus solennel des engagemens. Vous m'avez promis un homme de bien : c'est vous être enrôlé sous serment. Si l'on vous dit que cette milice est douce & facile, on vous trompe, mon ami ; je ne vous laisserai pas dans l'erreur. Le serment des Gladiateurs & le vôtre, l'un honteux, & l'autre honnête, sont conçus dans les mêmes termes, de périr sous les lanieres, par le fer & les flammes. Mais les malheureux qui se louent pour les combats de l'arêne, qui boivent & mangent pour avoir plus de sang à répandre, sont contraints d'endurer la douleur contre leur gré : mais vous, vous devez souffrir volontairement & avec joie. Ils peuvent rendre les armes, essayer d'attendrir le peuple : vous ne devez, ni mettre bas les vôtres, ni demander la vie ; mais mourir debout, & ne jamais céder. Eh ! que vous serviroit de gagner quelques jours, quelques années ? La Nature ne donne pas de congé

absolu. Comment donc me dégager de ces liens? Mon ami, vous ne pouvez vous soustraire à la nécessité, mais vous pouvez la vaincre. Ouvrez-vous une route, la philosophie saura vous l'indiquer: suivez-la, si vous aimez la paix, la sécurité, le bonheur, en un mot la liberté qui est le plus grand des biens; nul autre moyen d'y parvenir. La folie est abjecte, sordide & servile; elle obéit à mille passions cruelles, maîtresses impérieuses, qui commandent quelquefois tour à tour, & quelquefois en même-temps: la sagesse vous en affranchira; c'est l'unique liberté. Un seul chemin y conduit, il est droit, point d'écarts à craindre, marchez d'un pas assuré. Voulez-vous que la Nature entiere vous obéisse? obéissez à la raison: vous gouvernerez les autres, si elle vous gouverne. Elle vous apprendra ce que vous devez entreprendre, & comment; vous ne serez plus étranger à vos actions. Citez-moi un homme qui puisse retrouver le fil de ses volontés: c'est qu'on n'est pas déterminé par des motifs, mais poussé au hasard. La Fortune vient à nous en aveugle, aussi souvent que nous allons vers elle. Ainsi, (quelle honte;) au lieu de marcher, on est emporté: & dans le tourbillon

billon des événements, on se demande avec surprise ; *comment suis-je venu ici ?*

LETTRE XXXVIII.

Utilité des Sentences ou Maximes.

VOUS avez raison d'exiger que nos lettres soient fréquentes. La morale profite plus, quand elle s'insinue dans l'ame par pensées détachées : ces discours d'appareil, débités en présence d'un peuple nombreux, font plus de bruit & moins d'effet. La philosophie est le conseil de l'homme, & ce n'est pas à haute voix qu'on donne des conseils. Sans doute, il est des cas où l'on peut haranguer ; s'il s'agit, par exemple, de déterminer un homme irrésolu. Quand il n'est question que de l'instruire, & non pas de le rendre docile, prenons un ton plus modéré. Ainsi les conseils pénetrent mieux, & restent plus long-temps. Qu'importe le nombre des paroles, pourvu qu'elles soient efficaces : il faut en user comme des semences. La plus petite graine reçue dans un terrein favorable, se développe, & d'imperceptible, devient un très-grand arbre. De même, un précepte, qui n'est

rien en apparence, s'il germe, produit bientôt. Ce n'est qu'un mot : mais dans un cœur bien disposé, ce mot prend racine & s'étend. Je le répete, entre les semences & les préceptes, nulle différence ; la briéveté n'empêche pas l'effet. Il ne faut qu'une ame propre à s'en saisir & les entretenir ; ils fructifieront à leur tour & rendront au centuple.

LETTRE XXXIX.

Des inconvénients de la prospérité.

LES analyses que vous désirez, mon cher Lucilius, je les ferai, n'en doutez pas, avec le soin, l'ordre & la précision dont je suis capable. Mais prenez-y garde: un ouvrage développé seroit peut-être plus utile que ces extraits appellés aujourd'hui *abrégés*, & *sommaires* dans les siecles de la bonne latinité. Les abrégés sont plus nécessaires aux Commençants, parce qu'ils instruisent ; les sommaires sont plus commodes pour les Savants, parce qu'ils rappellent. Mais je travaillerai dans les deux genres ; n'exigez pas de citations, il n'y a que les inconnus qui donnent des répondants. Je suivrai votre plan,

mais à ma maniere. En attendant, consultez les autres abréviateurs, ils sont en grand nombre, mais leurs écrits peu méthodiques. Ouvrez le catalogue des Philosophes, il n'en faut pas davantage pour réveiller votre ardeur; en voyant quelle foule d'hommes ont travaillé pour vous, sûrement vous désirerez d'en accroître le nombre. Le propre d'un homme généreux, est de s'enflammer pour les choses honnêtes : une ame haute se passionne rarement pour des objets vils & communs ; l'idée d'une grande entreprise l'exalte & l'entraîne. Si la flamme qui s'éleve en ligne droite ne peut ni descendre ni s'arrêter, de même, toujours en mouvement, l'ame humaine est d'autant plus active, qu'elle a plus de vigueur. Heureux l'homme qui dirige cet élan vers le bien; jamais il ne dépendra du sort. La prospérité ne pourra l'énorgueillir, ni l'adversité l'abattre. Ce qu'on admire, il le dédaigne. Il sait qu'une ame grande est au-dessus des grandeurs, & que la médiocrité est préférable à l'opulence. La médiocrité rend l'homme heureux ; l'opulence nuit par son excès même. Ainsi les épis trop pressés se renversent : ainsi les branches rompent sous le poids des fruits, & l'excessive fécondité

nuit à la maturité. L'ame ſuccombe de même ſous le faix du bonheur : elle en abuſe contre les autres, & ſur-tout contre elle-même. Point d'ennemi ſi cruel, que la volupté pour bien des hommes ; & ſi l'on ſupporte leurs paſſions, c'eſt parce qu'ils ſe rendent tous les maux qu'ils font aux autres. Il faut bien qu'ils ſoient victimes de leur frénéſie. Les bornes de la Nature une fois franchies, il n'eſt plus de frein qui arrête la cupidité : la Nature a ſes bornes ; la fantaiſie & la cupidité n'en connoiſſent aucunes. La meſure du néceſſaire, c'eſt le beſoin : mais le ſuperflu, où l'arrêter ? Ainſi l'on ſe plonge dans les plaiſirs ; l'habitude ſe contracte, on ne peut plus s'en paſſer, & l'on parvient à ce dernier terme du malheur, où le ſuperflu ne differe plus du néceſſaire. On ne jouit plus des voluptés, on en eſt l'eſclave, & l'on chérit ſon infortune, ce qui en eſt le comble. Oui, l'on eſt au comble de l'infortune, quand on ne ſe livre plus à la débauche par penchant, mais par réflexion. Le mal eſt ſans remede, quand les vices ſe ſont changés en mœurs.



LETTRE XL.

De l'éloquence qui convient à un Philosophe.

JE vous rends graces de m'écrire souvent: c'est vous montrer à mes yeux de la seule maniere qui dépende de vous. Jamais il ne me vient de vos lettres, qu'aussi-tôt nous ne soyons ensemble. Si les portraits de nos amis absents ont pour nous des charmes, en nous rappellant leur souvenir, en adoucissant par une agréable illusion, l'amertume de l'absence; quelle joie de contempler dans un écrit & l'empreinte & les traits véritables d'un ami trop éloigné! Ce que la présence a de plus doux, la main de notre ami le reproduit dans une lettre.

Le Philosophe Sérapion est donc arrivé dans votre isle? Il y disserte, vous a-t-on dit, avec la plus grande volubilité. Ses paroles ne se succedent pas; elles débondent, elles se pressent, elles se poussent: le flux en est tel, qu'une seule voix n'y peut suffire. Je n'approuve point cet excès; le débit d'un Philosophe doit être ordonné comme sa conduite, & l'ordre n'est pas compatible avec la précipitation.

Ces harangues impétueuses, qui tombent comme la neige, sans interruption, Homere les met dans la bouche d'un Orateur : les paroles du vieux Nestor ont la douceur du miel, & coulent aussi lentement. Ainsi, n'en doutez pas, cette rapidité, cette redondance convient mieux à un Charlatan qui veut séduire, qu'à un Philosophe qui veut instruire, & qui traite des objets sérieux. Je ne veux pas que ses mots coulent goutte à goutte ni à grands flots, qu'il fasse languir les oreilles, ni qu'il les accable. Une élocution seche & décharnée, par sa lenteur & ses repos continuels, ennuie l'auditeur, fatigue son attention. Néanmoins la pensée qu'il faut attendre, est plus sûre d'entrer, que celle qui ne fait qu'effleurer les oreilles. Enfin, on se rassemble autour d'un Philosophe pour prendre ses leçons; & ce n'est plus les prendre, c'est courir après. Ajoutez que les discours consacrés à la vérité, doivent être simples & sans apprêts; une harangue populaire n'a pas le vrai pour base : elle ne veut qu'émouvoir la multitude, qu'entraîner dans son cours impétueux, le suffrage des ignorants : c'est un coursier qu'on ne peut manier, qui s'échappe & s'emporte; & comment régler les autres, quand

on n'eſt pas réglé ſoi-même? En un mot, un diſcours deſtiné à la guériſon des ames, doit les pénétrer : les remedes ne profitent, qu'autant qu'ils ſéjournent dans le corps. Sous cet amas de paroles, je ne vois qu'un grand vuide, beaucoup de bruit & nul effet. Quoi ! vous avez à diſſiper mes craintes, à réprimer mes déſirs, à combattre mes préjugés, à m'affranchir du luxe, de l'avarice, & vous comptez le faire en courant? Un Médecin peut-il en paſſant guérir ſes malades? Et quel plaiſir cauſe donc ce fracas de paroles jetées à l'aventure? Les choſes qui n'ont de mérite que la difficulté, il ſuffit de les voir une fois : ces diſcoureurs ſi verſés dans la ſcience des mots, les entendre une fois, c'eſt peut-être trop. Qu'y trouve-t-on à retenir, à imiter? & que penſer de l'ame, quand le langage eſt confus, en déſordre, ſans frein? Si l'on court ſur une pente, on ne s'arrête pas où l'on veut, l'on eſt emporté plus loin par l'impulſion de ſa vîteſſe : de même on n'eſt plus maître de cette exceſſive rapidité. Elle eſt donc indigne d'un Philoſophe, qui ne doit pas laiſſer aller ſes paroles, mais les régler, les conduire avec meſure. Quoi ! ne peut-il quelquefois s'élever? Il le peut, mais ſans

compromettre la dignité de ſon caractere : elle eſt perdue par ces tours de force, par cette véhémence outrée. Qu'il ait de l'énergie, mais qu'il la modere, qu'il reſſemble à un fleuve plutôt qu'à un torrent. Cette vélocité, cette fougue, cet emportement, je ne les paſſerois pas même à un Orateur. Entraîné par la vanité de briller, ou par un mouvement dont il n'eſt pas le maître, comment des Juges, quelquefois ignorants, le ſuivroient-ils ? il ne doit hâter & preſſer ſes idées, que ſuivant la portée de ſon auditoire. Vous ferez donc bien de ne jamais fréquenter ces hommes plus curieux de beaucoup dire, que de bien dire ; & s'il falloit opter, je vous conſeillerois plutôt l'excès de P. Vinicius, dont Aſellius diſoit qu'il traînoit ſes mots. Geminus ne concevoit pas qu'on pût trouver éloquent un homme qui ne pouvoit jamais aſſembler trois paroles : & pourtant j'aimerois mieux en vous ce défaut, dût un mauvais plaiſant, en vous voyant tirer chaque ſyllabe l'une après l'autre, comme ſi vous dictiez, vous dire, comme à Vinicius, *parlez, de grace, ou taiſez-vous.* L'homme ſenſé s'interdira donc à jamais le débit précipité de Q. Haterius, Orateur célebre en ſon temps. On ne l'a ja-

mais vu s'arrêter ni héſiter : il commençoit & finiſſoit d'une ſeule traite. Je n'ignore pas qu'il y a des convenances de langage. La licence que je blâme, on la ſouffre chez les Grecs : pour nous, même en écrivant, nous ſéparons nos mots. Le fondateur de l'éloquence Romaine, Cicéron avoit une marche réglée. Notre langue eſt circonſpecte ; elle ſent ſa dignité, & veut la faire ſentir. Fabianus, eſtimé pour ſes mœurs, ſa ſcience, & ſon éloquence qui ne tient que le troiſieme rang, diſſertoit ſans embarras, mais ſans précipitation ; on admiroit dans ſon débit plutôt la facilité que la vîteſſe. Cette aiſance me plaît dans un Sage, mais je ne l'exige pas. Heureux ſi ſes paroles coulent ſans obſtacle : mais j'aime encore mieux qu'il s'arrête, que de le voir s'emporter. Si je fais tant d'efforts pour vous préſerver de cette maladie, c'eſt qu'elle ſuppoſe peu de modeſtie, & qu'on n'y tombe qu'après avoir ceſſé de rougir & de s'écouter. Un cours ſi rapide entraîne mille inadvertances qu'on voudroit corriger. Je le répete, cette impétuoſité n'eſt pas compatible avec la décence : elle exige qu'on l'exerce tous les jours, qu'on ſacrifie l'étude des choſes à celle des mots. Et, quand ils ſe préſen-

teroient d'eux-mêmes, quand ils couleroient sans peine, encore faudroit-il se modérer. Les discours du Sage doivent être comme sa démarche, soutenus & retenus. Tous mes préceptes se réduisent donc à vous dire de parler avec lenteur & gravité.

LETTRE XLI.

Que la Divinité réside en nous.

VOUS continuez, dites-vous, à marcher vers la perfection. Mon ami, rien de mieux pour les autres, rien de plus salutaire pour vous. Quelle folie de demander la sagesse, quand on peut se la donner? En vain éleverez-vous les mains vers le Ciel; en vain obtiendrez-vous du Gardien des Autels, qu'il vous approche de l'oreille du Simulacre, pour être mieux entendu : ce Dieu que vous implorez est près de vous; il est avec vous, il est en vous. Oui, Lucilius, un Esprit saint réside dans nos ames; il observe nos vices, il surveille nos vertus, & il nous traite comme nous le traitons. Point d'homme de bien, qui n'ait au dedans de lui un Dieu. Sans son assistance, quel mortel s'éleveroit

au-dessus de la fortune? De lui nous viennent les résolutions grandes & fortes. Dans le sein de tout homme vertueux, j'ignore quel Dieu, mais il habite un Dieu. S'il s'offre à vos regards une forêt peuplée d'arbres antiques, dont les cimes montent jusqu'aux nues, & dont les rameaux pressés, vous cachent l'aspect du Ciel; cette hauteur démesurée, ce silence profond, ces masses d'ombre qui de loin forment continuité, tant de signes ne vous annoncent-ils pas la présence d'un Dieu? Sur un antre formé dans le roc, s'il s'éleve une haute montagne, cette immense cavité, creusée par la Nature, & non par la main des hommes, ne frappera-t-elle pas votre ame d'une terreur religieuse? On vénere les sources des grandes rivieres; l'éruption soudaine d'un fleuve souterrain, fait dresser des Autels; les fontaines des eaux thermales ont un culte, & l'opacité, la profondeur de certains lacs les a rendus sacrés: & si vous rencontrez un homme intrépide dans le péril, inaccessible aux désirs, heureux dans l'adversité, tranquille au sein des orages, qui voit les autres hommes sous ses pieds, & les Dieux sur sa ligne, votre ame ne seroit-elle pas pénétrée de vénération? Ne direz-vous pas qu'il se trouve en lui quel-

que chose de trop grand, de trop élevé, pour ressembler à ce corps chétif qui lui sert d'enveloppe? Ici le souffle Divin se manifeste : cette ame supérieure & si bien réglée, qui dédaigne les biens périssables comme au-dessous d'elle, qui se rit de nos désirs & de nos craintes, sans doute elle est mue par une impulsion Divine : sans l'appui d'un Dieu, ce bel édifice ne pourroit se soutenir. Le Sage ne quitte pas le Ciel, pour en descendre. De même que les rayons du soleil touchent à la terre, & tiennent au globe lumineux d'où ils émanent : ainsi l'ame sacrée du grand homme, envoyée d'en haut, pour nous montrer la Divinité de plus près, séjourne avec nous, mais sans abandonner le lieu de son origine; elle y reste attachée, elle le regarde, elle y aspire, & ne vient un moment sur la terre, que comme un être d'un ordre supérieur : en quoi? en ce qu'elle ne brille que de son propre éclat. Quelle folie de louer dans l'homme ce qui lui est étranger, d'admirer en lui ce qui peut en un moment passer à un autre! Un coursier n'en vaut pas mieux, pour avoir un frein d'or. Le lion aux crins tressés, dompté par un maître, au point d'endurer les caresses & la parure, & le lion, dont la servitude

n'a point énervé les esprits, ne se présentent pas du même air sur l'arêne : l'un bouillant & impétueux, comme le veut sa nature, majestueusement hérissé, fier & beau de la terreur qu'il inspire, le comparerez-vous à ce quadrupede languissant que vous voyez orné de lames & de feuilles d'or? On ne doit se glorifier que de ses biens. Quand les sarments d'une vigne sont chargés de grappes, quand ses appuis mêmes succombent sous le faix; on l'admire, on la préfere à une vigne dont les feuilles & les fruits seroient d'or. Pourquoi? c'est que, dans une vigne, le premier mérite est la fertilité. Louez donc aussi dans l'hòmme, ce qui lui appartient. Il a de beaux esclaves, un riche palais, des moissons abondantes, un ample revenu; tout cela n'est pas en lui, mais autour de lui. Réservez vos éloges pour les biens qu'on ne peut ni ravir, ni donner, qui sont propres à l'homme, c'est-à-dire, son ame, & dans son ame la sagesse.

Puisque l'homme est un animal doué de la raison : c'est-là son bien, il n'y parvient qu'en remplissant sa tâche. Quelle est-elle? De se conformer à la Nature. Rien de plus facile, & pourtant de plus rare, grace à la folie universelle. Les

hommes se poussent l'un l'autre dans le vice. Et comment revenir à la raison? Personne ne nous retient, & la foule nous entraîne.



LETTRE XLII.

Rareté des gens de bien.

QUOI! votre ami vous a déjà persuadé qu'il est un homme de bien! Ce n'est pourtant pas en un moment qu'on peut le devenir ni le paroître. Je parle de l'homme de bien de la seconde classe : quant à l'autre, c'est un phénix qui naît une fois en cinq cents ans. N'en soyons pas surpris; il faut du temps pour enfanter des prodiges; la Nature est prodigue des productions médiocres ou communes; l'excellent a toujours le mérite de la rareté. Mais votre ami est bien loin du terme où il se croit arrivé. S'il savoit ce que c'est qu'un homme de bien, il ne se flatteroit pas de l'être; il désespéreroit même de jamais le devenir. Mais, direz-vous, il pense mal des méchants. Et les méchants aussi: le plus grand supplice de la méchanceté, c'est d'être odieuse à elle-même & aux siens. Mais il hait ceux qu'un pouvoir

ſubit & illimité rend inſolents. Il ſeroit ce qu'ils ſont, s'il pouvoit ce qu'ils peuvent. Combien d'hommes ne ſont retenus que par l'impuiſſance de mal faire ! Donnez-leur des forces ; le vice ne tardera pas à ſe produire ; la proſpérité lui ouvre la porte ; &, pour développer leur méchanceté, il ne faut qu'une occaſion. L'on manie, ſans danger, les ſerpents les plus vénimeux, quand le froid les engourdit ; mais, pour être gelés, leur poiſon n'eſt point épuiſé. La cruauté, l'ambition, la débauche, pour égaler certains hommes aux plus grands ſcélérats, n'attendent ſouvent que les faveurs de la fortune. Voulez-vous connoître leurs diſpoſitions ? proportionnez-y leur puiſſance.

Vous rappellez-vous un certain homme que vous croyiez avoir ſubjugué. Je le trouvois léger & frivole : je vous diſois que vous ne le teniez que par l'aile, & non par les pieds : je me trompois, vous ne teniez qu'une plume ; il vous la laiſſa dans la main, & s'envola. Vous ſavez quelles ſcenes il vous donna depuis, & quelles entrepriſes le conduiſirent enfin à ſa ruine : il ne voyoit pas qu'en expoſant les autres, il s'expoſoit lui-même ; & que ces biens qu'il convoitoit, ſont

onéreux, ou du moins superflus. Oui, Lucilius, tous les objets pour lesquels on s'empresse, on se tourmente, ne sont pas de bien, ou sont encore plus de mal. Les uns sont superflus, les autres ne valent pas la fatigue qu'ils donnent. Mais on ne la sent pas; & ce qui coûte le plus, nous semble gratuit. Oh! que l'homme est stupide! Il ne croit acheter, que lorsqu'il compte de l'argent; il croit que ce n'est rien payer, que de se donner soi-même en paiement. Ce qu'on ne voudroit pas acheter, s'il falloit, en échange, renoncer à une maison, à une terre agréable ou utile; on y sacrifie son repos, sa sûreté, l'honneur, le temps, la liberté. Ainsi, ce que l'homme prise le moins, c'est lui-même. On devroit donc, à l'égard des actions & des choses, se conduire comme avec un marchand, comparer la marchandise & le prix. Souvent ce qui coûte le plus, est ce qui vaut le moins. Combien de choses, dont l'acquisition nous a ravi la liberté! Nous l'aurions encore, si nous ne les avions pas. Rappellez-vous ces maximes, avant d'acquérir; rappellez-vous-les, après la perte: car ces biens s'en iront, puisqu'ils sont venus. Mais vous avez su vous en passer, vous le saurez encore. Si vous en avez joui long-

temps, vous en êtes rassasié, sinon l'habitude n'est pas encore formée. Vous aurez moins d'argent; partant, moins d'embarras. Peu de faveur, & peu d'envieux. Considérez de près tous ces objets qui troublent la raison, qu'on ne quitte qu'avec larmes; vous verrez que ce n'est pas leur perte qui chagrine, mais l'opinion qu'on en a. Quand ils nous manquent, c'est la réflexion, & non le sentiment qui nous l'apprend. L'on n'a rien perdu, quand on se possede encore. Mais qu'il est peu de gens qui se possedent!



LETTRE XLIII.

Qu'il faut agir à découvert. De la conscience.

VOUS me demandez qui m'a si bien instruit; de qui je tiens un secret que vous n'avez dit à personne. C'est de la Renommée qui sait tant de choses. Quoi! direz-vous, suis-je assez important pour occuper la Renommée? Mon ami, ne vous mesurez pas sur le lieu où je suis, mais sur celui que vous habitez. Quand on est plus grand que ses voisins, on est grand où on vit. La grandeur n'est jamais absolue; elle ne croît & décroît que par

comparaiſon. Le même bâtiment ſur un fleuve eſt un vaiſſeau ; ſur la mer, il n'eſt plus qu'une barque. Le même gouvernail eſt trop grand pour un navire, & trop petit pour un autre. Vous avez beau vous déprimer ; dans votre Province, vous êtes un homme conſidérable. La maniere dont vous agiſſez, dont vous ſoupez, dont vous dormez, on la ſait, on s'en informe : nouveau motif pour vous obſerver vous-même. Ne vous croyez heureux que du moment où vous pourrez vivre en public, où les murs de votre maiſon vous couvriront, ſans vous cacher. Ces murs, dont nous ſommes entourés, ſervent communément bien moins à nous garantir, qu'à nous mettre à portée de pécher en ſecret. Je vais vous dire une choſe qui vous donnera une idée de nos mœurs. Nul homme ne conſentiroit à vivre, ſa porte ouverte. Ce fut moins l'orgueil que la honte qui inventa les portiers ; & de la maniere dont on vit ; entrer chez quelqu'un ſans être annoncé, c'eſt le prendre ſur le fait. Eh ! que ſert de ſe cacher, de fuir l'œil & l'oreille des hommes ? La bonne conſcience veut des témoins ; la mauvaiſe, dans un déſert, auroit encore des alarmes. Si vos actions ſont honnêtes, qu'on les

ſache : ſinon, que vous importe qu'on les ignore ? Vous les ſavez ; & malheur à vous, ſi vous bravez un pareil témoin.

LETTRE XLIV.

Que la Philoſophie procure la vraie Nobleſſe.

VOUS vous rabaiſſez encore : vous reprochez d'abord à la Nature, puis à la Fortune, de vous avoir maltraité, quand l'une & l'autre vous permettent de vous élever au-deſſus du vulgaire, & de parvenir à la ſuprême félicité. Ce que la Philoſophie a de plus grand, c'eſt de ne point regarder à la naiſſance. Elle fait que tous les hommes, ſi l'on remonte à leur origine, viennent des Dieux. Vous êtes Chevalier Romain : ce grade où vous a conduit votre mérite, eſt interdit à bien d'autres : le Sénat ne s'ouvre pas à tout le monde ; & la milice même ſe rend difficile ſur le choix de ceux qu'elle deſtine aux travaux & aux dangers. Mais la ſageſſe tend les bras à tous les hommes : pour elle, on eſt toujours aſſez noble. La Philoſophie ne préfere, ne refuſe perſonne ; ſon flambeau luit pour tout le monde. Socrate n'étoit point Patricien : Cléanthes louoit ſes bras pour arroſer un

jardin ; & la noblesse de Platon, il la dut à la Philosophie. Vous est-il impossible d'égaler ces grands hommes ? Ils seront vos ancêtres, si vous en êtes digne ; vous le serez, en croyant dès aujourd'hui que personne n'est plus noble que vous. Chacun de nous est précédé du même nombre d'aïeux ; l'origine de tous les hommes remonte au-delà des temps connus. Il n'est pas de Roi, dit Platon, qui ne descende d'un esclave, ni d'esclave qui ne descende d'un Roi. La fortune, avec le temps, a confondu les rangs, & croisé toutes les races. Quel est donc le vrai Noble ? C'est celui que la Nature a formé pour la vertu. Si vous me renvoyez aux anciens temps, chacun date d'une époque avant laquelle il n'y eut rien. Une suite d'aïeux, alternativement illustres & obscurs, menée des commencemens du monde au siecle présent : voilà la généalogie de tous les hommes. Un vestibule rempli de portraits enfumés, ne fait pas la noblesse. Nul n'a vécu pour notre gloire ; & ce qui fut avant nous, n'est pas à nous. L'ame seule ennoblit l'homme : elle peut, de tous les états, s'élever au-dessus de la fortune. Quand vous ne seriez pas un Chevalier Romain, mais un Affranchi, vous pourriez parvenir à être

le ſeul homme libre. Eh! comment? En ne jugeant pas des biens & des maux à la commune façon du peuple; en conſidérant moins d'où ils viennent, qu'où ils vont Ce qui rend la vie heureuſe, eſt le vrai bien, puiſqu'il ne peut ſe corrompre. Où donc eſt l'erreur? On veut être heureux : mais on prend le moyen pour la fin; & pour courir après le bonheur, on lui tourne le dos. Au lieu de cette paix ſolide, de cette aſſurance inébranlable, qui conſtituent la félicité, on ne recueille que des ſujets d'inquiétude : dans la route ſi pénible de la vie, ce n'eſt pas aſſez pour l'homme de porter ſon fardeau, il le traîne; de plus en plus il s'éloigne du but. Tous ſes efforts reſſerrent ſes liens, tous ſes pas le reculent. Ainſi, dans un labyrinthe, on s'égare d'autant plus, qu'on court plus promptement.



LETTRE XLV.

Inutilité des chicanes de la Dialectique.

VOUS vous plaignez de la disette de livres dans votre Province. Il n'est pas question d'en avoir beaucoup, mais de bons. En fait de lectures, la continuité seule est profitable; la variété n'est qu'amusante. Qui veut arriver, ne doit pas errer de route en route, mais suivre son chemin; autrement il s'égare, au lieu d'avancer. Vous aimeriez mieux des livres que des conseils. Mon ami, je suis prêt à dégarnir pour vous toutes mes tablettes; je me transporterois même avec mes livres, s'il étoit possible. Oui, Lucilius, sans l'espoir de la fin prochaine de votre gouvernement, j'imposerois cette tâche à ma vieillesse: ni Charybde, ni Sylla, ni cette mer décriée par la fable, n'arrêteroient pas mon ardeur; je la passerois même à la nage, pour embrasser mon ami, pour juger par moi-même des progrès de son ame. Quant à votre empressement pour mes Ouvrages, il ne m'aveugle pas plus sur mes talents, que la

demande de mon portrait ne m'abuseroit sur ma figure. C'est plutôt l'effet de votre amitié que de votre goût ; ou du moins, le goût a été séduit par l'amitié. Du reste, quels que soient mes Ouvrages, songez, en lisant, que je ne prétends pas connoître la vérité, mais la chercher, & même sans guide. Je ne m'asservis à personne : je ne porte l'attache d'aucun maître ; & je respecte les jugements des grands hommes, sans renoncer aux miens. Les anciens nous ont laissé des découvertes à faire, plutôt que celles qu'ils ont faites. Peut-être même que bien des questions importantes seroient éclaircies, s'ils ne se fussent arrêtés aux superflues. Que de temps on a perdu en des chicanes de mots, dans des disputes captieuses qui n'exercent qu'une vaine subtilité ! Nous faisons des nœuds pour les défaire ; nous attachons aux mots un sens douteux, pour démêler le véritable. Nous avons donc bien du temps à perdre ! Savons-nous vivre, savons-nous mourir ? Eh ! mon ami, laissons les erreurs de mots, prenons garde aux erreurs de choses. Pourquoi ces futiles distinctions ? L'équivoque de mots ne trompe qu'un moment dans les disputes : ce sont les choses qui trompent toujours, & qu'il faut savoir distin-

guer. Nous prenons le mal pour le bien ; nous changeons de désirs ; nos volontés se combattent ; nos projets se détruisent : la flatterie ressemble à l'amitié ; que dis-je ? elle la surpasse, elle va plus loin : une oreille favorable lui est toujours ouverte, elle pénetre au fond des cœurs, & son poison même est agréable. Comment me tirer de ces ressemblances ? Un ennemi caressant vient à moi comme ami ; le vice emprunte le masque des vertus ; la témérité veut passer pour courage ; la lâcheté prend le nom de *modération*, & la timidité de *prudence*. Voilà des cas où l'erreur est dangereuse, où des marques distinctives seroient très-nécessaires. Quant à l'homme, à qui l'on demande s'il a des cornes, il n'est pas assez simple pour se tâter le front ; ni assez stupide, pour ignorer qu'il n'a pas un trésor, quand vos subtilités l'ont forcé d'en convenir. Ainsi, elles trompent sans conséquence : elles ressemblent aux tours des Escamoteurs ; l'illusion en fait tout le charme ; plus de plaisir, quand le secret est découvert. De même toutes vos arguties ; & quel autre nom donner aux sophismes ! ne font ni bien, quand on les possede, ni mal, quand on les ignore. Si pourtant vous avez tant d'envie de

fixer le ſens des mots ; dites-nous que celui d'*heureux* eſt mal appliqué par le Peuple ; qu'il ne convient pas au riche qui nage dans l'abondance, mais au Sage qui trouve en lui-même ſes tréſors ; qui, fier & magnanime, foule aux pieds ce qu'on admire ; qui ne voit perſonne contre qui il voulut ſe changer ; qui ne juge l'homme que par les qualités qui le font homme ; qui prend pour guide la Nature, ſuit ſes loix, obéit à ſes leçons, ne laiſſe point ravir ſon bonheur, & ſait convertir le mal en bien. Ferme dans ſes principes, intrépide, inébranlable, la violence peut l'émouvoir, mais non le renverſer. Si la Fortune, dans ſon courroux, lance contre lui le plus acéré de ſes traits, elle ne le bleſſe pas, elle l'effleure, encore bien rarement. Quant à ſes autres fleches qui triomphent du genre humain, elles ne font ſur lui que réjaillir, comme la grêle qui bat les toits, retentit & ſe fond, ſans qu'on en ſouffre dans la maiſon. Pourquoi me retenir ſur cet argument que vous-même traitez de *menteur* (1), & ſur lequel on a tant écrit ?

(1) Ce ſophiſme eſt l'un des plus renommés & des plus abſurdes qu'Eubulide, ſucceſſeur d'Euclide de Mégare, ait inventés. Il conſiſtoit en

Ma vie, d'un bout à l'autre, n'est que un songe : toute votre subtilité, employez-la pour me convaincre, pour me ramener au vrai. J'attache trop de prix à des objets superflus, ou du moins indifférents au bonheur : car une chose n'est pas bonne, pour être nécessaire; c'est prostituer le nom de *bien*, que d'en revêtir le pain, la farine, les autres matieres sans lesquelles on ne peut vivre. Ce qui est bon, sans doute, est nécessaire : mais ce qui est nécessaire, n'est pas bon pour cela; & souvent la même chose est nécessaire & sans valeur. Qui peut assez mé-

---

certains termes qui semblent se détruire eux-mêmes. Par exemple, on supposoit un homme qui disoit, *je mens*, & puis on argumentoit de telle maniere que, de ce qu'il disoit vrai, on concluoit qu'il mentoit; & de ce qu'il mentoit, on concluoit qu'il disoit vrai. *Si dicis te mentiri, verumque dicis, mentiris : dicis autem te mentiri, verumque dicis : mentiris igitur.* Cicero, *Academ. lib.* 2, *cap.* 30, *edit.* Davis, *Cantabrig.* 1736. Eubulide est encore l'inventeur de divers autres sophismes, dont voici les noms : le *Trompeur*, l'*Electre*, le *Voilé*, le *Sorite*, le *Cornu*, le *Chauve*. Ces arguments sont tous aussi utiles & aussi solides que le *Menteur*. On est fâché de voir des Philosophes graves, tels que les Stoïciens, donner du poids & de l'importance à ces subtilités puériles de la secte de Mégare, & s'occuper sérieusement à les introduire dans la morale. L'habi-

connoître l'excellence du bien, pour le ravaler à des objets d'un usage momentané? Quelle est donc votre profession? D'enseigner à tous les hommes qu'ils perdent le temps à la recherche du superflu; que la vie se passe à chercher les moyens de vivre. Regardez les individus, contemplez l'espece entiere: nul ne songe au présent. Quel mal y a-t-il à cela? Le plus grand: on ne jouit pas de la vie, on s'y prépare, on la differe. Avec tous nos efforts, elle nous gagneroit de vîtesse; au milieu de nos délais, elle s'enfuit à grands pas. Elle est passée

tude de disputer indistinctement sur toutes sortes de sujets, les rendoit plus propres à embrouiller une question qu'à l'éclaircir. Sans cesse occupés des subtilités de la Dialectique, dont un des effets les plus funestes & les plus ordinaires, est de fausser l'esprit & le jugement, ils négligeoient l'étude des choses, & ne voyoient que les mots, source intarissable de disputes & d'erreurs. *Habet hoc ingenium humanum,* dit judicieusement le Chancelier Bacon, *ut cum ad solida non sufficerit, in futilibus atteratur.* Quand on n'a plus rien de réel & de solide à dire, on s'attache à des formalités, & les arguties de la Logique prennent la place de la saine raison. C'est ce qui arriva aux Stoïciens & aux Scholastiques anciens & modernes qui suivirent leur exemple: à force de rafiner sur tout, ils perdirent la trace & même le goût de la vérité. *Voyez* la Lettre 49.

le dernier jour, chaque jour elle se passe. Mais songeons qu'une Lettre ne doit occuper que la main droite du Lecteur: je termine celle-ci, & remets à un autre temps le procès des Dialecticiens, ces Philosophes trop subtils, trop occupés de la forme, & pas assez du fond.

LETTRE XLVI.

Eloge d'un Ouvrage de Lucilius.

Vous m'aviez promis votre ouvrage, je l'ai reçu. Je voulois le lire à mon aise; je l'ouvris, pour n'en prendre qu'une idée: peu à peu le charme de l'ouvrage m'a mené plus loin. Rien de plus éloquent: & ma preuve, c'est qu'il m'a semblé court; quoi qu'à son volume, on l'eût plutôt cru de Tite-Live ou d'Epicure; que de vous ou de moi. J'étois si attaché, si doucement entraîné, que je l'ai franchi d'un bout à l'autre sans interruption. En vain le soleil m'avertissoit, la faim me pressoit, la nuit s'approchoit: je l'ai dévoré, non pas avec plaisir, mais avec transport. Quel génie! quelle sensibilité! je dirois quel enthousiasme, s'il y avoit des repos, si le style ne s'élevoit que par

intervalles. Mais il ne bondit pas, sa marche est soutenue; elle est toujours mâle, toujours sévere, & pourtant la douceur & la délicatesse y sont mêlées à propos. Mon ami, vous avez l'ame haute & ferme: continuez, marchez du même pas. Le sujet vous a secondé: il faut en choisir de féconds, qui embrassent votre génie, qui excitent son ardeur; je vous écrirai plus au long sur votre livre, quand je l'aurai repris. Aujourd'hui mon jugement n'est pas plus arrêté que si j'en avois entendu la lecture, au lieu de la faire. Laissez-moi le temps de l'examen: ne craignez pas: vous saurez la vérité. Que vous êtes heureux de n'être pas assez puissant, pour intéresser personne à vous mentir de si loin! Après tout, au défaut de motifs, on ment par habitude.



LETTRE XLVII.

Comment il faut traiter les domeſtiques.

Tous ceux qui viennent de votre iſle me diſent que vous vivez en famille avec vos eſclaves. Je m'en réjouis ; je reconnois là vos mœurs & vos principes. Ce ſont des eſclaves ! mais ils ſont hommes, mais ils logent ſous votre toît. Des eſclaves ! dites plutôt des amis dans la peine, des compagnons d'eſclavage, puiſque vous obéiſſez à la Fortune comme eux. Auſſi je ris de ces hommes hautains, qui rougiroient de manger avec leur eſclave. Et pourquoi ? Parce qu'un uſage inſolent veut que le maître, quand il ſoupe, voie une foule d'eſclaves debout autour de lui. Il mange plus qu'il ne peut en porter ; ſa gourmandiſe inſatiable ſurcharge un eſtomac déjà plein & déshabitué de ſes fonctions ; il avale avec peine, pour digérer avec plus de peine encore : & cependant les malheureux eſclaves ne peuvent ouvrir la bouche, pas même pour parler. Le moindre bruit eſt puni du fouet ; le haſard n'eſt pas pour eux une excuſe. Un accès de toux,

un éternument, un hoquet, un souffle, sont autant de crimes, suivis du châtiment. Il faut passer la nuit entiere debout, à jeun, en silence. Qu'arrive t-il? Si l'on n'ose parler en présence du maître, on parle de lui en arriere. Mais les esclaves dont les levres n'étoient pas cousues, ceux qui pouvoient converser devant le maître & avec lui, savoient mourir pour son service, & s'exposer au danger qui le menaçoit. Ils parloient à table, mais ils se taisoient à la torture. De notre arrogance dérive encore ce proverbe, autant d'ennemis que de valets. Ils ne le sont pas: c'est nous qui en faisons des ennemis. Je ne citerai pas les autres traits de notre barbarie; je ne dirai pas qu'on impose à des hommes les fonctions des bêtes de somme; qu'à table on occupe l'un à essuyer les ordures, l'autre à recueillir les miettes sous les pieds des convives enivrés; un autre découpe les oiseaux les plus rares; en un moment sa main habile a fait le tour de la piece, & détache d'un seul coup l'aîle & la cuisse. Quel métier, de vivre pour dépecer adroitement des volailles! Après tout, il vaut encore mieux l'apprendre par besoin, que l'enseigner par plaisir. Parlerai-je de cet Echanson, qui, paré comme une

femme, semble contrarier son âge? Il va sortir de l'enfance, on l'y ramene de force : on arrache, on déracine tous les poils de son corps : avec la taille d'un guerrier & la peau lice d'un enfant, il veille la nuit entiere, servant tour-à-tour l'ivrognerie & l'impudicité de son maître : Hercule au lit & Ganymede à table. Celui-ci, chargé de la censure du repas, reste en faction tant qu'il dure, observant ceux des convives, dont les flatteries, dont les excès de gourmandise ou de langue, mériteront une invitation pour le lendemain. Ajoutez ces pourvoyeurs, qui connoissent avec précision tous les goûts du maître ; les mets dont la saveur le réveille, dont la vue le réjouit, dont la nouveauté peut vaincre ses dégoûts, ceux dont il est déjà las, ceux dont tel jour il aura envie de manger. Et voilà les convives qu'on dédaigne ! on se croiroit déshonoré de s'asseoir à table avec eux. Mais, graces aux Dieux, dans cette foule d'esclaves, on trouve souvent des maîtres. J'ai vu à la porte de Calliste se morfondre son ancien maître : j'ai vu l'homme qui lui avoit mis l'écriteau, qui l'avoit exposé parmi les esclaves de rebut, exclus seul quand tout le monde entroit. La vengeance étoit juste. Calliste

avoit été rejeté dans la premiere décurie, par où prélude le Crieur : il rejeta de même son maître, & lui refusa l'entrée de sa maison. Il avoit commencé par être vendu ; il finit par vendre tout à son maître.

Cet homme que vous appellez votre esclave, oubliez-vous qu'il est formé des mêmes éléments que vous ? qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit & meurt comme vous ? Il peut un jour vous voir esclave, comme vous le voir libre. A la défaite de Varus (1), combien de Romains d'une illustre naissance furent emmenés en esclavage ! La milice les eût élevés au rang de Sénateurs ; la fortune les réduisit, l'un à paître les troupeaux, l'autre à garder une chaumiere. Osez donc mépriser des hommes dont l'état, nonobstant vos mépris, peut devenir le vôtre. Je ne veux pas me perdre dans les détails, ni gémir de l'orgueil, de la cruauté, des outrages dont notre service est accompagné : mes préceptes se bornent à un seul. Traitez votre

(1) L'*Editio princeps*, & celle *cum notis variorum*, portent *Marianâ clade ;* mais Juste Lipse veut, avec raison, qu'on lise *Varianâ ;* parce que Marius ne fut point défait par les Barbares.

inférieur comme vous le voudriez être par votre supérieur. Ne pensez jamais à vos droits sur un esclave, sans songer à ceux qu'un maître auroit sur vous. Mais je n'ai pas de maître. Vous êtes jeune, vous pourrez en avoir. Ignorez vous à quel âge Hecube, Crésus, Sisygambis, Platon, Diogene sont devenus esclaves? Traitez les vôtres avec douceur : poussez même l'affabilité jusqu'à les admettre à votre conversation, à vos secrets, à votre table. J'entends ici la foule de nos voluptueux s'écrier, quelle honte, quelle bassesse! Cependant ces mêmes hommes, je les surprendrai baisant la main des esclaves d'un autre.

Ne voyez-vous pas encore la précaution de nos ancêtres, pour sauver aux maîtres l'odieux, aux esclaves l'humiliant de la servitude? Ils ont donné aux premiers le nom de *Peres de famille*, aux seconds celui de *familiers*, qu'ils portent encore sur nos théâtres. Une fête même fut instituée, dans laquelle les esclaves avoient droit de manger avec leurs maîtres, d'exercer des charges, de rendre la justice dans l'intérieur de la maison, qui ressembloit pour lors à une petite République. Quoi donc! recevrai-je tous mes esclaves à ma table? Pas plus que

tous les gens libres. Mais la basseſſe des fonctions ne me rendra pas dédaigneux. Ni le muletier, ni le bouvier n'en ſeront point exclus. Je me déciderai ſur les mœurs, & non ſur les offices. Les mœurs, on ſe les donne; des emplois, la fortune en diſpoſe. Faites manger avec vous celui-ci, parce qu'il en eſt digne; celui-là, pour qu'il le ſoit. Les ſentiments qu'ils auroient pris dans le commerce des eſclaves, une ſociété plus honnêtes les effacera.

Mon cher Lucilius, pourquoi ne chercher un ami qu'au Sénat ou dans la place publique? On peut en trouver ſans ſortir de chez ſoi. Souvent les meilleurs matériaux ſe perdent faute d'ouvriers, il ne s'agit que de tenter. Que penſeriez-vous d'un homme qui, voulant acheter un cheval, ne regarderoit que la houſſe & le frein, ſans penſer à l'animal? Il y a plus encore de folie à ne juger un homme que par les vêtements, ou par la profeſſion, qui eſt, pour ainſi dire, l'habit de l'homme moral. Il eſt eſclave; mais peut être a-t-il une ame libre. Il eſt eſclave, & pourquoi lui en faire un crime? tous les hommes ne le ſont-ils pas? l'un de la débauche, l'autre de l'avarice, un autre de l'ambition, tous de la crainte. Je vous

citerois un Consulaire asservi à une vieille femme ; un riche à une servante ; des jeunes gens de la premiere qualité à des Comédiennes : l'esclavage le plus honteux, c'est l'esclavage volontaire.

Ainsi l'insolence de nos riches ne vous empêchera pas de vous dérider avec vos esclaves, & d'exercer l'autorité sans morgue. Faites-vous plutôt respecter que craindre. On va m'accuser d'affranchir les esclaves, de dégrader les maîtres, en recommandant de substituer le respect à la crainte. Quoi ! dira-t-on, les esclaves ne différeront plus des clients ou des protégés ? Les maîtres sont-ils plus difficiles que Dieu même, qui se contente de respect & d'amour. Or, l'amour est incompatible avec la crainte. Vous avez donc raison de ne vouloir pas être redouté de vos esclaves, de ne les châtier qu'en paroles ; les coups sont faits pour les bêtes. D'ailleurs, les fautes d'un esclave peuvent-elles nous blesser ? C'est la mollesse qui nous rend furieux ; les moindres contrariétés excitent notre colere ; nous prenons des sentiments de despote ; sans égard pour sa propre force, & pour la foiblesse des autres, le despote s'irrite, s'emporte, comme s'il avoit essuyé quelque outrage, quoique sa puissance dût

s'élever au-dessus. Il le sait bien : mais ses plaintes sont un prétexte pour nuire ; il suppose une injure, afin de la rendre. Je ne veux pas vous retenir plus long-temps. Vous n'avez pas besoin d'exhortations : c'est un avantage de la vertu de faire qu'on s'y complaise. Le vice est inconstant ; il change à tout instant, non pour être mieux, mais pour être autrement.

LETTRE XLVIII.

Devoirs de l'amitié. Futilité de la Dialectique.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez écrite en route, & qui n'est guere moins longue que la route même ; mais je differe d'y répondre. Pour vous conseiller, il me faut de la retraite & des réflexions. Vous-même, avant de me consulter, vous y avez regardé de près ; à plus forte raison ai-je le même droit : il faut plus de temps pour résoudre une question, que pour la proposer, & d'ailleurs vos intérêts ne sont pas les miens. Vous le voyez, je parle encore en Epicurien ; car au fond

nos intérêts font les mêmes; je ne ferois pas votre ami, si les affaires qui vous concernent ne me regardoient pas. L'amitié rend tout commun entre nous; les chagrins, les plaisirs ne sont plus à l'un des deux; nous vivons solidaires. Eh! peut-on être heureux, quand on n'envisage que soi, quand on rapporte tout à son propre intérêt? On ne vit pour soi qu'en vivant pour un autre. Sans doute la bienveillance générale mérite nos premiers hommâges, parce qu'elle unit tous les hommes entr'eux, parce qu'elle établit une même morale pour tout le genre humain; mais sur-tout, parce qu'elle conduit à cette association plus intime dont je parle, à la sainte amitié. Oui, Lucilius, ayez beaucoup de rapport avec l'homme, & vous les aurez tous avec votre ami.

Tels sont les préceptes que je demanderois à nos Sophistes. Qu'ils m'enseignent mes devoirs envers les hommes, envers mes amis; & non les diverses acceptions des mots d'*homme* & d'*ami*. Voilà deux routes opposées; dans l'une est la sagesse, & dans l'autre la folie: suis-je dans la bonne? Par où dois-je prendre? L'un regarde tous les hommes comme ses amis; l'autre ne regarde pas

même ſes amis comme des hommes : l'un prend un ami pour être aimé, l'autre pour aimer. Et vous épluchez des ſyllabes, vous donnez des entorſes aux mots ! Si je ne puis conſtruire un argument captieux, &, par une fauſſe conſéquence, appuyer le menſonge ſur un principe vrai, je ne ſaurai donc pas diſtinguer le bien du mal ? J'en rougis : badiner à notre âge ſur des matieres auſſi graves !

Un rat eſt une ſyllabe :
Or, un rat ronge du fromage :
Donc, une ſyllabe ronge du fromage :

Où ſeroit l'inconvénient, quand je ne pourrois me tirer de ce ſophiſme ? Sans doute que j'aurai peur qu'un jour des ſyllabes ne viennent ſe prendre dans mes ratieres ; ou, ſi je n'y veille de près, qu'un de mes livres ne me mange un fromage, à moins que je ne me raſſure par cette ingénieuſe rétorſion :

Un rat eſt une ſyllabe :
Or, une ſyllabe ne ronge pas du fromage :
Donc, un rat ne ronge pas du fromage.

Quelles puérilités ! Et voilà pourquoi nous fronçons les ſourcils, nous laiſſons croître nos barbes ! Voilà les vérités que

des visages austeres & blêmes promettent au genre humain !

Voulez-vous savoir à quoi s'engage la Philosophie ? A conseiller les hommes. L'un est desséché par l'indigence, l'autre tourmenté par les richesses qu'il possede ou qu'il convoite ; celui-ci craint les coups de la fortune adverse, celui-là les pieges de la bonne ; l'un est persécuté par les hommes, & l'autre l'est par les Dieux. Qu'ai-je affaire de vos futilités ? Il ne s'agit pas de plaisanteries : des malheureux vous ont invoqué, vous leur avez promis du secours. Le naufrage, la captivité, la maladie, l'indigence, la hache prête à frapper, menacent leurs jours, & vous pirouettez. Quel est votre but ? Vous jouez, tandis que je meurs d'effroi ! Homme éloquent, qui que tu sois, soulage les angoisses de ces mourants ; regarde cette foule qui tend les bras vers toi ; dans leur affliction, dans leur désespoir, ils implorent ton assistance ; tu es leur unique espérance, toi seul es leur appui. Ils roulent dans le précipice, tu peux les en tirer ; ils sont errants & dispersés, montre-leur le flambeau de la vérité, fais-leur distinguer le superflu du nécessaire. Dis-leur que les loix de la Nature sont d'une exécution

facile; que la vie est douce & simple, quand on les suit; amere & embarrassée, quand on s'en rapporte plus à l'opinion qu'à la Nature. Qu'ils apprennent de toi à détruire leurs passions, ou du moins à les modérer.

Eh! plût aux Dieux que vos sophismes ne fussent qu'inutiles! ils sont dangereux. Je pourrois démontrer que ces subtilités énervent & rapetissent les plus beaux génies. Quelles armes offensives & défensives nous donnez-vous pour combattre la fortune! Voilà donc la route du bien suprême! Votre philosophie n'est qu'un dédale de chicanes ténébreuses, malhonnêtes, avilissantes pour ceux mêmes qui vivent de procès. Quand, à force d'arguties, vous induisez sciemment en erreur les gens de bonne foi, quel est votre dessein? De les perdre par la forme. Mais la Philosophie, comme un Préteur équitable, saura les réhabiliter. Pourquoi manquer à vos magnifiques promesses? A vous entendre, l'éclat de l'or & du glaive ne devoient plus éblouir mes yeux; animé par vos leçons, je devois fouler aux pieds tout ce qu'on désire & tout ce qu'on redoute: & vous me ravalez aux éléments de la grammaire! Répondez: est-ce par là qu'on s'éleve

jusqu'aux cieux? Car la prétention de la Philosophie, est de rendre l'homme semblable aux Dieux; c'est sur cette annonce que je vais à vos écoles: remplissez vos engagements. Tirez-vous donc le plutôt possible, mon cher Lucilius, de ces filets d'une philosophie trompeuse. La clarté, la simplicité, sont les ornements de la vertu. Quand nous aurions du temps de reste, encore faudroit-il le ménager pour nos besoins. Mais avec une vie si courte, pourquoi s'occuper d'études si frivoles & si superflues?



LETTRE XLIX.

De la mort. De la brièveté de la vie. Remarques sur les Dialecticiens.

C'EST être indifférent & peu sensible, mon cher Lucilius, que d'avoir besoin de la vue des lieux pour se rappeller un ami absent : mais il peut se faire que les pays où il se plaisoit réveillent en nous le besoin de sa présence, & que toujours vivante, mais tranquille au fond du cœur, sa mémoire nous remue plus fortement en ces lieux. Ainsi, après la mort d'un objet chéri, la douleur, quoiqu'adoucie par le temps, se renouvelle à la vue de son esclave, de sa maison, d'un habit qu'il portoit. Cette Campanie, & sur tout cette ville de Naples (1), qui est

(1) *Ecce Campania, & maximè Neapolis, Pompeiorum tuorum conspectum, incredibile est, quam recens desiderium tui fecerit.* Ce texte, qui est celui de l'Edition *Varior*, est tout-à fait inintelligible ; mais il est très-clair dans l'*Editio princeps*, où l'on trouve AD *Pompeiorum tuorum conspectum*. J'ai suivi cette leçon, qui est évidemment la bonne ; car, si on retranche la préposition *ad*, il faut lire alors *conspectus*, & non pas *conspectum*.

à la vue de votre terre de Pompeies, tous ces objets me ramenent au moment de notre séparation. Ce n'est plus votre image, c'est vous-même que j'apperçois. Je m'arrache encore une fois des bras de mon ami : je le vois retenir (1) ses

(1) J'avois d'abord traduit ce passage sur le texte de l'Edition *Varior*; mais, en l'examinant avec plus d'attention, j'ai cru devoir m'écarter de la leçon ordinaire. Je lis donc *cohibentem lacrimas*, au lieu de *combibentem*. Cette correction, que le bon sens & les regles du goût, non moins séveres que celles de la Logique, m'avoient suggérée, auroit paru téméraire, pour ne rien dire de plus, à ces Critiques obscurs qui, pour me servir de l'expression de Seneque, usent leur vie à éplucher des syllabes; mais elle est d'autant plus sûre, &, si j'ose le dire, plus heureuse, que c'est exactement la leçon de l'Edition *princeps*. En la consultant plutôt, je me serois épargné, il est vrai, la peine de deviner, & le temps qu'exige nécessairement la restitution d'un passage corrompu: mis j'ai fini, ainsi que cela arrive dans la plupart des circonstances de la vie, par où j'aurois dû commencer.

Puisque l'occasion s'en présente, je dirai ici que ceux qui étudient les Auteurs anciens, soit pour en donner des éditions correctes, soit pour les traduire dans une autre langue, doivent avoir sans cesse sous les yeux les premieres éditions de ces Auteurs. Elles peuvent, dans une infinité d'occasions, tenir lieu de manuscrits, & sont utiles, lors même qu'elles ne levent pas entiérement la difficulté. En effet, comme dans les

larmes, & réſiſter foiblement à la douleur qui perce à travers ſes efforts. Il me ſemble que c'eſt d'hier que je vous perdis. Eh! tout le paſſé n'eſt-il pas d'hier?

---

paſſages les plus déſeſpérés, elles different preſque toujours des éditions poſtérieures, elles mettent alors ſur la voie de la vérité, en donnant lieu à des conjectures qui ne ſe ſeroient jamais préſentées à l'eſprit, ſi on n'eût pas conſulté ces anciens textes. Combien ne reſte-t-il pas encore, même dans les meilleures éditions connues des Auteurs Grecs & Latins, de paſſages obſcurs, difficiles, inintelligibles même, qui ſont très-clairs dans les *Editio princeps?* Combien la collation exacte des variantes de ces éditions, n'auroit-elle pas épargné de temps, de peines & d'ennui aux gens de goût qui étudient les Anciens, & de fauſſes conjectures aux ſavants Critiques qui les commentent? Je ſais qu'on regarde aſſez généralement ces premieres éditions comme une affaire de luxe; on prétend même que la rareté en fait tout le mérite; mais c'eſt une erreur dont ceux qui les examineront, ſeront aiſément déſabuſés. Pour moi, j'avoue que je n'ai jamais conſulté l'*Editio princeps* de Séneque (imprimée à Naples en 1475), ſans y trouver la ſolution des difficultés qui m'arrêtoient; & je ne puis trop m'étonner que Juſte Lipſe, qui, en général, a travillé utilement ſur cet Auteur, & Gronovius qui l'a publié avec les remarques de différents Commentateurs, ne citent jamais cette précieuſe édition qui, dans une infinité d'endroits où leurs notes n'expliquent rien, auroit été pour eux un guide plus sûr, que leur habileté réelle ou ſuppoſée dans l'art de conjecturer.

Hier j'étois un enfant à l'école chez Sotion (1) : hier j'ai plaidé ma premiere cause : hier j'ai cessé de vouloir plaider : hier j'ai cessé de le pouvoir. La rapidité du temps est incroyable ; mais pour la sentir, il faut regarder en arriere : elle échappe à l'œil, s'il se porte au présent, parce qu'une fuite si légere ne laisse point de traces. Mon ami, tous les temps passés sont concentrés en un même espace, confondus en un seul amas, apperçus du même coup d'œil. Voilà le dépôt de la mémoire : au-delà, c'est un abîme où tout s'engloutit. Quand le tout est si court, les parties peuvent-elles être bien longues ? Notre vie n'est qu'un point, & moins encore ; mais ce point, la Nature l'a divisé pour lui donner une apparence d'étendue ; elle y distingue l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse. Que de parties dans un atome ! Il n'y a qu'un moment que je vous reconduisois ; & ce moment est une grande portion de notre vie, qui ne tar-

---

(1) Sotion étoit un Philosophe Pythagoricien : Seneque avoit pris, dans sa jeunesse, des leçons de ce maître, on en trouve des vestiges dans ses Ouvrages. *Voyez* la Lettre 108, & la chronique d'Eusebe, sur la fin du regne d'Auguste.

dera pas à finir. Le temps me sembloit jadis moins rapide. Aujourd'hui sa course me confond, ou parce que mon terme s'approche, ou parce que je commence à voir, à calculer mes pertes : & voilà ce qui m'indigne contre certains Philosophes. Un temps qui, bien ménagé, ne pourroit suffire au nécessaire, l'employer presque tout en futilités ! Cicéron disoit que, quand on lui donneroit le double du temps, il n'en trouveroit pas pour la lecture des lyriques. J'en dis autant des Dialecticiens ; ce ne sont que des fous plus tristes : du moins les Lyriques perdent le temps de bonne foi ; mais ceux-là ont la manie de se croire importants. Non que j'empêche de les regarder un moment, mais de loin, sans entrer ; uniquement pour n'être pas leur dupe, & se convaincre, une fois pour toutes, qu'il n'y a dans tout leur art ni utilité ni vertu secrete. Pourquoi vous tourmenter & vous dessécher sur des questions qu'il y auroit plus d'esprit à laisser qu'à résoudre ? Lorsqu'on déménage à son aise & sans alarmes, on peut emballer jusqu'aux moindres effets : mais quand l'ennemi s'avance, quand le signal est donné de décamper à la hâte, la nécessité fait que le soldat jette ce qu'il avoit recueilli dans

le loisir de la paix. Je n'ai pas le temps de chercher des mots à double sens, ni de mettre à l'épreuve ma subtilité. *Voyez*, a dit le poëte, *ces peuples conjurés, ces remparts, ces portes fermées, ce fer qu'on aiguise* (1). Je n'ai besoin dans ce moment, que de courage, pour entendre sans effroi le tumulte des combats. Tandis que les femmes & les vieillards portent des pierres sur les retranchements, tandis que les guerriers en armes dans la ville, attendent ou demandent le signal d'une sortie ; tandis qu'on voit déjà briller le fer de l'ennemi, que le sol miné chancelle sous les pas des habitants, ne faudroit-il pas être fou pour se mettre, les bras croisés, à proposer des questions qui ne sont que des délires subtils, telle que celle-ci.

Vous avez ce que vous n'avez pas perdu :
Or, vous n'avez pas perdu de cornes ;
Donc, vous avez des cornes.

Eh bien, ce fou, ce seroit moi, si je me livrois à ces vaines études. On m'assiege à présent, & le péril ne vient pas du dehors ; un mur ne me sépare pas de

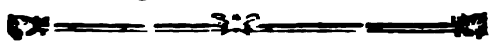
---

(1) Aspice qui coëant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis.
VIRG. *Æneid. Lib.* 8, *vers* 385, 386.

l'ennemi ;

l'ennemi ; je porte en moi-même le trait de la mort. Eh ! laissez-là vos sophismes. J'ai sur les bras une grande affaire ; la mort me poursuit, la vie m'échappe : conseillez-moi. Comment m'y prendre, pour ne point fuir le trépas, ni laisser fuir la vie ? Apprenez-moi à résister aux obstacles, à me soumettre au destin. Reculez pour moi les limites du temps ; ne cessez de me répéter que ce n'est pas la longueur, mais l'emploi de la vie, qui en fait le bonheur ; qu'il est possible, & même ordinaire d'avoir vécu peu, quoique long-temps. Dites-moi, quand je vais dormir ; tu peux ne plus te réveiller : & quand je me réveille ; tu peux ne pas dormir : quand je sors, tu peux ne pas rentrer, & quand je rentre, tu peux ne pas sortir. Sur mer, la vie n'est séparée de la mort que par une planche. Mon ami, nulle part, l'intervalle n'est plus grand. La mort ne se montre pas toujours aussi près, mais elle l'est toujours. Commencez par dissiper mes ténebres. Ainsi préparé, j'en recevrai mieux vos leçons. L'homme est naturellement docile ; sa raison est imparfaite, mais perfectible. Enseignez-moi la justice, la piété, la frugalité, la double continence, celle qui n'attaque pas, & celle qui fait résister : point de détours,

j'arriverai plus vîte au terme ; car suivant un Poete tragique, *le langage de la vérité est simple* (1). Gardez-vous de l'embrouiller, & songez que ces subtilités de paroles sont incompatibles avec l'enthousiasme des grandes choses.



LETTRE L.

Eloge de Lucilius. Histoire d'une folle.

Je n'ai reçu votre lettre, qu'au bout de plusieurs mois, & je me suis cru par là dispensé d'interroger le porteur sur votre façon de vivre ; il faudroit bien de la mémoire pour s'en souvenir. Mais sûrement votre conduite est telle, que partout où vous êtes, je sais, sans qu'on me le dise, à quoi vous passez le temps. Je sais que vous travaillez chaque jour à devenir plus vertueux, à réformer quelque erreur. Vous sentez de plus en plus, que les vices ne viennent pas des choses, mais des personnes. On a beau s'en prendre aux temps, aux lieux ; les années & les voyages sont des remedes impuissants.

(1) Euripide, dans les Phœniciennes.

Vous savez que j'ai gardé chez moi la folle de ma femme, comme une des charges de sa succession : j'ai peu de goût pour les monstres de cette espece ; & si je veux m'amuser d'un fou, je ne vais pas le chercher bien loin, je n'ai qu'à rire de moi. Elle a perdu la vue subitement ; je vais vous dire une chose incroyable, mais très-vraie. Elle ne sait pas qu'elle est aveugle, & demande à son conducteur de la faire déménager, parce qu'on ne voit goute dans la maison.

Nous rions d'elle, & nous faisons comme elle tous les jours. Nul de nous ne convient que c'est lui qui est avare, qui est ambitieux. Les aveugles, du moins, prennent un conducteur : au lieu que nous errons sans guide, & nous disons : je ne suis point ambitieux, on ne peut vivre autrement à Rome ; je ne suis point prodigue, une grande ville exige de grandes dépenses : si je suis emporté, si ma conduite n'est pas réglée, ce n'est pas ma faute, c'est celle de ma jeunesse. Pourquoi nous abuser ? notre mal n'est pas au-dehors, il est en nous-mêmes, il est au fond de nos cœurs : s'il est difficile à guérir, c'est que nous ne le connoissons pas. Quand on l'entreprendroit sans délai ; sait-on combien dureroit la cure de

tant de maladies? Mais on n'appelle pas même le Médecin, qui dans les commencements, auroit bien moins à faire. La jeunesse est docile, parce qu'elle est privée de l'expérience : elle suivroit les pas d'un guide éclairé. On ne ramene difficilement à la Nature, que l'homme soulevé contre elle. Vous rougissez d'apprendre la vertu! Pour un art de cette importance, est-il donc humiliant de prendre un maître? espérez-vous que le hasard la fera descendre en pluie dans votre ame? Il faut de la peine; mais véritablement elle ne sera pas grande, si la réforme commence avant que l'ame soit endurcie dans le vice : encore ne désespérerai-je pas même de l'endurcissement; il n'est rien qu'on ne surmonte avec des efforts, du soin, de la persévérence. Les bois tortus peuvent être redressés, les poutres les plus courbes, ramollies au feu, perdent leur forme naturelle, & deviennent propres à tel usage qu'on se propose. L'ame est bien autrement facile à pétrir, sa substance est plus flexible & plus souple que les corps les plus mous. Qu'est-ce en effet que l'ame? un air modifié : or, vous le savez, l'air est le plus subtil, & par conséquent le plus souple de tous les corps. Ainsi, quoi qu'un homme soit dès

long-temps livré à la dépravation, n'en désespérez pas pour cela ; la sagesse ne vient jamais qu'après la folie, elle trouve toujours les ames préoccupées; apprendre la vertu, c'est désapprendre le vice. Mais ce qui doit exciter notre ardeur, c'est que la sagesse une fois acquise, l'est pour toujours. La vertu ne se désapprend pas. Le vice est dans l'ame une plante étrangere qui périt aisément ; la vertu s'y trouve dans son terrein, & s'enracine de plus en plus : elle est dans l'ordre de la Nature; le vice en est l'ennemi. Mais si la vertu une fois entrée, ne sort plus, & ne coute pas à retenir, le premier pas vers elle, est le plus pénible; parce que le premier sentiment de la foiblesse, est de craindre ce qu'elle ne connoît pas. Il faut faire violence à l'ame, pour la mettre en marche, après quoi la médecine n'a plus d'amertume : elle plaît, dès qu'elle opere. Les autres remedes ne font plaisir, qu'après la guérison ; la Philosophie est à la fois agréable & salutaire.



LETTRE LI.

Description des bains de Baies.

CHACUN fait comme il peut, mon cher Lucilius : vous avez vu à deux pas l'Etna, cette montagne célebre de Sicile, que Valgius & Messala regardent comme unique ; je ne sais pourquoi : les volcans de cette espece ne sont pas rares, on en trouve même dans les plaines ; à plus forte raison, sur les hauteurs, qui en sont les foyers ordinaires, par la tendance naturelle de la flamme à s'élever. Pour moi, je ne suis pas si bien partagé. J'ai quitté Baies le lendemain de mon arrivée. Malgré ses avantages physiques, c'est un lieu qu'on doit fuir, la débauche en a fait son théatre. Quoi ! faut-il prendre les lieux en aversion ? non, sans doute : mais si tous les vêtements ne conviennent pas également à l'homme de bien ; si, quoiqu'indifférent au choix des couleurs, quelques-unes lui semblent incompatibles avec une vie frugale ; il est aussi des régions que l'homme sage, ou qui veut l'être, évitera, comme funestes aux bonnes mœurs. Songera-t-il à la retraite ? il ne

choisira pas Cancpe, quoiqu'aucune loi n'y défende la frugalité; ni Baies qui commence à devenir le rendez-vous des vices: nulle part la débauche n'est plus entreprenante, ne se met plus à l'aise: comme si la licence étoit en ces lieux une dette indispensable! Dans le choix des pays, n'ayons pas seulement égard à la santé, mais aux mœurs. Je ne voudrois demeurer ni sur une place d'exécutions, ni dans une taverne. Qu'ai-je besoin de voir des ivrognes chanceler sur le rivage, & des repas sur l'eau, & des concerts dont le lac entier retentit, & mille autres excès que, comme s'il n'y avoit plus de loix pour elle, la débauche n'ose pas seulement commettre, mais afficher? Il faut les fuir, ces amorces du vice, au lieu de les aller chercher. Fortifions nos cœurs, arrachons-les aux appas de la volupté. Un seul quartier d'hiver suffit pour amollir Annibal: ce héros, invincible aux neiges des Alpes, fut énervé par les délices de la Campanie; après avoir triomphé des Romains, il succomba sous les vices. Comme lui, nous avons une guerre à soutenir, mais une guerre qui ne nous laisse ni relâche, ni repos. Commençons par mettre la volupté hors

de combat : vous le voyez, elle asservi les cœurs même les plus farouches. Comprenez bien toute l'étendue de votre tâche, & vous sentirez que la langueur & la mollesse vous sont interdites. Que m'importent ces bains d'eau chaude, où une vapeur brûlante épuise les corps par une transpiration forcée? le vrai sudorifique, c'est l'exercice. Si, comme Annibal, nous interrompions le cours de nos campagnes, si renonçant à la guerre, nous ne songions qu'à prendre soin de nos corps, n'auroit-on pas raison de blâmer cette nonchalance déplacée, si dangereuse après la victoire, & à plus forte raison, quand on aspire à vaincre? Eh bien! nous avons moins de loisir encore, que les soldats de Carthage; plus de risque à reculer, plus de peine à marcher en avant. Je suis en guerre avec la fortune, & bien résolu de ne pas me soumettre : je ne reçois pas son joug; je fais plus, j'ose le secouer. Suis-je dans le cas de me laisser ammollir? Si je cede au plaisir, il faudra céder à la douleur, à la fatigue, à l'indigence : l'ambition & la colere ne tarderont pas à prétendre les mêmes droits. Entre toutes ces passions, je serai partagé, ou plutôt, déchiré. Je peux être libre, j'y travaille.

Vous me demandez ce que c'est qu'être libre ? C'est de ne dépendre ni des choses, ni du destin, ni des événements, ni de la fortune. Au moment même où je sentirai qu'elle est la plus forte, elle n'aura plus de force : souffrirois-je ses caprices, quand la mort est dans mes mains ? occupé de ces grands objets, choisissez un pays aussi pur, aussi sérieux que vos pensées. Une habitation trop délicieuse nous rend trop délicats : les lieux mêmes, n'en doutez pas, influent sur les hommes. Les bêtes de charge s'accommodent de tous les chemins, quand leur sabot s'est endurci sur un sol raboteux ; s'il n'a foulé que l'herbe tendre des marécages, il s'use en peu de temps. Les guerriers robustes viennent des pays montueux ; la ville ne fournit que des soldats efféminés. Le Villageois qui laisse le soc pour l'épée, n'est rebuté d'aucune fatigue ; le Citadin, luisant d'essences & de parfums, succombe dès la premiere marche. Un climat rude & sauvage affermit l'ame, la rend propre aux grands efforts. Literne étoit, pour Scipion, un exil plus convenable que Baies. Un tel homme ne devoit pas faire une chûte si molle. Marius, Pompée, César, les premiers Romains que la Fortune revêtit du pouvoir suprê-

rent se bâtirent, il est vrai, des maisons à Baies, mais sur la cime des montagnes. Il y avoit quelque chose de plus militaire à dominer ainsi sur une vaste étendue de terrein. A voir la position, le site, la forme de ces édifices, on les eût moins pris pour des maisons de plaisance, que pour des forteresses. Pensez-vous que jamais Caton se fût établi à Utique, pour y voir des femmes adulteres naviger sous ses yeux? pour admirer des barques de toute espece & de toute couleur, sur un lac parsemé de roses? pour entendre, pendant la nuit, les concerts bruyants, & des chansons lubriques? N'eût il pas mieux aimé passer le reste de sa vie dans un retranchement (1), qu'une seule nuit

---

(1) Je lis ici, conformément à l'Editio princeps *quàm unam noctem inter talia duxisse?* Cette leçon est infiniment meilleure que celle de l'Edition *Varior*, où l'on trouve *vallum, quod in unam noctem manu suâ duxisset?* Juste Lipse, qui avoit plus d'érudition que de goût, ne s'est pas apperçu que le texte étoit corrompu dans cet endroit, & il a fait une note pour expliquer l'usage auquel il prétend que Séneque fait allusion dans ce passage; mais la leçon de l'*Editio princ.* rend cette note absolument inutile : la pensée de Séneque devient alors aussi claire, qu'elle étoit froide & déplacée dans toutes les éditions qui ont suivi la premiere.

en pareille société ? N'en doutons pas ; il vaut mieux pour un homme, être éveillé par la trompette, que par une symphonie.

En voilà assez contre Baies ; mais jamais assez contre les vices. Je vous en conjure, mon cher Lucilius, poursuivez les vôtres sans mesure & sans fin, attendu qu'ils ne connoissent ni fin, ni mesure. Arrachez ces vautours qui rongent votre cœur ; &, s'il n'y a pas d'autre moyen, arrachez plutôt votre cœur avec eux : mais sur tout chassez les voluptés, vos plus cruelles ennemies ; semblables à ces brigands que les Egyptiens appellent *Philetes*, elles n'embrassent que pour étouffer.



LETTRE LII.

Des différentes especes de Sages.

QUEL eſt donc, mon cher Lucilius, cet ennemi ſecret qui nous force de revenir ſur nos pas, quand nous allons; d'avancer, quand nous reculons; qui toujours aux priſes avec notre ame, n'y ſouffre pas de volonté fixe? L'homme flotte ſans ceſſe de projets en projets: il ne veut jamais librement, jamais abſolument, jamais conſtamment. C'eſt, dites-vous, la folie, dont tous les goûts ſont contradictoires ou paſſagers. Mais, quand donc? mais, comment nous détacher de la folie? Le pouvons-nous par nous-mêmes? Hélas! nous ſommes trop foibles. Il nous faut un bras ſecourable qui nous tire de l'abîme. Epicure parle de quelques Sages qui, ſans aide, ſont parvenus à la ſageſſe, en ont trouvé la route. Ces Génies originaux, capables de ſe ſoutenir, de ſe produire eux-mêmes, ſont les premiers objets de ſes éloges. D'autres ont beſoin de ſecours: ils n'iroient pas, ſi l'on ne marchoit devant eux; mais ils ſont en état de ſuivre un

guide : tel étoit Métrodore. Cette classe a son mérite, mais elle n'occupe que le second rang : n'aspirons pas à la premiere ; trop heureux, si l'on nous reçoit dans celle-ci. Ce n'est pas un chétif avantage de pouvoir être sauvé par un bienfaiteur ; c'est déjà beaucoup de le vouloir. Il est encore une autre classe, c'est la troisieme, qui n'est pas non plus à dédaigner : ce sont les hommes qu'on ne pousse à la vertu, que par contrainte & par violence. Dans cette classe, il ne suffit pas d'un guide ni d'un bras, il faut un aiguillon. Voulez-vous un exemple ? Epicure cite Hermachus. Il félicite Métrodore ; mais Hermachus l'étonne. Quoique, parvenus tous deux au même but, il est plus glorieux d'avoir pu réussir avec une matiere plus rebelle. Supposons deux édifices, pareils en hauteur, en grandeur, en magnificence : l'un établi sur un sol ferme, s'est élevé promptement : les fondations de l'autre, dénuée d'appui, s'écrouloient dans un terrein mobile & fangeux, c'est à force de peine qu'on a gagné le tuf. Le travail de l'Architecte se montre à découvert dans le premier ; dans le second, il est en partie caché sous terre. Voilà les hommes. Certains caracteres s'élevent aisément à la

perfection; d'autres exigent des préparatifs, des efforts, des fondations profondes. Il est plus heureux d'avoir moins à lutter; mais plus méritoire de vaincre un naturel indocile, & d'entraîner son ame, plutôt que de la mener à la perfection. Cet état de peine & de fatigue, n'en doutez pas, mon ami, c'est le nôtre; nous marchons d'obstacle en obstacle; il faut combattre, chercher du secours. A qui le demander? A qui vous pourrez. Adressez-vous, même aux Anciens: ils ont du loisir, & les morts peuvent aussi bien vous aider que les vivants. Mais, parmi ceux qui vivent, ne choisissez pas ces charlatans qui débitent rapidement de grands mots, qui rebattent des lieux communs, & dressent des treteaux dans une école. Choisissez le Sage, dont la conduite est une leçon; qui dit ce qu'il faut faire, & le prouve en le faisant; ce qu'il faut fuir, & n'est jamais surpris dans les fautes qu'il a condamnées. Prenez un guide qui gagne plus à être vu qu'entendu. Non que je vous empêche d'écouter ceux-mêmes dont la porte est ouverte, & qui font métier de parler en public; pourvu toutefois qu'ils se proposent, non pas de capter une vaine célébrité, mais de former des Sages, &

de le devenir. Quelle honte pour la Philosophie, de mendier les acclamations! Le malade loue-t-il son Chirurgien dans l'amputation? Qu'on sache se taire, écouter, se prêter au traitement. Des cris! Je ne veux entendre que ceux de la douleur, quand je presserai vos vices. Voulez-vous témoigner, par vos acclamations, que vous êtes attentif & touché de la grandeur des objets? A la bonne heure. Mais que vous ayez la prétention de juger, d'applaudir à qui vaut mieux que vous, jamais je ne le souffrirai. Les disciples de Pythagore étoient tenus à cinq ans de silence Pensez-vous qu'avec le droit de parler, ils obtenoient celui de louer? Que je plains un insensé qui sortiroit mécontent de son école, s'il n'étoit reconduit par les acclamations d'une multitude ignorante. Le beau triomphe, d'être loué par des gens qu'on ne daigneroit pas estimer! Fabianus parloit en public; mais on l'écoutoit avec décence. Quelquefois une acclamation s'élevoit, mais produite par la grandeur des idées, & non par les charmes d'une période habilement terminée par une chûte mélodieuse. Sachons mettre de la différence entre les applaudissements de l'école & ceux du théatre: sachons que la louange

même a sa licence. En Physique, tous les phénomenes, pour un œil observateur, sont signes les uns des autres : en Morale aussi, la moindre indication suffit pour juger des caracteres. La démarche, le geste, quelquefois une réponse, un doigt porté à la tête, un coup d'œil, annoncent un débauché. L'homme caustique se décele par son ris; le fou, par son air & sa contenance; chaque vice a ses traits & sa physionomie. Voulez-vous connoître un homme : regardez comment on le loue. Mille bras s'agitent autour d'un Philosophe, mille mains se heurtent à sa droite, à sa gauche, au-dessus de sa tête : prenez-y garde, ce n'est pas là un panégyrique, c'est une oraison funebre. Eh ! gardez toutes ces démonstrations pour les arts qui cherchent des suffrages : la Philosophie ne veut que des respects. Si nous permettons aux jeunes gens un moment d'enthosiasme, qu'il soit involontaire; qu'ils ne rompent le silence, que parce qu'ils ne peuvent plus le garder. Une pareille louange est un aiguillon pour eux, & une exhortation pour l'auditoire. Je suppose toujours qu'ils sont émus par les choses, & non par l'arrangement des mots. L'éloquence est nuisible, quand elle abandonne les

intérêts de la vertu pour les siens. J'en reste là pour le présent. Il faudroit un traité à part, pour enseigner l'art de parler au Peuple; les libertés qu'on peut lui permettre, ou se permettre avec lui. Il en résulteroit que la Philosophie a beaucoup perdu à s'être trop familiarisée. Non qu'elle ne puisse se montrer; mais il lui faudroit un Sanctuaire, au lieu d'une place; des Prêtres, au lieu de vils courtiers.

LETTRE LIII.

Que peu de gens connoissent leurs défauts. Le Sage, égal aux Dieux.

QUE ne me persuadera-t-on pas? on m'a persuadé de m'embarquer. En partant, la mer étoit calme: il est vrai qu'au ciel des nuages noirs annonçoient du vent ou de la pluie: mais je crus, malgré ces menaces, pouvoir dérober à la tempête un trajet aussi court, que celui de Naples à Pouzolle. Pour arriver plus vîte, au lieu de suivre les détours de la côte, je cinglai vers Nesis, par la haute mer: j'étois si avancé, qu'il me devenoit égal d'aller ou de revenir. Tout-à-coup le

calme qui m'avoit séduit, disparoît. La tempête n'étoit pas encore formée, elle se préparoit, & les flots rouloient plus pressés. Je priai le pilote de moiller à la premiere côte : il me dit qu'elles étoient toutes escarpées, inabordables, & que dans la tempête il ne craignoit rien tant que la terre; mais j'étois trop malade, pour songer au péril. Des nausées lentes & sans effet, qui me remuoient la bile, sans la chasser, rendirent mes sollicitations plus pressantes, & je forçai le pilote bon gré mal gré, de gagner le rivage. Enfin nous y touchons, j'oublie les préceptes de Virgile; & sans attendre qu'on tourne la proue vers la mer, qu'on jette l'ancre du haut de la poupe, je me rappelle mon ancien métier, & m'élance dans la mer, comme un brave nageur, sans quitter mon manteau. Imaginez ce que j'ai souffert, pour gravir les rochers, pour trouver une route, pour m'en frayer une. J'ai senti que les Marins n'ont pas autant de tort de craindre la terre. On ne croiroit pas toutes les fatigues que j'ai eu à soutenir, & je ne pouvois me soutenir moi-même. Non, mon ami, cet Ulysse, malgré tous ses naufrages, n'étoit pas si mal que moi avec Neptune. Je ne sais s'il éprouvoit des nausées; mais du moins,

ses voyages ne durerent que dix ans ; il m'en faudroit plus de vingt pour la moindre traversée.

Quand le mal de mer m'eût enfin quitté, & vous savez qu'il ne s'en va pas avec la mer ; quand une onction salutaire eût refait mes membres, je me mis à réfléchir sur la négligence de l'homme. Il vit sans penser, même à ses infirmités corporelles, qui pourtant se font quelquefois sentir ; encore moins à celles de l'ame, qui se cachent bien mieux, & n'en sont que plus graves. On s'étourdit sur un léger mouvement de fievre ; elle s'accroît, elle s'allume : c'est alors seulement qu'elle arrache, à l'homme le plus fort & le plus endurant, l'aveu de son mal. On sent de la douleur au pied, des pointes aux articulations : on s'en impose, on s'imagine une entorse, une foulure causée par quelque effort : en un mot, on cherche un nom quelconque, tant que la maladie n'est pas décidée ; mais quand elle se fixe à l'orteil, il faut bien avouer que c'est la goutte. Dans les maladies de l'ame, tout le contraire : on les sent d'autant moins, qu'elles sont plus sérieuses. N'en soyez point surpris, mon cher Lucilius. Quand on est assoupi légérement, & qu'on ne fait que rêvasser,

on ſonge quelquefois, en dormant, que l'on dort. Mais un ſommeil profond anéantit juſqu'aux ſonges, interdit à l'ame tout uſage de ſon intelligence. Pourquoi donc ne convient-on point de ſes vices ? C'eſt qu'on les a. Il faut être éveillé, pour raconter ſes ſonges; & guéri de ſes vices, pour les avouer. Eveillons-nous donc, ſi nous voulons condamner nos erreurs. C'eſt la Philoſophie qui nous réveillera, elle ſeule peut diſſiper un ſommeil létargique. Dévouez-vous tout entier à ſon ſervice; vous êtes digne d'elle, elle eſt digne de vous : volez dans les bras l'un de l'autre; renoncez à toute autre affaire, mais renoncez-y fortement, avec éclat. N'allez pas philoſopher à demi. Si vous étiez malade, vous renonceriez à toute affaire, publique ou domeſtique; nul accuſé ne vous toucheroit aſſez, pour obtenir votre aſſiſtance; vous n'auriez d'autre ſoin que de vous guérir au plutôt. Eh bien, mon ami ! n'en ferez-vous pas autant pour la ſageſſe ? Rompez vos liens; que tous vos moments ſoient pour elle : vous la manquez, ſi vous êtes préoccupé. La Philoſophie eſt impérieuſe, elle donne l'heure, & ne la prend pas; elle ne veut pas être en ſecond, mais l'objet principal, mais la ſouveraine :

elle paroît, & veut qu'on obéiſſe. Les habitants d'une ville offroient à Alexandre une partie de leur territoire & la moitié de leurs biens. Je ne ſuis pas venu en Aſie, leur dit-il, pour recevoir ce que vous me donnerez, mais pour vous laiſſer la part qu'il me plaira. La Philoſophie, comme Alexandre, vous dit : je ne prétends pas recevoir le temps que vous aurez de trop ; contentez-vous de la part que je vous ferai.

Que la Philoſophie ſoit donc l'unique objet de votre penſée, votre unique amie, votre ſoutien ; bientôt un intervalle immenſe vous ſéparera des autres hommes ; vous devancerez tous les mortels, & les Dieux vous devanceront de fort peu. Quelle ſera donc la différence entre eux & vous ? Ils dureront plus long-temps que vous. Mais qu'il faut d'habileté, pour renfermer tout dans un point ! Un petit nombre d'années eſt autant pour le Sage, que l'éternité pour les Dieux ; il a même un mérite de plus ; la ſageſſe des Dieux eſt due à leur nature, & non à leurs efforts. Le ſublime alliage ! rencontrer dans le même ſujet, la foibleſſe de l'homme, & la ſécurité d'un Dieu ! Que la Philoſophie a de force contre les attaques du ſort ! invulnéra-

mes des lampes : la nature nous allume & nous souffle. Dans l'intervalle, il y a quelques maux à souffrir ; en deçà & au delà, une sécurité profonde. Notre erreur, mon cher Lucilius, c'est de ne voir le trépas qu'à la suite de la vie : il est avant comme après. Qu'importe de ne pas commencer, ou de finir ? L'effet est toujours le même ; il consiste à n'être pas. Voilà les exhortations que je m'addressois intérieurement : car la parole m'étoit interdite. Peu à peu je ne me sentis plus oppressé, mais haletant ; la maladie me laissa de plus longs repos, & cessa tout-à-fait : mais l'impression dure encore. Ma respiration n'est pas aussi libre qu'à l'ordinaire : je sens toujours de l'embarras & de la gêne. La maladie fera comme elle voudra, pourvu qu'elle ne se jette pas sur mon ame. En attendant, recevez ma protestation. L'heure fatale ne me causera pas d'effroi : j'y suis tout préparé : ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. Sans doute, il seroit plus beau de ne pas craindre la mort, dans un temps où l'on trouve de l'agrément à vivre. Quel mérite y a-t-il à sortir, quand on vous chasse ? Il y en a pourtant. On me chasse ; mais je m'en vais de bon gré : ou plutôt, on ne chasse point le Sage. Etre chassé, c'est

c'eſt partir malgré ſoi : & le Sage ne fait rien, malgré lui. Il ſe dérobe à la néceſſité, parce qu'il veut ce qu'elle le forceroit de faire.

LETTRE LV.

Deſcription de Baies & de la maiſon de Vatia.

JE deſcends de litiere, auſſi las que ſi j'avois fait à pied tout le chemin que j'ai fait aſſis. Il eſt fatiguant de ſe faire long-temps porter, & d'autant plus fatiguant, que la Nature y répugne : elle nous a donné des jambes pour marcher, comme des yeux pour voir. C'eſt la molleſſe qui nous affoiblit ; à force de ne pas vouloir, on finit par ne pas pouvoir. Cependant j'avois beſoin de me ſecouer, pour faire couler la bile, ſi c'eſt elle qui me ſuffoque ; ou pour raréfier l'air de mes poumons, s'il eſt devenu trop denſe par quelque cauſe que j'ignore. Je me ſuis bien trouvé de la voiture, j'ai continué : le lieu m'invitoit. Entre Cumes & la campagne de Servilius Vatia, le rivage ſe courbe en un chemin étroit, reſſerré d'un côté par la mer, & de l'autre, par le lac. Une

tempête récente en avoit raffermi le sol : car, vous le savez, la tempête, par ses flots pressés & continus, applanit le terrein ; un trop long calme le désunit, en privant les sables de l'humidité qui leur sert de lien. Cependant je me mis, suivant mon usage, à chercher autour de moi quelques sujets d'instruction, & mes yeux se porterent sur la maison de campagne que possédoit autrefois Vatia. Là vieillissoit ce riche Prétorien, qui ne fut célebre que par son oisiveté, pour laquelle on l'estimoit heureux. Quand l'amitié d'Asinius Gallus perdoit quelque Romain ; quand les ennemis de Séjan, & ensuite ses partisans, étoient immolés ; à chaque victime, on s'écrioit : *O Vatia ! tu possedes seul l'art de vivre.* Il ne savoit que se cacher, & la différence est grande entre le repos & l'indolence. Pour moi, du vivant de Vitia, je ne passois jamais devant cette maison, sans dire ; *ci-git Vatia.* Mais la Philosophie, mon cher Lucilius, a quelque chose de si sacré, de si vénérable, qu'on chérit jusqu'à l'imposture qui lui ressemble. L'homme oisif aux yeux du peuple, est un Philosophe retiré du monde, libre de soins, satisfait de lui-même, ne vivant que pour lui ; avantages qui ne conviennent à personne,

qu'au vrai Sage. C'eſt lui qui n'eſt troublé d'aucune inquiétude, & qui ſait vivre pour lui-même; car il ſait vivre, & c'eſt le point eſſentiel. Mais fuir les perſonnes & les choſes, mais s'exiler pour le mauvais ſuccès de ſes paſſions, ſe dérober au ſpectacle du bonheur d'autrui, ſe cacher de peur, comme un animal foible & timide: ce n'eſt pas là vivre pour ſoi; c'eſt vivre pour la crapule, pour le ſommeil, pour la débauche. On ne vit pas pour ſoi, dès qu'on ne vit pour perſonne. Et pourtant la conſtance, la perſévérance ſont des vertus ſi belles, que la pareſſe même en impoſe, quand elle eſt ſoutenue. Pour la maiſon, je n'en puis rien dire de poſitif: je ne connois que la façade & les dehors, que peut voir, comme moi, le premier paſſant. J'ai remarqué deux cavernes, d'un travail immenſe, d'une grandeur conſidérable, d'une ſtructure pareille, l'une impénétrable au ſoleil, l'autre brûlée de ſes rayons juſqu'au ſoir. Un bois de platanes eſt traverſé par un ruiſſeau; une eſpece d'Euripe qui communique, d'un côté, à la mer, de l'autre, au lac Acheruſe, & que j'ai trouvé poiſſonneux, malgré les pêches qu'on y fait de temps en temps. Néanmoins, on le ménage, quand la mer eſt

tenable : si la tempête laisse du loisir aux pêcheurs, ils tendent leurs filets à la proie qui s'y présente. Le principal mérite de la maison, c'est le voisinage de Baies : elle en a les avantages, sans les inconvénients. Telles sont les qualités que je lui connois. Ajoutons que c'est une campagne de toutes les saisons. Exposée au zéphyr, elle n'en reçoit pas seulement le souffle, elle le regarde, & en prive la ville de Baies. Je trouve que Vatia n'étoit pas si mal avisé de choisir cette retraite : elle convenoit à l'indolence de sa vieillesse. Quoiqu'après tout, le lieu ne contribue guere au bonheur : c'est l'ame qui donne du prix à tout. J'ai vu le chagrin habiter des campagnes délicieuses ; j'ai vu le trouble des affaires au sein de la solitude. Soyez-en donc sûr, mon ami ; le mal-aise que vous sentez, ne vient pas de ce que vous n'êtes pas en Campanie. Et pourquoi n'y êtes-vous pas ? Envoyez vers moi vos pensées ; on peut voir ses amis, quoiqu'absents, & les voir aussi souvent, aussi long-temps qu'on le veut. Ce plaisir, le plus grand de tous, on le goûte encore mieux quand on est éloigné. La présence nous rassasie : après avoir quelquefois conversé ensemble, assis ou en se promenant, une fois séparé, l'on se croit dispensé de songer à

l'ami qu'on vient de quitter. Ce qui doit nous faire supporter l'absence avec moins de regret ; c'est que, pour être absents, deux amis n'ont pas besoin d'être éloignés. Comptez d'abord les nuits pendant lesquelles ils sont séparés, ensuite les occupations qui les appellent, chacun de son côté, puis les études solitaires, les voyages à la campagne ; & vous verrez que l'éloignement nous prive de peu de choses.

C'est dans le cœur, qu'il faut posséder son ami : là, jamais d'absence ; l'ami qu'on désire, on peut le voir tous les jours. Ainsi, étudiez avec moi, soupez avec moi, promenez-vous avec moi. Nous vivrions trop à l'étroit, sans l'imagination à qui rien n'est fermé. Mon ami, je vous vois, je vous entends, je vous quitte si peu, qu'à présent même, ce que je vous écrits, je doute si c'est une lettre ou un billet.



LETTRE LVI.

Séjour de l'Auteur à Baies. Que l'on peut étudier, même au sein du tumulte.

JE vous protefte que le filence n'eft pas auffi néceffaire qu'on le croit, pour la méditation. Mille cris confus retentiffent autour de moi. Je loge au-deffus d'un bain. Figurez-vous toutes les efpeces de bruits qui peuvent importuner les oreilles. Ce font des Athletes qui s'exercent, qui balancent leurs bras chargés de maffes de plomb; qui pouffent des gémiffements, quand ils fuccombent à la fatigue, ou feignent d'y fuccomber; des fifflements & des foupirs profonds, quand ils laiffent échapper leur haleine long-temps retenue. Si le hafard y amene un de ces baigneurs vulgaires, qui fe borne à l'onction la plus commune; j'entends le bruit du frottement, & le fon varie, fuivant que fa main frappe ou du creux ou du plat. C'eft bien pis encore, s'il furvient un joueur de paume, qui commence une partie réglée : ajoutez les ivrognes, les filous pris fur le fait, & les chanteurs qui ne trouvent leur voix belle que dans le bain; le bruit de l'onde agi-

tée, toutes les fois qu'on entre dans la cuve. Au milieu de ce vacarme, qui feroit insupportable, n'eût-il que l'inconvénient d'être enfermé, représentez-vous un épileur qui, pour se faire mieux remarquer, tire de son gosier un sifflement grêle, & ne cesse pas, qu'il n'ait trouvé des aisselles à épiler, un patient à faire crier en sa place. Représentez-vous enfin tous les marchands des tavernes, pâtissiers, charcutiers, confiseurs, qui chacun, ont leur modulation particuliere, pour crier leur marchandise. Il faut, direz-vous, que je sois sourd ou de fer, pour n'être pas distrait par tant de sons confus & discordants, tandis que notre ami Crispus mouroit d'impatience, au seul bruit de ses clients dans son vestibule. Pour moi, tous ces bruits ne me font guere plus d'impression, que celle d'une eau qui roule ou qui tombe. L'on nous dit cependant qu'une ville fut déplacée (1), pour la seule raison que les habitants ne pouvoient soutenir le fracas des cataractes du Nil. Les discours me causent plus de distraction, que les bruits: ils attirent la pensée, tandis que les bruits ne font que remplir & frapper l'oreille.

---

(1) *Voyez* Séneque, *Natural. Quæst. l.* 4, c. 2.

L 4

Entre ces bruits qui m'étourdissent, sans me détourner, je compte ceux des charriots roulants, d'un forgeron logé chez moi, du serrurier voisin, d'un acteur qui répete & déclame au son de la flûte. Les sons intermittents m'incommodent encore plus que les sons continus. Mais je me suis tellement endurci, que j'entendrois, même sans émotion, le chef des rameurs, de sa voix de tonnerre, leur prescrire la mesure. Je force mon esprit à se fixer sur lui-même, sans se porter au dehors. La Nature entiere peut retentir autour de moi, pourvu que dans mon ame il n'y ait point de tumulte, point de querelle entre le désir & la crainte, point de discorde entre l'avarice & la débauche, point de combats entre tant d'intérêts divers. Un profond silence regne dans toute la région : que m'importe ? si mes passions sont en tumulte. Le Poëte a tort de dire que *la nuit a répandu le calme dans la Nature* (1). Il n'y a point de calme, s'il n'est le fruit de la raison. La nuit n'ôte pas les inquiétudes, elle ne fait que les suspendre, ou plutôt les changer. Pour les méchants,

(1) Omnia noctis erant placidâ composta quiete. VARRON.

les nuits sont orageuses comme les jours. Le vrai calme est celui de la bonne conscience. Voyez ce riche qui cherche le sommeil dans le silence de son vaste Palais : ses oreilles ne sont frappées d'aucun bruit : la foule de ses esclaves est muette ; & si l'on approche de son lit, ce n'est que sur la pointe du pied : néanmoins il s'agite, il se retourne, il cherche à attraper un moment du sommeil le plus léger : il n'a rien entendu, & se plaint qu'on l'étourdit. C'est son ame qui bourdonne à ses oreilles : voilà les cris à étouffer, la révolte à réprimer. Ne croyez pas l'ame tranquille, parce que le corps repose : souvent le sommeil n'est qu'un trouble d'une autre espece. Quand on sent le malaise, l'ennui de soi-même, inséparables de l'oisiveté ; le seul remede, c'est l'action, c'est la secousse que procure un travail honnête. Les habiles généraux n'en connoissent pas d'autre contre la désobéissance des troupes : ils ne les contiennent qu'à force de fatigues, d'expéditions militaires : ainsi en haleine, elles n'ont pas le temps de se débaucher, & la maxime la plus incontestable, c'est que tous les vices du désœuvrement, l'occupation les dissipe. Quelquefois l'ennui des affaires, les dégoûts d'un poste infructueux & pé-

nible, nous jettent dans la retraite: nous croyons alors l'aimer; mais, dans cet exil où la peur & la fatigue nous avoient relégués, l'ambition vient rouvrir toutes nos plaies: c'est qu'elle n'étoit pas anéantie; elle étoit seulement fatiguée, rebutée par les mauvais succès. J'en dis autant de la débauche. On la croiroit cessée; notre table est plus frugale, nos dépenses mieux réglées: c'est alors qu'elle nous sollicite; les plaisirs qu'elle avoit quittés, sans y renoncer, elle les convoite, & plus fort que jamais, parce qu'elle se cache mieux. En effet, les vices déclarés sont moins graves; de même que les maladies qui touchent à la guérison, quand elles causent des éruptions, quand elles manifestent leur violence.

Ainsi, n'en doutez pas, l'avarice, l'ambition, les autres maladies de l'ame, ne sont jamais plus funestes, que dans le calme apparent d'une fausse guérison: on se croit hors d'affaire; on en est loin. Si nous sommes de bonne foi, si la retraite est sonnée, si l'apparence ne séduit plus nos cœurs; je le répete, rien ne pourra nous distraire: la voix des hommes, le chant des oiseaux, n'interrompront point nos pensées honnêtes: elles auront trop de consistance, trop de solidité. Tant que

les bruits du dehors intéressent l'ame, c'est qu'elle n'est pas assez ferme, assez retirée en elle-même; il lui reste quelqu'inquiétude, quelque vieille peur qui entretient sa curiosité. Ecoutons Virgile qui fait dire à son héros; *moi, que ni les traits, ni les bataillons des Grecs ne pouvoient effrayer, maintenant le moindre souffle m'épouvante, tout bruit m'alarme & me fait trembler pour celui qui m'accompagne, & pour le fardeau que je porte* (1).

Dans ces vers, vous voyez d'abord la peinture d'un Sage que rien n'émeut; ni les traits qui brillent dans l'air, ni les armes entrechoquées du plus épais bataillon, ni le fracas des villes qui s'écroulent. Vient ensuite un homme sans expérience: il craint pour sa fortune, le moindre bruit l'épouvante; les paroles sont pour lui des menaces, un mouvement léger le glace d'effroi: c'est son bagage qui le rend timide. Choisissez un de ces hommes fortunés, qui traînent à leur

---

(1) Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, nec adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, & pariter comitique onerique timentem.

VIRG. *Æneid.* vers. 726 & seq.

ſuite tant de riches effets ; vous le verrez, comme le héros de Virgile, craindre *pour ſon fardeau* (1).

Mon ami, l'ordre régnera dans votre ame, quand vous ſerez ſourd à tous les cris ; quand nulle voix ne vous tirera de vous-même, ni celle de la flatterie, ni celle de la menace, ni un mélange confus de vaines clameurs. Mais, dites-vous, ne ſeroit-il pas plus ſimple de s'éloigner du tumulte ? oui, ſans doute : auſſi je vais déloger ; mais je voulois m'éprouver & m'exercer. Pourquoi reſter plus long-temps à la torture ? le remede d'Ulyſſe eſt ſi facile ! & il garantit ſes compagnons du chant même des Sirenes.

(1) *Comitique onerique timentem.*

Enée portoit ſon pere Anchiſe ſur ſes épaules & menoit ſon fils Aſcagne par la main.



LETTRE XVII.

Qu'on n'est pas maître de ses premiers mouvements.

OBLIGÉ de retourner de Baies à Naples, je me laissai persuader sans peine que la mer étoit orageuse, pour n'en pas faire une seconde épreuve ; mais la pluie avoit tellement inondé les chemins, que j'étois en litiere comme en bateau. La destinée des Athletes fut la mienne pendant tout le jour : d'abord un enduit de fange, puis la poussiere dans la route souterraine de Naples. Rien de plus ennuyeux, que ce long tuyau ; rien de plus sombre, que cette entrée qui éclaire moins que les ténebres ; & quand le jour y pénétreroit, la poussiere l'auroit bientôt éclipsé : elle est incommode, même dans les lieux découverts : là, renfermée, sans issue, elle roule en tourbillons, & retombe sur le voyageur qui la fait voler. Nous avons essuyé les deux contraires dans la même route, en un même jour, la boue & la poussiere. Néanmoins ces ténebres me donnerent à penser. Je me sentis frappé intérieurement ; ce n'étoit pas de l'effroi-

mais une altération causée par la nouveauté du spectacle & par l'horreur du lieu. Je ne parle plus de moi, qui, loin d'être parfait, suis à peine supportable; le Sage même sur qui la fortune n'a plus de prise, est ébranlé, change de couleur comme les autres. Il y a des émotions, dont, avec toute sa vertu, il ne peut se garantir : c'est la nature qui lui rappelle sa mortalité. Ainsi un spectale douloureux lui allonge les traits, une apparition subite le fait frissonner; & sur le bord d'un précipice, s'il regarde en bas, sa vue se trouble : je le répete, ce n'est pas de la peur, mais des mouvements naturels invincibles à la raison. Souvent un homme brave & prêt à répandre son sang, ne peut voir couler celui d'un autre : quelques-uns s'évanouissent à la vue d'une plaie récente ou purulente : d'autres aimeroient mieux recevoir un coup d'épée, que le voir donner. Je vous disois donc que, d'abord j'éprouvai de l'altération plutôt que du trouble; ensuite une allégresse involontaire, quand le jour me fut rendu. Je me mis à réfléchir sur l'inconséquence des hommes, de craindre plus ou moins des causes dont l'effet est le même. Qu'importe qu'on soit tué par la chûte d'une tuile ou d'une mon-

tagne ? Cependant on craint plus celle-ci ; quoique l'autre soit également mortelle. C'est que la peur considere moins l'effet que la cause. Je ne parle pas des Stoïciens ; suivant eux, il est vrai, quand un homme est écrasé par une grosse masse, son ame ne peut sortir, & faute d'issue, elle se disperse dans le corps : mais je crois qu'ils se trompent. La flamme ne peut être écrasée ; elle s'échappe autour du corps qui la comprime. L'air ne peut être, ni endommagé par le choc, ni divisé par un tranchant, il cede à l'obstacle, & s'écoule à l'entour. Les éléments de l'ame sont encore plus déliés : elle ne peut donc, ni se trouver prise, ni périr étouffée ; grace à sa ténuité, tous les pores sont perméables pour elle. Quand la foudre a porté au loin sa lumiere & ses ravages, la moindre ouverture lui suffit pour s'en aller. L'ame, plus subtile que le feu même, trouve des issues par tous les membres : il ne s'agit que de savoir si elle peut être immortelle. S'il est démontré qu'elle survit au corps ; la même cause qui l'empêche de périr, la défend contre toutes les attaques. L'immortalité ne souffre pas d'exceptions, & rien ne peut nuire à ce qui est éternel.

LETTRE LVIII.

De la division des êtres, suivant Platon.

Je n'ai jamais senti, comme aujourd'hui, la disette, ou plutôt la stérilité de notre langue. Nous parlions du systême de Platon; mille idées se sont offertes, les unes qui manquent de nom, & en demandent; les autres qui en ont eu, mais l'ont perdu par notre fausse délicatesse. L'*œstrum* des Grecs, cette espece de frénésie qui s'empare des troupeaux & les disperse dans les bois; nous l'appellions autrefois *asilum*: Virgile est mon garant: *cui nomen asilo Romanum est.* Ai-je besoin d'ajouter que ce mot n'est plus d'usage? Pour ne pas vous tenir trop longtemps, certains verbes étoient usités au simple, comme *cernere ferro inter se*: Virgile est encore ma preuve: *inter se coiisse viros & cernere ferro.* Aujourd'hui l'on n'emploie que le composé *decernere.* Les anciens disoient encore *si jusso* pour *si jussero*: ne m'en croyez pas, mais Virgile: *cætera, quà jusso, mecum manus inferat arma.* Mon but, par tous ces

exemples, n'eſt pas de vous prouver combien j'ai perdu de temps chez les grammairiens : mais combien de mots d'Ennius & d'Attius doivent être tombés en déſuétude ; puiſque dans un poëte même, qu'on a tous les jours entre les mains, quelques expreſſions ſont déjà ſurannées.

Que ſignifie, direz-vous, ce préambule ? où voulez-vous en venir ? Je ne vous le cacherai pas : je voudrois, ſans choquer votre oreille, ou même en la choquant, uſer du mot *aſſentia*, eſſence. Cicéron l'emploie ; ſon autorité eſt, je crois, déciſive. En voulez-vous une plus récente ? Je vous citerai Fabianus, écrivain correct, élégant, brillant même en dépit de notre délicateſſe. Je vous en fais juge, mon cher Lucilius : comment rendre en latin l'*ouſia* des Grecs, cette choſe néceſſaire, qui comprend la nature & ſert de baſe à tout. Permettez-moi donc le mot *eſſentia :* j'uſerai ſobrement de mon droit, & peut-être me ſuffira-t-il de l'avoir. Mais que me ſert votre complaiſance ? Je ne puis exprimer en latin la choſe même pour laquelle j'outrage notre langue ; & admirez ſon indigence : ce mot intraduiſible eſt un monoſyllabe.

c'eſt le *to ón* des Grecs (1). Pourquoi cet embarras, dites-vous ? l'équivalent eſt ſous la main : mettez *quod eſt*. Ce n'eſt pas la même choſe : j'emploie un verbe au lieu d'un nom ; s'il le faut néanmoins, j'y conſens. Notre ami, avec ſon érudition ordinaire, nous diſoit que Platon diviſe l'être en ſix claſſes. Je les parcourrai toutes ; mais après avoir donné quelques notions préliminaires ſur le *genre*. Il s'agit de ce genre *primitif*, d'où dérivent toutes les eſpeces : principe de toute diviſion, il embraſſe la nature entiere. Comment le trouver ? rien de plus ſimple. Parcourez en rétrogradant toutes les eſpeces, vous remonterez à la premiere. Suivant Ariſtote, l'homme, le cheval, le chien, ſont des eſpeces : mais un lien commun les unit. Quel eſt ce lien ? l'*animalité*. Ainſi, l'homme, le cheval & le chien ſont des eſpeces, dont l'*animal* eſt le genre. Mais, ſans être animal, on peut avoir une ame : nous en reconnoiſſons dans les plantes, dans les arbres ; nous diſons des végétaux, qu'ils vivent &

---

(1) Les ſcholaſtiques qui ſont venus depuis Séneque, ont rendu le mot ΩN des Grecs, par *ens*, qui étoit inconnu de l'ancienne latinité.

qu'ils meurent. Les *êtres animés* seront donc au dessus des animaux; puisqu'outre les animaux, ils embrassent encore les végétaux. Allons plus loin. Quelques êtres sont privés d'ame, comme les pierres. Il y a donc quelque chose d'antérieur aux êtres animés : c'est le *corps*. Ainsi nouvelle division. Tous les corps sont ou animés ou inanimés ; mais le corps ne tient pas le premier rang, puisqu'il y a des choses corporelles & incorporelles. Quel est donc le genre commun de ces deux especes ? celui que je désignois tout-à-l'heure par l'expression assez impropre de *quod est*.

Reprenons ses divisions. L'être est corporel ou incorporel : voilà le premier genre, le plus ancien, le plus étendu ; les autres sont des genres, mais partiels. C'est dans ce sens, que l'homme est genre, parce qu'il comprend les hommes de toute nation, Grecs, Romains, Parthes ; de toute couleur, blancs, noirs, olivâtres ; enfin les individus, Caton, Cicéron, Lucrece. Il est donc genre, comme contenant des especes ; mais il est espece, comme contenu dans un genre. Au lieu que l'être est le genre le plus général ; il n'a rien au dessus de lui, il est le principe des choses, la source des *divisions*.

Les Stoïciens placent au-dessus de l'être, un autre genre, qu'ils regardent comme plus universel : j'en parlerai par la suite. Mais établissons d'abord que celui de Platon embrasse toute la nature, & mérite par conséquent d'occuper la premiere place. L'être se divise en corporel & en incorporel : point de milieu. Et le corps ? en animé & inanimé. Parmi les corps animés, les uns ont de l'intelligence, les autres n'ont qu'une ame : ou, si vous l'aimez mieux, les uns ont un mouvement spontanée, ils marchent & se déplacent ; les autres tiennent à la terre, se nourrissent & s'accroissent par des racines. Et les animaux, comment les diviser ? en mortels & immortels. Quelques Stoïciens établissent pour premier genre le *quoi :* leur raison, c'est que dans la nature, il y a des choses qui existent, & il y en a, qui n'existent pas : celles-ci, quoique non-existantes, n'en font pas moins partie de la Nature, puisqu'elles frappent nos esprits ; tels sont les Centaures, les Géants, & les autres idées chimériques, qui ont une forme, quoique dénuées de réalité.

Je reviens à ce que je vous ai promis : je vais suivre les six classes d'êtres, suivant Platon. La premiere n'en contient qu'un,

& cet être n'est perceptible, ni à la vue, ni au toucher, ni à aucun de nos sens; il n'est qu'intelligible, parce qu'il n'existe qu'en abstraction. Ainsi l'homme abstrait ne frappe point la vue; mais il la frappe, s'il est individualisé, comme Cicéron & Caton. L'animal abstrait ne se voit pas non plus, mais se conçoit; les individus sont visibles, comme tel cheval, tel chien, &c.

L'être de la seconde classe surpasse tous les autres: c'est l'être par excellence. Ainsi la qualité de poëte, commune à tous les faiseurs de vers, peut n'en désigner qu'un seul: & quand on dit *le Poëte* chez les Grecs, il n'y a personne qui n'entende Homere. Cet être, par excellence, c'est Dieu, le plus grand & le plus puissant des êtres.

La troisieme classe est celle des êtres qui ont une existence qui leur est propre; leur nombre est infini, & leur vue interdite à nos regards. Quels sont donc ces êtres? ils sont proprement de la fabrique de Platon; il les appelle *idées* immortelles, immuables, inaltérables, elles servent de modeles à tous les corps. En voulez-vous la définition? l'idée, suivant notre Philosophe, est l'Archetype éternel de toutes les œuvres de la Na-

ture. Un exemple rendra la chose plus sensible. Je veux faire votre portrait, vous en êtes le modele : c'est de vous que j'emprunte les traits qui passeront dans mon ouvrage. Eh bien : ce visage que j'étudie, qui dirige mon pinceau, dont je cherche à saisir la ressemblance : c'est ce que Platon appelle l'*idée*. La Nature est remplie d'une infinité de semblables modeles, d'après lesquels elle forme tous ses ouvrages.

Dans la quatrieme classe est l'*eidos*. Redoublez ici d'attention, & si la matiere est abstraite, c'est moins à moi, qu'à Platon qu'il faut s'en prendre : les idées subtiles sont toujours difficiles. J'employois tout-à-l'heure la comparaison d'un Peintre. Pour faire le portrait de Virgile, il le regardoit ; le visage de Virgile étoit l'*idée*, c'est-à-dire, le modele du tableau. Eh bien ! les traits que l'artiste fait passer du modele sur la toile, c'est l'*eidos*. Quelle est donc la différence entre l'*idée* & l'*eidos* ? l'une est le modele, l'autre est ce qui passe du modele dans la copie. L'artiste imite l'une, & fait l'autre. Une statue a des traits ; voilà l'*eidos* : le modele a une physionomie dont l'inspection a guidé le ciseau du Statuaire, voilà l'idée. Autre différence : l'*eidos* est dans

l'ouvrage, l'*idée* hors de l'ouvrage, & même antérieure à lui.

La cinquieme classe comprend les êtres qui n'ont qu'une existence commune : nous sommes dans cette classe ; elle embrasse les hommes, les bêtes, tous les corps.

La sixieme est composée des êtres qui n'ont qu'une ombre d'existence, comme le vuide & le temps. Toutes les choses que nous voyons, que nous touchons, Platon ne les met pas au rang des êtres qu'il suppose doués d'une existence propre ; leurs émanations continuelles, sans cesse les accroissent ou les diminuent. Nul n'est le même dans la vieillesse & dans l'âge tendre ; ou plutôt nul n'est au matin ce qu'il étoit la veille : nos corps sont des fleuves qui s'écoulent ; le temps fuit, & les objets sensibles avec lui : rien ne demeure, tout change : & en disant que tout change, je suis déjà changé. Voilà dans quel sens Héraclite a dit qu'on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve : il ne reste que son nom, l'eau s'est écoulée. Ce changement est plus sensible dans une riviere, que dans un homme, mais le courant qui nous emporte, n'est pas moins rapide, & je ne puis concevoir notre folie, de tant aimer un corps

si fugitif, & de craindre le trépas, tandis que chaque instant est la mort de notre état précédent. Ce que vous éprouvez tous les jours, avez-vous donc peur de l'éprouver une fois? Je n'ai parlé que de l'homme, composé, périssable, fragile, exposé à mille attaques; mais le monde lui-même, cet assemblage éternel & indestructible, le monde change & n'est jamais le même: il possede toujours autant de matieres, mais autrement disposées, sous des formes nouvelles.

A quoi bon ces subtilités, demanderez-vous? à rien, puisqu'il faut vous le dire. Mais, quand une attention trop longue a fatigué les yeux du Ciseleur, il les délasse & les refait, pour ainsi dire, par un repos salutaire: nous pouvons l'imiter, & donner, comme lui, du relâche à nos esprits; en réparer les forces par quelques amusements. Mais l'amusement même doit être un travail, & l'on peut, avec de l'attention, en tirer du profit. C'est ma pratique, mon cher Lucilius; de tous mes amusements, quelque étrangers qu'ils soient à la Philosophie, je tâche de recueillir quelque réflexion utile aux moeurs. Mais quel rapport le sujet présente-t-il avec les mœurs? quelle instruction en tirer? les *idées* de Platon

Platon peuvent-elles me rendre plus vertueux, réprimer la fougue de mes passions? elles le peuvent; ne fut-ce que par ce principe sublime, que tous les objets destinés à servir, à flatter, à irriter les sens, n'ont pas, suivant Platon, d'existence réelle: ce ne sont que des images momentanées, des formes passageres sans tenue ni solidité; néanmoins nous les désirons, comme s'ils étoient indestructibles, comme si nous étions immortels. Machines foibles & fragiles, nous n'avons qu'un moment de consistance; employons ce moment à nous élever aux objets éternels. Admirons ces formes de toutes choses, qui voltigent dans l'espace; au milieu d'elles, un Dieu bienfaisant, qui, par sa prudence, corrige le vice de la matiere, & sauve du trépas un monde qu'il n'a pu faire immortel. Car l'Univers n'est pas indestructible par lui-même; s'il subsiste & se conserve, c'est par les soins d'un surveillant: s'il étoit éternel, il n'auroit pas besoin de gardien; mais il faut que le même bras qui l'a formé, le soutienne, & qu'à la foiblesse de l'ouvrage, supplée la puissance de l'ouvrier. Méprisons donc ces vains objets, dont la valeur est nulle, & l'existence même contestée. Songeons encore

que si le monde, aussi mortel que nous, est préservé des périls par la prévoyance d'un Dieu ; la nôtre pourroit aussi prolonger de quelques instants la durée de ce foible corps ; & le moyen, c'est de régler nos passions, de réprimer la volupté qui tue la plupart des hommes. Platon lui-même, ne parvint à la vieillesse qu'à force de soins. La Nature, il est vrai, l'avoit doué d'un corps sain & robuste, & son nom lui venoit de la largeur de sa poitrine ; mais cette force avoit été bien diminuée par les voyages & les périls de mer. Cependant la frugalité, la fuite des excès, une attention continuelle sur lui-même, le menerent, malgré ces obstacles, à un âge avancé ; car, vous le savez, grace à son régime, Platon mourut à pareil jour qu'il étoit né, après une vie de quatre-vingt-un ans précis. Aussi des Mages, qui se trouvoient pour lors à Athenes, lui offrirent des sacrifices funebres, regardant comme une destinée surnaturelle, d'avoir rempli le plus parfait des nombres, le produit de neuf par neuf. Je crois bien qu'il eût de bon cœur cédé quelques jours de cette somme, & par conséquent eût renoncé aux honneurs du sacrifice : mais toujours est-il vrai que la vieillesse est le fruit de la sobriété ; & si

la vieillesse ne vaut pas un désir, elle ne mérite pas non plus un refus. Il est agréable de rester long-temps avec soi, quand on s'est rendu une jouissance digne de soi. Aussi n'est-il pas décidé qu'on doive renoncer aux dernieres années de la vieillesse, & se donner la mort au lieu de l'attendre. Sans doute on est bien près de la peur, quand on laisse venir le destin sans faire un pas vers lui; il faut bien aimer le vin, pour épuiser le tonneau jusqu'à la lie. Mais la derniere partie de notre âge en est-elle vraiment la lie? n'en est-ce pas, au contraire, la portion la plus limpide & la plus pure, quand l'ame a conservé toute sa force, quand des organes sains lui prêtent leur secours? Voilà ce qu'il faudroit examiner, avant de prendre un parti : c'est la vie qu'on veut prolonger, & non le trépas. Mais si le corps est inhabile à ses fonctions, pourquoi lui laisser une ame qu'il ne peut plus servir? Peut-être même seroit-il bon de s'y prendre avant d'y être forcé, de peur de n'être plus en état, quand il faudroit. Comme le risque est plus grand à vivre malheureux qu'à mourir trop tôt, ce seroit être fou que de ne pas se délivrer d'un péril, au prix de quelques jours. Rien de plus rare, que d'arriver,

ſans accident, de la décrépitude à la mort; mais rien de plus commun que de gémir ſous le faix d'une exiſtence inutile : malheur bien plus grand, que de ſacrifier quelques jours d'une vie qui ne peut durer long-temps. Mon ami, l'arrêt que je vais porter ne doit pas vous affliger; il ne vous regarde pas encore : cependant faites-y attention. Je ne quitterai point la vieilleſſe, ſi elle me laiſſe tout entier à moi; je parle de la meilleure partie de mon être : mais ſi elle ſe met à ébranler mon ame, à troubler ſes fonctions; ſi je ne ſuis plus un homme vivant, mais une machine animée, je m'élancerai, pour ſortir d'un édifice prêt à s'écrouler. Je n'attenterai pas ſur moi, dans la maladie, à moins qu'elle ne ſoit incurable & nuiſible à mon ame; ni dans la douleur : ſe tuer, c'eſt y ſuccomber. Mais, ſi j'étois ſûr qu'elle ne dût jamais finir, je m'en irois, non pas à cauſe d'elle, mais parce que je ne pourrois plus remplir les devoirs pour leſquels je vis. Si c'eſt une foibleſſe de mourir, parce qu'on ſouffre; c'eſt une folie de vivre pour ſouffrir (1).

Mais je ſuis trop long, & j'en aurois

(1) Il eſt inutile de prémunir le Lecteur contre ces raiſonnements : on ſait aſſez que les maximes

encore pour un jour. Comment finir sa vie, quand on ne sait pas terminer une lettre ? Recevez donc un adieu, moins triste que l'éternel adieu.

LETTRE LIX.

Différence entre la joie & la volupté.

VOTRE lettre m'a fait le plus grand plaisir : permettez-moi le langage ordinaire, & ne le prenez pas dans le sens des Stoïciens. Le plaisir, suivant nous, est un mal ; mais c'est la chose : le mot ne signifie dans l'usage commun, que le contentement intérieur de l'ame. Je le répete, le plaisir, en pesant les mots dans notre balance, se prend en mauvaise part : la joie n'appartient qu'au Sage ; parce que c'est l'élan d'une ame pénétrée de son bonheur, & sûre de ses forces. Néanmoins, on dit tous les jours qu'on a eu beaucoup de joie du Consulat d'un ami, de son mariage, de l'accouchement de sa femme, de mille autres événements

des Stoïciens sur le suicide, sont entiérement opposées à l'esprit du Christianisme.

qui, loin de causer de la joie, ne sont bien souvent qu'annoncer la tristesse. L'essence de la joie, c'est de ne jamais cesser ni dégénérer. Aussi, quand Virgile dit: *les mauvaises joies de l'ame* (1); son expression est élégante, mais impropre. Il n'y a pas de fausse joie, mais il y a de faux plaisirs: & voilà ce qu'il entend; il désigne les insensés qui s'applaudissent de leur malheur. Quant à moi, j'avois raison de dire que votre lettre m'a fait le plus grand plaisir. La joie de l'ignorant eût-elle un motif légitime, ne mérite que le nom de plaisir; parce qu'elle est toujours déréglée, toujours voisine du chagrin: comme elle naît du préjugé, la raison ne peut la modérer ni la contenir.

Mais, pour revenir à votre lettre, voici pourquoi j'en suis charmé. Vous êtes maître de votre style; jamais il ne vous emporte au-delà de votre idée. Combien d'écrivains se laissent débaucher par l'attrait d'une expression! Les vôtres sont précises; elles naissent du sujet: vous n'en mettez qu'autant qu'il vous plaît, & vous exprimez plus que vous ne dites. Cette qualité en annonce une bien plus

(1) Mala mentis gaudia. *Æneid. l. 6, vers. 278.*

grande : elle prouve que, dans votre ame, comme dans votre ſtyle, il n'y a point de redondance, point d'enflure. Cependant je rencontre, en vous liſant, des métaphores qui, ſans être haſardées, ont le mérite de la hardieſſe : je rencontre des images; & nous les interdire, pour les accorder excluſivement aux Poëtes, c'eſt n'avoir pas lu nos anciens Proſateurs : ils ne ſongeoient guere à l'effet; ſimples & naïfs, ils n'avoient d'autre but que de convaincre & d'inſtruire. Néanmoins leurs Ecrits ſont pleins de figures : c'eſt que le Philoſophe en a beſoin comme le Poëte; mais par un autre motif, pour prêter un appui à notre foibleſſe, pour rendre les idées plus ſenſibles au Lecteur ou à l'Auditeur. Je lis maintenant Sextius, Philoſophe nerveux, qui écrit en grec, mais penſe en Romain. Nous parlions de figures : il en emploie une bien frappante, celle d'un corps de troupes, qu'on range en bataillon quarré, quand on craint l'ennemi de toutes parts. Le Sage, dit-il, doit faire de même, déployer ſes vertus dans tous les ſens, afin qu'en cas d'attaque, il y ait par-tout des troupes, & que, ſans confuſion, elles obéiſſent au moindre ſigne du Commandant : c'eſt une précaution des ha-

biles Généraux ; toute l'armée reçoit à la fois l'ordre du chef, parce que la diſpoſition eſt telle, que le ſignal donné par un ſeul, ſe communique en un moment aux cavaliers & aux fantaſſins. Cette harmonie, ſuivant Sextius, nous eſt encore plus néceſſaire qu'aux guerriers. Souvent ils craignent l'ennemi ſans fondement ; ſouvent le chemin le plus ſuſpect ſe trouve le plus sûr : mais, pour la folie, jamais de paix ; le front eſt attaqué comme l'arriere-garde, l'aile droite aſſaillie comme la gauche ; le péril ſe montre & devant & derriere : elle a peur de tout, n'eſt prête à rien, & redoute juſqu'aux ſecours qui lui viennent. Mais le Sage, toujours ſur ſes gardes, eſt fortifié contre tous les aſſauts : la pauvreté, le deuil, l'ignominie, la douleur auront beau fondre ſur lui, jamais il ne reculera ; plein d'aſſurance, il marchera contre ſes ennemis, & ſe mêlera parmi eux. Mais nous, que de liens nous retiennent ! & point de force pour les rompre ! Depuis ſi long-temps que nous croupiſſons dans le vice, quel moyen de purifier nos ames ? elles ſont non-ſeulement tachées, mais encore imprégnées.

Sans quitter l'allégorie de Sextius, tâchons de réſoudre un problême qui m'a

souvent occupé. Pourquoi la folie nous retient-elle avec tant d'acharnement? C'est que d'abord on la repousse foiblement, on ne marche qu'à pas lents à la vertu. Ensuite les préceptes des Sages inspirent trop peu de confiance; on n'en abreuve pas son ame entiere; on parcourt trop légérement des objets de cette importance. Et comment apprendre à triompher des vices, quand on n'étudie que dans les intervalles qu'ils nous laissent? Nul n'approfondit la sagesse; on ne fait que l'effleurer: donner quelques instants à la philosophie, paroît encore trop pour des gens affairés. Mais le principal obstacle, c'est la facilité que nous avons à être contents de nous-mêmes. Qu'un seul homme nous trouve honnêtes, prudents, integres; nous croyons l'être. Un mince éloge ne suffit pas à notre vanité: tous ceux dont la flatterie la plus impudente, accable ses dupes, nous les recevons comme une dette. On vante notre sagesse, notre vertu; nous ne contredirons point ces louanges, quoique sûrs qu'elles sont fausses. La complaisance pour soi va si loin, qu'on veut être loué d'une vertu, même quand on a le vice contraire. Un tyran voudroit passer pour humain; un brigand pour généreux; un ivrogne, un débau-

ché, pour tempérants. Ainsi, comme on se croit parfait, on n'a garde de se réformer.

Alexandre, dans sa folle expédition de l'Inde, portoit la guerre chez un peuple à peine connu de ses voisins. Au siege de je ne sais quelle ville, en faisant le tour des murailles pour reconnoître l'endroit foible de la place, il reçoit un coup de fleche; mais il n'en reste pas moins à cheval, & continue sa tournée. Peu à peu le sang s'arrête, la plaie se ferme, & devient douloureuse : la jambe trop long temps suspendue, s'enfle & s'engourdit; il ne peut aller plus loin. *Tout le monde m'assure*, dit-il, *que je suis fils de Jupiter; mais ma douleur me crie que je ne suis qu'un homme.*

Faisons de même. Quand la flatterie viendra nous enivrer; chacun à notre maniere, disons-lui : tu m'assures que je suis sage; mais je vois tout ce que je désire encore d'inutile & de nuisible. Je ne sais pas même ce que la satiété apprend aux bêtes, quelles sont les limites du boire & du manger : j'ignore jusqu'à la portée de mon estomac. On vous dit que vous êtes sage! Et moi, je vais vous apprendre à n'en rien croire. Qu'est-ce que le sage? C'est un homme plein de joie & d'allégresse, qui, dans un calme inébran-

vit égal aux Dieux. Eh bien! ren-
ı vous-même. Etes-vous inaccessi-
la tristesse? l'espoir ne vous a-t-il
fait sentir les tourments de l'at-
votre ame se maintient-elle nuit
dans une égalité parfaite, toujours
, toujours contente d'elle-même?
:e cas, vous avez atteint le faîte
heur humain. Mais, si vous cher-
: plaisir par-tout, & quel qu'il
chez qu'il vous manque en sagesse,
: qui vous manque en bonheur.
ıspirez au bien-être : mais les ri-
n'y menent pas; les honneurs
ıdrent que des soucis; tous ces
ui vous promettent du plaisir, ne
e des germes de douleur. Tous
ımes courent après le bonheur;
ne poursuit que l'ombre : la réa-
n ignore où elle est. Celui ci la
dans les festins & la débauche;
dans l'ambition & la foule des
l'un dans les bras de sa maîtresse;
lans les beaux arts, dans cette lit-
superficielle qui repaît la vanité,
érir les vices. Ils se laissent tous
par des amusements frivoles &
s. Ainsi la gaieté folle d'un mo-
vresse, est payée par un long en-
si l'applaudissement & les accla-

mations de la multitude, coûtent beaucoup à obtenir, & plus encore à expier.

Songez-y donc : l'effet de la sagesse est une joie soutenue; l'ame du sage est, comme la région éthérée, dans une sérénité continuelle. Voilà donc un motif pour désirer la sagesse; la joie l'accompagne toujours : mais cette joie est fondée sur la conscience des vertus; cette joie n'est le partage que de l'homme juste, courageux, tempérant. Quoi! direz-vous, la joie n'est donc pas faite pour les fous & les méchants? Pas plus que pour le lion qui a trouvé sa proie. Quand ils sont fatigués de crapule & de débauche; quand le jour les surprend encore le verre à la main; quand les aliments entassés dans leur estomac trop étroit, commencent à chercher une issue; alors ces malheureux s'écrient avec Virgile : *Vous savez que nous avons passé notre nuit dernière dans une fausse joie* (1). En effet, la nuit des débauchés ne leur offre que de fausses joies, & ressemble à la dernière des nuits; mais la joie des Dieux & de leurs égaux, n'a point d'interruption : elle finiroit, si elle venoit du dehors; mais elle

---

(1) *Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem Egerimus, nosti.*

ne dépend de personne, parce qu'elle n'est due à personne. La fortune n'ôte point ce qu'elle n'a point donné.

LETTRE LX.

Du mépris pour ce qui fait l'objet des vœux & des prieres du vulgaire.

Je suis mécontent, fâché, courroucé. Quoi ! désirer encore ce que vous souhaitoient votre nourrice, vos Pédagogues, votre mere, & ne pas voir qu'ils ne vous souhaitoient que du mal ! Vœux barbares des personnes qui nous aiment ! & d'autant plus barbares, qu'ils sont mieux exaucés ! Voilà donc pourquoi tous les maux s'acharnent sur l'homme dès l'âge le plus tendre ! c'est qu'il croît au milieu des malédictions de ses parents. Eh ! mon ami, parlons une fois aux Dieux sans intérêt. Pourquoi toujours demander, comme si nous n'étions pas assez grands pour nous suffire ? Jusqu'à quand nos semailles occuperont-elles le territoire des plus grandes villes ? Jusqu'à quand un peuple entier moissonnera-t-il pour un seul homme ? Jusqu'à quand la provision de bled d'une seule table sera-t-elle ap-

portée par plus d'un navire & de plus d'une mer ? Il ne faut au taureau que les pâturages de quelques arpents ; à plusieurs éléphants, qu'une seule forêt : & pour rassasier l'homme, ce n'est pas trop de la terre & de la mer ? Quoi donc ! avec un si petit corps, la Nature lui a-t-elle donné plus d'appétit qu'aux animaux les plus gros & les plus voraces ? Nullement : de tant de provisions, il n'en revient presque rien aux besoins naturels : on les appaise à peu de frais. Ce n'est pas la faim qui coûte cher, c'est la vanité. Aussi ces gourmands que Salluste appelle *les esclaves de leur ventre*, ne doivent pas être mis au rang des hommes, mais des bêtes, & quelques-uns même au rang des morts. Vivre, c'est jouir de soi. Se cacher & rester engourdi, c'est faire de sa maison un sépulcre. On peut à la porte graver sur le marbre le nom du maître : il a prévenu la mort.

LETTRE LXI.

Conduite sage de l'Auteur. De la soumission à la nécessité.

RENONÇONS, Lucilius, à nos anciens désirs. Pour moi, je m'applique, dans la vieillesse, à n'avoir plus ceux de mon enfance. Ma seule occupation, nuit & jour, ma seule pensée, mon unique étude, c'est de guérir les maux invétérés de mon ame. Je tâche que chacun de mes jours soit en raccourci ma vie entiere; non que je le saisisse comme s'il devoit être le dernier, mais j'en dispose comme s'il pouvoit l'être. Je songe, en vous écrivant, que la mort peut m'appeller au milieu de cette lettre. Comme elle voudra; je suis prêt. Si la vie a pour moi quelques charmes, c'est que j'ai pris mon parti sur sa durée. Avant la vieillesse, je pensois à bien vivre; je ne pense aujourd'hui qu'à bien mourir, c'est-à-dire, avec résignation. Tâchons de ne rien faire à regret. Ce qui doit arriver, arrivera, quoi qu'on fasse: la nécessité n'est que pour les rebelles; il n'y en a plus, quand on se soumet. Oui, l'esclave qui

reçoit sans murmure les ordres de son maître, s'épargne la plus grande peine de la servitude ; il ne fait que ce qu'il veut : le malheur n'est pas dans la contrainte, mais dans la répugnance. Sachons donc plier nos volontés à tous les événements ; & sur-tout envisageons sans tristesse le terme de notre carriere. Il est plus important de se préparer à la mort, qu'à la vie. Nous avons pour vivre assez de provisions : mais l'avidité n'est jamais contente ; il lui manque & lui manquera toujours quelque chose. Ce ne sont ni les jours ni les années, c'est l'ame qui rend la vie courte ou longue. J'ai de la mienne ce que j'en veux : me voilà rassasié, la mort peut venir quand elle voudra.

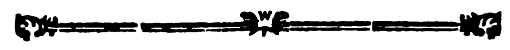


LETTRE LXII.

De l'emploi du temps.

NE croyez pas ceux qui vous disent que la foule des affaires les empêche d'étudier. Les prétendues affaires, ils les supposent, ils les exagerent, ils se les font. Pour moi, j'ai du temps, mon ami, j'en ai beaucoup ; je puis toujours disposer de moi : c'est que je me prête aux affaires, au lieu de m'y livrer, & que je ne vais pas chercher des prétextes pour perdre mon temps. Par-tout, je m'occupe de mes pensées, je médite sur quelque objet utile : je m'attache à mes amis, mais sans me détacher de moi-même. Quant aux personnes avec lesquelles je n'ai que des rapports de services à rendre, de devoirs à remplir, elles me prennent peu de temps. Je ne m'arrête qu'avec les gens de bien ; de quelque pays, de quelque siecle qu'ils soient, je dirige vers eux mes pensées. Le vertueux Démétrius est sans cesse avec moi ; je le mene partout ; je quitte ces hommes vêtus de pourpre, pour m'entretenir avec un homme à demi nud ; je l'admire ; & comment ne

l'admirerois-je pas ? Je vois qu'il ne lui manque rien. S'il est impossible à l'homme de tout avoir, il peut du moins tout mépriser; & la voie la plus courte pour être riche, c'est de ne pas s'en soucier. Mais notre ami Démétrius, sans affecter le mépris des richesses, en abandonne la possession aux autres.



LETTRE LXIII.

Qu'il ne faut pas s'affliger sans mesure, de la perte de ses amis.

VOUS êtes affligé de la mort de votre ami Flaccus; mais ne le soyez pas trop: je n'ose vous conseiller de ne l'être pas du tout: & pourtant ce seroit le mieux. Mais où trouver cette fermeté, sinon dans l'homme supérieur à la fortune: encore sentiroit-il quelques piqûres, mais rien de plus. Pour nous, on peut nous passer des larmes, pourvu qu'elles ne soient pas immodérées, ou si nous savons les réprimer. Je ne veux pas que la mort d'un ami nous laisse les yeux secs, ni qu'elle les épuise: je permets des larmes, & non des pleurs. Cette loi vous paroît-elle dure, quand le premier des Poëtes

Grecs n'accorde le droit de pleurer que pour un jour; quand il dit que Niobé même, prit de la nourriture? Ces ſanglots, ces pleurs immodérés, ſavez-vous d'où ils viennent? du deſir de ſe montrer ſenſible. On ne cede pas à la douleur, on veut en faire parade : ce n'eſt jamais pour ſoi ſeul qu'on eſt affligé. Malheureuſe folie! la douleur même a ſon oſtentation. Quoi donc! oublierai-je mon ami? Vous lui aſſurerez un ſouvenir bien court, s'il ne doit pas durer plus long-temps que votre douleur. Ce viſage froncé, le premier objet riſible va peut-être l'épanouir. Je ne vous renvoie pas même au temps qui guérit tous les regrets, qui calme tous les chagrins : ceſſez de vous obſerver; & cet appareil de triſteſſe va tomber. Aujourd'hui vous ſurveillez votre douleur; elle échappe même à votre vigilance : plus elle eſt vive, plutôt elle doit ſe paſſer. Tâchons que le ſouvenir de nos amis perdus, ait pour nous des charmes : on n'aime pas à revenir ſur une idée affligeante; mais s'il eſt impoſſible que leur nom frappe nos oreilles, ſans bleſſer notre ame, du moins cette bleſſure même n'eſt pas dépourvue de plaiſir. Ainſi, comme diſoit Attalus, l'amertume d'un vin trop vieux, l'âpreté de cer-

tains fruits, châtouillent agréablement le palais. Avec le temps, la douleur s'émousse ; il ne reste plus au fond de l'ame qu'une douce volupté. Suivant le même Attalus, « l'idée de nos amis est douce » comme le miel, quand ils vivent ; mê» lée d'amertume, quand ils ne sont » plus : & l'on sait que les amers sont » bons pour l'estomac ». Je ne pense pas de même. Le souvenir d'un ami me plaît toujours, même après sa mort. Quand je le possédois, je m'attendois à le perdre ; après l'avoir perdu, je crois encore le posséder.

Faites donc, mon cher Lucilius, ce qu'exige votre équité. Cessez de mal interpréter les bienfaits de la Nature : elle vous ôte un ami ; mais elle vous l'avoit donné. Hâtons-nous de jouir de nos amis ; parce que nous ne savons pas si nous en jouirons long-temps. Voyez combien de fois nous les quittons pour de longs voyages ; combien de temps nous passons dans le même endroit qu'eux sans les voir ; & vous sentirez que ce n'est point leur trépas qui nous en prive le plus. Mais que dire de ces insensés, qui négligent leurs amis vivants, & se désolent de leur perte ? Ils n'aiment que les amis qu'ils n'ont plus ; leur douleur est sans borne ;

parce qu'ils craignent qu'on ne doute s'ils aimoient. Ils s'y prennent trop tard pour le prouver. Avez-vous d'autres amis? vous les traitez mal, & les estimez peu, s'ils sont incapables de vous consoler d'une seule perte. N'en avez-vous pas d'autres? ne vous plaignez pas de la fortune, mais de vous-même : elle ne vous enleve qu'un ami; n'aviez-vous pu en faire qu'un seul? Mais je ne crois pas qu'on ait eu même un ami, quand on n'en a eu qu'un. Si un homme, dépouillé de son manteau, se mettoit à sanglotter, au lieu de s'en procurer un autre contre le froid; ne le regarderiez-vous pas comme un fou? Hé bien! vous avez enterré l'homme que vous aimiez; cherchez quelqu'un à aimer. Au lieu de pleurer sa perte, songez à la réparer. Ce que je vais ajouter est trivial; je le sais : mais faut-il omettre une vérité, parce qu'elle est commune? Quand votre douleur résisteroit à la raison, le temps la guériroit; & quel remede pour un Sage, de cesser de pleurer, parce qu'il en est las! Quittez le chagrin, sans attendre qu'il vous quitte : discontinuez au plutôt ce que vous ne pourriez faire long-temps, quand même vous le voudriez.

Nos Ancêtres ont fixé à un an le deuil

des femmes, non pour qu'il durât tout ce temps, mais pour qu'il n'allât pas au-delà. Quant aux hommes, la loi ne leur a pas fixé de temps, parce que l'honnêteté ne leur en accorde pas. Eh bien ! de toutes ces femmes tendres, qu'on a eu tant de peines à retirer du bûcher, à séparer du cadavre de leurs maris, citez m'en une seule qui ait eu des larmes pour un mois. La tristesse est, de tous les tableaux, celui dont les spectateurs se lassent le plus promptement. Récente, elle trouve des consolateurs, elle intéresse quelque ame sensible. Vieillit-elle ? on s'en moque, & l'on fait bien ; car elle est ou fausse ou insensée.

Je vous exhorte à la fermeté, moi qui ai pleuré à l'excès mon cher Sérénus ; moi qu'on peut compter, & j'en rougis, parmi ceux que la douleur a vaincus : mais je condamne aujourd'hui ma conduite passée ; je sens que le principe de ma tristesse est venu de ce que je ne m'étois jamais douté qu'il pût mourir avant moi. Je ne voyois qu'une chose, que j'étois son aîné de beaucoup ; comme si le Destin suivoit l'ordre des âges ! Pensons donc que nos amis sont mortels, comme nous. J'aurois dû me dire : Si Sérénus est plus jeune que moi : qu'importe ? il doit mou-

vir après moi ; mais il peut mourir avant. Faute de cette réflexion, la fortune m'a pris au dépourvu. Mais je sais à présent que tout est mortel, & que la mortalité n'a pas de regle. Ce qui peut arriver un jour, peut arriver dès aujourd'hui. Pensons donc, mon cher Lucilius, que nous serons bientôt où nous sommes fâchés qu'il soit. Et peut-être si, comme les Sages l'ont publié, un asile nous est ouvert après la mort, celui que nous croyons perdu pour nous, n'a fait que nous précéder.



LETTRE LXIV.

De la vénération pour les anciens Philosophes.

VOUS étiez hier avec nous. Je dis *avec nous ;* car avec moi, vous y êtes toujours. Il m'étoit survenu quelques amis ; & l'on avoit, en leur honneur, augmenté chez moi la fumée : non qu'elle sortît à grands flots, comme des cuisines de nos gourmands : trop foible pour alarmer la garde, elle suffisoit pour annoncer la bien venue de mes hôtes. Pendant le repas, la conversation, suivant l'usage, roula sur mille

objets : on parla de tout, & l'on n'approfondit rien. On lut ensuite le livre de Q. Sextius le pere, homme de mérite, si je m'y connois, & Stoïcien, quoi qu'on en dise. Dieux ! que de vigueur ! que d'ame ! Voilà ce qui le distingue des autres Philosophes. Leurs écrits n'ont, pour la plupart, qu'un titre imposant, & le reste est sans vie. Ils exposent, ils argumentent, ils subtilisent : pour vous échauffer.... ils sont trop froids. Quand vous aurez lu Sextius, vous direz : voilà un homme vraiment libre, un homme au-dessus de l'humanité. Pour moi, je vous l'avoue, je ne sors jamais de sa lecture, qu'avec plus de confiance en moi-même. Quelle que soit l'assiette de mon ame, je le lis ; & je suis tenté d'affronter tous les hasards, de m'écrier : ô fortune, qu'attends-tu ? viens sur l'arêne ; me voilà prêt. Semblable à un jeune héros qui cherche une occasion d'essayer ses forces, de signaler son courage contre un sanglier & un lion (1) : je voudrois aussi trouver quelqu'ennemi à vaincre, quelque douleur à supporter ; car Sextius a encore cela

(1) Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.
VIRGIL. *Æneid. lib.* 4, *verſ.* 158, 159.

de

de particulier, qu'il peint le bonheur de la vertu, ſans ôter l'eſpoir d'y parvenir. Il vous apprend à la fois, qu'elle eſt ſur une éminence, & qu'on y peut atteindre, ſi l'on veut. Tel eſt le caractere de la vertu: on l'admire, & pourtant on eſpere.

Oh! mon ami, que d'heureux inſtants je paſſe à contempler la Sageſſe! Sa vue me cauſe le même raviſſement, que le ſpectacle du monde; je crois toujours la voir pour la premiere fois. De là, ma vénération pour les découvertes de la Sageſſe, & les Auteurs de ces découvertes. Quel héritage ils ont laiſſé aux hommes! J'en veux prendre poſſeſſion. C'eſt pour moi, qu'ils ont acquis; c'eſt pour moi, qu'ils ont travaillé. Mais, agiſſons en bon peres de famille: augmentons notre patrimoine; & ne le tranſmettons pas, ſans accroiſſement, à nos neveux. Il reſte encore, & reſtera beaucoup à faire: dans mille ſiecles, il manquera encore quelque pierre à l'édifice. Mais, quand même les Anciens auroient tout découvert, l'application, la reconnoiſſance, l'arrangement de leurs découvertes, ſeroient toujours des objets nouveaux. Suppoſez que tous les remedes pour les yeux ſoient connus: il ne faut plus en chercher d'autres; mais ceux qu'on a, les appliquer

ſuivant les circonſtances, les maladies. L'un eſt bon contre les tumeurs de l'œil; l'autre, contre le gonflement des paupieres : celui-ci détourne le cours d'une humeur ſubite ; celui-là épure & fortifie la vue : il ne s'agit que de broyer les drogues, de choiſir le moment, de fixer les doſes. Il en eſt de même pour les remedes de l'ame : ils ſont trouvés ; mais, quand les appliquer, & comment ? C'eſt à nous à le chercher. Les Anciens ont tout fait, mais ils n'ont rien achevé. Cependant ils ont droit à nos hommages, je dis même à notre culte. Quoi ! je n'aurois pas les portraits des grands Hommes, pour m'exciter à la vertu ? Je ne célébrerois pas leur naiſſance ? Je prononcerois leur nom ſans reſpect ? La reconnoiſſance que nous avons pour nos Inſtituteurs, nous la devons à ces Inſtituteurs du genre humain, qui nous ont ouvert la route du bonheur. Si je rencontre un Conſul, un Préteur, je leur témoigne mon reſpect par toutes les démonſtrations d'uſage ; je deſcends de cheval, je me découvre, je me range : & les deux Catons, & le ſage Lælius, & Platon avec Socrate, & Cléanthe avec Zénon, je les recevrois dans mon ame ſans vénération ! Oui, je les vénere ; & quand on les nomme, je m'incline profondément.

LETTRE LXV.

Opinions de Plaon, des Stoïciens & d'Ariſtote ſur le monde.

J'AI partagé la journée d'hier avec la maladie : elle a pris le matin pour elle, & m'a laiſſé l'après-midi. J'eſſayai d'abord mon eſprit par une lecture : voyant qu'il la ſoutenoit, j'oſai lui preſcrire, ou plutôt lui permettre une tâche plus forte : j'écrivis, & même avec plus de contention qu'à l'ordinaire : la matiere étoit difficile, & je ne voulois pas avoir le deſſous : je luttai juſqu'à l'arrivée de quelques amis qui me traiterent en malade intempérant, & me forcerent de lâcher priſe. A la compoſition ſuppléa une converſation litigieuſe, dont voici le ſujet. Nous vous avons choiſi pour arbitre ; & vous avez plus à faire que vous ne penſez, car il faut prononcer entre trois parties.

Les Stoïciens, vous le ſavez, reconnoiſſent deux principes de toutes choſes, la cauſe & la matiere La matiere eſt une maſſe inerte, ſuſceptible de toutes les formes, mais privée d'énergie, ſi elle n'eſt miſe en mouvement. La cauſe, c'eſt-à-dire l'intelligence, façonne la matiere,

la meut à son gré, produit ainsi ses ouvrages divers. Il faut donc une substance d'où les corps soient formés, & une substance qui les forme; l'une est la matiere, l'autre est la cause. Tous les arts sont des imitations de la Nature : ce que je dis de l'univers, peut donc s'appliquer aux ouvrages des hommes. Par exemple, pour faire une statue, il faut une matiere capable de recevoir une forme, & un ouvrier capable de la donner. Dans une statue d'airain, le métal est la matiere, l'artiste est la cause. Il en est de même de toutes les autres productions humaines: elles résultent d'une matiere passive, & d'une cause agissante.

Les Stoïciens ne reconnoissent qu'une cause, la productrice. Aristote en compte trois : 1°. la matiere; sans elle, point de productions : 2°. l'ouvrier : 3°. la forme imprimée à chaque ouvrage, comme les traits imprimés à la statue. Cette forme, Aristote la nomme *Eidos*. A ces trois causes, il en joint une quatrieme, le but de l'ouvrier. Je m'explique; la premiere cause de la statue, c'est l'airain: elle n'existeroit pas, sans une matiere fusible ou ductile. La seconde, c'est l'ouvrier : jamais une masse d'airain n'eût été transformée en statue, sans le secours

d'une main habile. La troisieme, c'est la forme. Notre statue ne porteroit pas le nom de (1) *Doryphore* ou de *Diadumene*, si on ne lui eût donné les traits de l'un ou de l'autre. La quatrieme, c'est le but que l'artiste s'est proposé. Sans un motif, il n'eût pas fait de statue: le motif qui l'a déterminé à travailler, est la gloire, s'il veut se faire un nom; l'argent, s'il se propose de la vendre; la Religion, s'il aime mieux la consacrer dans un Temple. Il est évident que le but de l'ouvrier est une des causes de l'ouvrage; puisque sans ce but, l'ouvrage n'existeroit pas.

Platon ajoute une cinquieme cause, qu'il appelle *idée*: c'est le modele que l'artiste ne perd jamais de vue, & qui dirige tout son travail. Peu importe que ce modele soit extérieur, & que l'artiste y porte les yeux; ou intérieur, & de la création même de l'esprit. Ces *archétypes* ou modeles primitifs de toutes choses, Dieu les renferme dans son sein: il embrasse les dimensions & les modeles de

(1) *Voyez*, sur ces deux statues de Polyclete, Pline, *Hist. Nat. lib.* 34, *cap.* 8, & la note de Dalechamp. *Voyez* aussi, sur les Doryphores, Quinte-Curce, *lib.* 3, *cap.* 3, n°. 15, Edit. *Snakenburg.*

tous les possibles ; son ame est le dépôt de ces figures immortelles, immuables, inépuisables, que Platon appelle *idées*. Ainsi les hommes périssent ; mais l'humanité qui est le modele, subsiste éternellement : ceux-là ont beau souffrir & mourir, celle-ci demeure inaltérable. Il y a donc cinq causes, suivant Platon, la matiere, l'ouvrier, la forme, le modele, le but ; de ces cinq causes, résulte l'ouvrage qui en est une sixieme. Ainsi, pour ne pas quitter notre exemple, la matiere de la statue, c'est l'airain ; l'ouvrier, c'est le statuaire ; la forme, ce sont les traits imprimés à la statue ; le modele, c'est l'objet d'où ces traits ont été empruntés, & le but, c'est le motif qui a déterminé le statuaire. Voilà les cinq causes auxquelles la sixieme, c'est-à-dire, la statue doit son existence. Le monde, dit Platon, est aussi le résultat des mêmes causes ; l'ouvrier est Dieu ; la matiere est cette masse inerte, dont nous parlions ; la forme est la disposition & l'ordre de l'univers ; le modele est l'idée primitive de ce vaste & sublime ouvrage, le motif est ce qui a déterminé Dieu. Quel est ce motif ? sa bonté, du moins Platon l'assure. Dieu est bon : nulle espece de bien n'est indifférent à un être bon. Il a donc

fait le monde le meilleur (1) possible.

Vous êtes juge, portez votre arrêt : prononcez laquelle de ces opinions vous paroît, sinon la plus vraie, du moins la plus probable : car ici le vrai est trop au-dessus de notre portée. Admettre cette foule de causes, avec Aristote & Platon, n'est-ce pas en reconnoître trop ou trop peu ? car, si l'on entend par cause, toute condition sans laquelle l'effet ne peut être produit ; il faudroit ajouter le temps, sans qui rien ne se fait ; le lieu, point de production, sans un espace pour la recevoir ; le mouvement, sans lui rien ne se fait & ne se détruit, sans lui point de changement de forme, & par conséquent point d'art. Mais il s'agit ici de la cause primitive & générale : principe du monde, comme la matiere, elle doit être aussi simple. Quelle est cette cause ? C'est la raison agissante, c'est Dieu. Toutes les autres ne sont pas autant de choses particulieres, elles dépendent d'une seule, de la cause efficiente. Vous dites que la forme est une cause ; mais c'est l'ouvrier qui l'imprime à l'ouvrage : elle est donc partie, & non pas cause. Le

(1) On voit par ce passage que le systême de l'Optimisme est beaucoup plus ancien que Leibnitz.

modele n'eſt pas non plus une cauſe, mais un inſtrument auſſi néceſſaire à la cauſe, que le burin & la lime, à l'ouvrier. Sans outils, l'art ne peut agir : mais, dira-t-on pour cela, qu'ils ſoient les cauſes de l'art, ou même qu'ils en faſſent partie? Le but de l'artiſte, le motif qui le détermine à l'ouvrage, ſuivant vous, eſt une cauſe : quand c'en ſeroit une, elle ne ſeroit pas efficiente, mais acceſſoire; celles-ci ſont innombrables; & nous ne parlons que de la cauſe générale. Mais je ne retrouve pas la ſubtilité de Platon & d'Ariſtote, quand ils diſent que le monde entier, le produit de toutes les cauſes réunies, eſt lui-même une cauſe. En effet, il y a ſûrement de la différence entre l'ouvrage & la cauſe de l'ouvrage.

Jugez-nous donc, ou, ce qui eſt plus facile dans de pareilles queſtions, convenez que vous n'y voyez pas aſſez clair: ordonnez un plus amplement informé. Le beau plaiſir, direz-vous, de perdre ſon temps en diſputes qui ne guériſſent d'aucune paſſion, qui ne répriment aucun vice. Mon ami, je commence par celles qui rendent le calme à mon ame: je n'obſerve le ciel qu'après m'être obſervé moi-même. Ces ſpéculations ne ſont pas, comme vous le croyez, un temps

perdu; quand elles ne dégénerent pas en minuties, en vaines ſubtilités, elles relevent l'ame & la ſoulagent.

Hélas! notre ame, coubée ſous une charge peſante, voudroit ſe redreſſer, retourner vers les lieux qu'elle habitoit autrefois. Ce corps eſt un fardeau, un ſupplice pourelle, il la gêne, il l'opprime, il la tient dans les fers, ſi la philoſophie ne vient à ſon ſecours, ne lui offre, pour reſpirer, le ſpectacle de la Nature, ne la tranſporte de la terre au ciel. Ces voyages intellectuels, ſont les ſeuls moments de liberté dont elle jouiſſe : elle s'échappe un inſtant de ſa priſon, & va chercher au ciel, de nouvelles forces. Quand un artiſte s'eſt fatigué les yeux ſur un objet trop délicat, ſi ſa demeure eſt ſombre & mal éclairée, il ſort au grand air; & dans un lieu conſacré aux amuſements du peuple, il va repaître ſon organe d'une lumiere abondante. Ainſi notre ame, enfermée dans ce cachot ténébreux, s'élance, tant qu'elle peut, vers le ciel, & ſe repoſe au ſein de la Nature. Le ſage & l'ami de la ſageſſe ſont enchaînés par le corps; mais la plus noble partie d'eux-mêmes s'en échappe quelquefois & s'éleve par la penſée juſqu'aux plaines éthérées. Soldats enrôlés par la Nature, ils

croient leur tâche remplie, en consentant à vivre. Sans amour ni haine pour la vie, ils se soumettent à la condition mortelle, quoiqu'ils sachent très-bien qu'ils sont en droit d'attendre un meilleur sort. Quoi ! me défendre de contempler la Nature ! m'interdire le tout, pour me réduire à la partie ! Je ne rechercherois pas quels sont les principes de l'univers ; quel en est l'auteur ; quelle main a débrouillé ce cahos de matiere privée d'activité ; quel architecte a construit ce monde ; quelle intelligence a mis un ordre régulier dans ce tout immense ; a rassemblé ce qui étoit épars ; séparé ce qui étoit confus : levé ce voile difforme qui couvroit la face de la Nature ! J'ignorerois d'où jaillissent les flots de la lumiere qui m'éclaire ; si c'est du feu, ou quelque chose de plus brillant encore ! J'ignorerois d'où je suis descendu ; si je ne verrai ce globe qu'une seule fois ou plusieurs ; où je dois aller en le quittant ; quelle demeure attend l'ame délivrée enfin de sa captivité ! Me défendre d'élever mes pensées jusqu'au Ciel, c'est m'ordonner de vivre la tête baissée. Non, je suis trop grand, ma destinée est trop haute, pour me rendre l'esclave de ce corps. Il n'est à mes yeux qu'une chaine qui m'environne, ou tout

en plus, un bouclier que j'oppose à la fortune, pour arrêter ses traits, & les empêcher de passer jusqu'à mon ame. Il n'y a que le corps, en moi, qui donne prise à la douleur. L'ame n'a rien à craindre. Non, jamais cette masse de chair ne pourra me réduire à d'indignes terreurs, à des faussetés avilissantes : jamais je ne mentirai en l'honneur de ce corps fragile. Quand il me plaira, je romprai tout commerce avec lui : tant que nous resterons unis, le partage ne sera pas égal entre nous ; l'ame aura toute l'autorité. On n'est libre, que par le mépris du corps.

Mais, pour revenir à mon sujet, le spectacle de la Nature contribue encore à rendre l'homme libre. L'univers, comme nous le disions, c'est le résultat de la matiere & de Dieu ; c'est lui qui commande : la matiere l'environne & lui obéit. Or, l'être actif, c'est-à-dire Dieu, est plus puissant que la matiere qui n'est que passive. L'homme est une image du monde ; le Dieu, c'est son ame ; la matiere, c'est son corps. Que la substance la moins noble obéisse donc à l'autre. Bravons les coups du sort : ne craignons ni les outrages, ni les blessures, ni les chaînes, ni l'indigence. Qu'est-ce que la mort ? un terme ou un passage. Je ne crains pas de

finir, c'eſt comme ſi je n'avois pas commencé ; ni de paſſer, je ne ſerai nulle part auſſi à l'étroit que dans ce corps.

LETTRE LXVI.

Que tous les biens ſont égaux. Que les vertus ſont égales.

J'AVOIS long-temps perdu de vue Claranus, mon condiſciple : je l'ai retrouvé ; bien vieux, il n'eſt pas beſoin de le dire, mais avec une ame vigoureuſe & verte, qui ſe débat contre ſes foibles organes. La Nature a été injuſte envers lui ; elle a trop mal logé une ſi belle ame : ou peut-être, elle vouloit montrer que le bonheur & le courage s'accommodent de toutes les demeures. Claranus a ſurmonté les obſtacles : &, pour en venir à mépriſer tout, il a commencé par ſe mépriſer lui-même. Virgile a tort, quand il dit que *la vertu eſt plus aimable, quand elle réſide dans un beau corps* (1). La vertu n'a pas beſoin de décoration : ſon plus bel ornement, c'eſt elle ; & le corps eſt aſſez conſacré par ſa préſence. Plus j'ai regardé

(1) Gratior eſt pulchro veniens in corpore virtus. VIRG. *Æneid. lib.* 5, *verſ.* 344.

Claranus, plus il s'est embelli à mes yeux: je lui ai trouvé le corps aussi droit que l'esprit. Un héros peut sortir d'une chaumiere; & la plus belle ame, d'un corps difforme & cassé. Il me semble que la Nature a produit exprès quelques hommes pour prouver que la vertu n'aît partout. S'il étoit possible, elle feroit des ames sans corps: elle fait plus, elle les emprisonne quelquefois dans un corps, pour qu'elles brisent leur cachot. Je n'en doute pas: Claranus n'est venu au monde que pour nous apprendre que la difformité du corps n'enlaidit jamais l'ame, & que la beauté de l'ame se réfléchit sur le corps.

Nous n'avons passé que peu de jours ensemble; mais nous avons eu beaucoup d'entretiens, que je rédigerai, pour vous les envoyer successivement. Premiere question. Comment tous les biens peuvent-ils être égaux, si l'on en distingue trois classes? Car vous le savez, dans la premiere nous plaçons la joie, la paix, le salut de la patrie, &c. La seconde suppose des circonstances difficiles; elle comprend la patience dans les tourments, la fermeté dans les maladies graves. Les premiers biens sont désirables en tout temps; les seconds dans les seuls cas de nécessité. Ceux de la troisieme classe n'ont

rapport qu'à l'extérieur, comme une démarche modeste & composée, une physionomie honnête, des gestes convenables à un Sage. De tous ces biens, les uns excitent nos désirs, les autres notre aversion : comment donc y a-t-il entre eux parité?

Pour entendre ces distinctions, remontons jusqu'au premier bien, voyons sa nature. Une ame qui connoît la vérité, qui sait distinguer le bien du mal, qui n'apprécie les objets, que d'après leur nature, & non d'après l'opinion, qui par la pensée se porte dans tout l'univers, en suit tous les mouvements, mais revient de la spéculation à la pratique; une ame dont la grandeur & la force ont pour base la justice, qui résiste aux menaces comme aux caresses, qui commande à la mauvaise fortune comme à la bonne, qui s'éleve au-dessus des événements nécessaires ou fortuits, qui ne voudroit pas de la beauté sans décence, de la force sans tempérance & sobriété; en un mot, une ame intrépide, inébranlable, que la violence ne peut abattre ni le sort énorgueillir ou humilier : une telle ame est le tableau de la Vertu. Voilà sous quels traits on la verroit si elle se montroit toute entiere; mais elle a mille phases qu'elle ne

découvre que suivant les circonstances. En devient-elle plus grande ou plus petite ? Non. Le souverain bien ne peut décroître, ni la Vertu rétrograder; elle se produit sous telle ou telle qualité, selon que le besoin exige telle ou telle action. Tout ce qu'elle touche prend son image & sa teinte; les actions qu'elle inspire, les amitiés qu'elle forme, les maisons même où elle entre, paticipent à sa beauté; la moindre chose, quand elle y porte la main, devient aimable, éclatante, admirable comme elle. Que peut-elle faire de plus? Son pouvoir, son énergie ne sauroit aller au-delà, parce que la grandeur, quand elle est à son comble, ne croît plus. Vous ne trouverez rien de plus droit que la droiture, de plus vrai que la vérité, de plus tempérant que la tempérance. Toutes les vertus consistent dans une proportion, & toute proportion a sa mesure fixe. La constance, l'assurance, la vérité, la bonne foi, n'ont plus de progrès à faire. Qu'ajouter à la perfection ? rien, ou ce n'étoit pas la perfection. De même pour la vertu : si l'on peut y ajouter, elle étoit défectueuse. L'honnêteté ne comporte pas plus d'accroissement, pour les mêmes raisons. La décence, la justice, la légi-

timité, n'ont-elles pas encore la même essence, des limites fixes & déterminées? Une marque infaillible d'imperfection, c'est de pouvoir augmenter. La même loi est applicable à toutes les vertus, parce qu'elles se tiennent toutes : l'intérêt personnel est inséparable de l'intérêt public : rien n'est désirable, s'il n'est louable en même temps.

Ainsi les vertus sont égales (1), & les actions qu'elles produisent, & les hommes qu'elles animent. Au contraire, les qualités des plantes & des animaux sont mortelles, fragiles, périssables, inconstantes ; elles vont & viennent sans cesse, & par conséquent n'ont pas toutes la même valeur. Les vertus des hommes

(1) Horace, dans la *Satyre* 3, *liv.* 1, se moque avec raison de l'opinion des Stoïciens qui prétendoient que les vices & les vertus sont égaux. En effet, tous les sophismes du monde ne persuaderont jamais une pareille absudité; elle ne paroît fondée que sur ce que ces Philosophes ne s'étoient point défini la vertu : sans cela, ils auroient reconnu que l'étendue de l'utilité qu'on procure au genre humain, étoit la mesure des vertus; & que l'étendue du mal que l'on fait à la société, doit etre la mesure de notre haine pour les vices. Un conquérant qui immole à son ambition des Nations entieres, est bien plus criminel, & doit être plus odieux qu'un voleur de grand chemin qui n'aura tué ou volé qu'un passant.

ſont ſoumiſes toutes à la même regle : c'eſt à la droite raiſon qui eſt une & ſimple. Rien de plus divin que ce qui eſt divin, de plus céleſte que ce qui eſt céleſte. Les choſes mortelles ont des hauts & des bas, des diminutions & des accroiſſements, des pertes & des réparations : toujours différentes d'elles-mêmes, peuvent-elles être égales entre elles ? Mais les choſes divines ſont eſſentiellement invariables. Or, la raiſon n'eſt qu'une portion de l'ame divine placée dans un corps humain. Puiſque la raiſon eſt divine, & que ſans elle il n'y a point de vertu, toutes les vertus ſont divines. Or, entre les choſes divines nulle différence : il n'y en a donc pas non plus entre les vertus. Ainſi plaçons ſur la même ligne & la joie dans le bonheur, & la fermeté dans les tortures : c'eſt toujours la même grandeur d'ame, mais tranquille dans le premier cas, en état de guerre dans le ſecond. Ne faut-il pas autant de courage pour ſoutenir un ſiege avec conſtance, que pour le pouſſer avec vigueur ? J'admire Scipion, quand il bloque Numance, la ſerre de près, force les aſſiégés à tourner contre eux-mêmes leurs invincibles bras. Mais j'admire auſſi ces braves Numantins qui ſavent que les li-

gnes ennemies ne ferment pas le chemin de la mort, & qui expirent en héros dans les bras de la liberté.

La tranquillité, la ſimplicité, la liberté, la conſtance, l'égalité d'ame, la patience, en un mot toutes les vertus ſont de mêmes égales entre elles, parce qu'elles ont toutes la même baſe, une ame droite & inaltérable. Quoi, dites-vous, n'y a t-il donc point de différence entre la joie & la patience; l'une qui jouit, l'autre qui ſouffre? Aucune, quant aux vertus mêmes; beaucoup quant aux circonſtances où elles ſe produiſent : ici l'ame eſt dans ſon aſſiette naturelle, là dans une criſe contre nature. Il n'y a donc que les ſituations qui puiſſent différer, & même à l'infini : les vertus ſont toujours ſemblables : qu'elles travaillent ſur un ſujet pénible ou agréable, elles n'en ſont ni pires ni meilleures. Voilà deux Sages qui ſe conduiſent le mieux poſſible, l'un dans la joie, l'autre dans les tourments; ils ſe conduiſent donc auſſi bien l'un que l'autre : leurs vertus ſont donc égales. Si les circonſtances peuvent accroître ou diminuer la vertu, il n'eſt plus vrai qu'il n'y ait de bon que l'honnête : or, admettre cette conſéquence, c'eſt renverſer toutes les idées de l'hon-

nête. Je m'explique. Une action honnête ne doit pas être forcée : son essence est d'être volontaire. Mêlez-y la lenteur, la plainte, les délais, l'effroi, elle perd son principal mérite qui est de plaire à qui l'entreprend.

Une action honnête doit encore être libre : or, la crainte est une servitude. Ainsi le Sage dans toutes ses actions sera calme & sans crainte. S'il hésite, s'il gémit, s'il s'alarme ; plus de paix pour lui, la discorde regne dans son ame : il est à la fois attiré par l'apparence du bien, repoussé par la crainte du mal. Ainsi quand on se propose une action honnête, on regardera les obstacles, quels qu'ils soient, comme des inconvénients, & jamais comme des maux ; parce que l'honnêteté ne peut être ni contrainte par la violence, ni souillée par le mêlange du mal.

Je m'attends bien qu'on va me dire : Quoi ! c'est la même chose de nager dans la joie, & de se taire sur le chevalet, de lasser les bourreaux mêmes par sa constance ? Je pourrois répondre avec Epicure : que le Sage, dans le taureau brûlant de Phalaris, s'écrieroit : Je sens du plaisir, la douleur est loin de moi. Et vous me reprochez de mettre sur la même ligne deux Sages, l'un tranquille à table,

l'autre intrépide à la torture ; quand Epicure prétend, le croiroit-on, qu'il y a même du plaisir à être déchiré. Mais je réponds que la différence est grande entre le plaisir & la douleur ; si j'avois le choix, je prendrois l'un & fuirois l'autre ; le plaisir est conforme, la douleur est contraire à la nature. Sous ce point de vue, l'intervalle est immense. Mais si l'on ne considere que la Vertu, qu'elle marche sur des fleurs ou sur des épines, elle est toujours la même : les tourments, la douleur, les autres mal-aises, n'ont plus de poids ; la Vertu seule emporte la balance. Comme le soleil par sa lumiere obscurcit l'éclat des flambeaux ; ainsi les traits de la douleur, du chagrin, des injustices, sont émoussés par la splendeur de la vertu : elle brille, & tout ce qui n'est pas elle, disparoît ; la douleur lui fait moins d'effet qu'un nuage qui tombe sur l'océan. Ma preuve ? La voici. Une action est-elle honnête ; le sage y court sans délai : qu'il trouve en route un bourreau, des supplices, des flammes, il persiste, moins occupé de ce qu'il peut souffrir, que de ce qu'il doit faire : il ne se défie pas plus d'une bonne action que d'un homme de bien : il la croit sûre, avantageuse, favorable. Une action hon-

hête, mais pénible & douloureuse, est à ses yeux comme un homme vertueux, mais pauvre, exilé, languissant. Supposez donc deux Sages, l'un comblé de richesses, l'autre dénué de tout, mais riche de son propre fonds : ils sont aussi sages l'un que l'autre, malgré la différence des fortunes.

Je le répete, il faut juger les choses comme les hommes. La vertu est également louable dans un corps sain & libre, ou malade & garroté. La vôtre sera donc aussi la même, soit qu'elle vous laisse tous vos membres, soit qu'elle vous en ôte quelques-uns; autrement ce seroit juger du maître par les esclaves. Les esclaves sont l'argent, le corps, les honneurs, objets soumis à la fortune, & par conséquent fragiles, périssables, incertains. Le maître, c'est l'homme de bien : ses actions libres, indépendantes, ne sont pas plus méritoires quand le sort les seconde, ni moins quand il les contrarie. Le désir est pour les choses, comme l'amitié pour les personnes. Vous n'aimeriez sûrement pas mieux un homme de bien, riche que pauvre; robuste & nerveux que foible & délicat. Vous ne désirez donc pas plus une action agréable & facile, que pénible & difficile;

ou bien vous aimeriez mieux l'homme de bien, propre & parfumé, que poudreux & négligé ; vous en viendriez même jusqu'à chérir plus tendrement un Sage avec tous ses organes, que s'il est louche & contrefait. Votre délicatesse ira plus loin encore, & de deux hommes également justes & prudents, vous préférerez celui qui aura de longs cheveux bien bouclés, à l'autre dont le front seroit un peu dégarni.

Quand la vertu est égale des deux côtés, toutes les petites inégalités disparoissent ; elles ne sont que des accessoires de la vertu, & n'en font point partie. Quel pere exerce dans sa famille une censure assez injuste pour préférer celui de ses enfants qui se porte bien, à celui qui est malade ; celui qui est grand & bien fait, à celui qui est petit & difforme ? Les bêtes mêmes ne connoissent pas ces distinctions : elles s'étendent pour allaiter également tous leurs petits. Les oiseaux montrent la même impartialité. Ulysse est aussi impatient de revoir les rochers d'Ithaque, qu'Agamemnon les murs fameux de Mycenes. On n'aime point sa patrie comme grande, mais comme patrie.

Pourquoi tous ces détails ? pour vous

montrer que toutes les œuvres de la vertu sont pour elle autant d'enfants ; elle les voit tous du même œil, les aime tous également, mais s'intéresse plus à ceux qui souffrent ; ainsi la tendresse des parents est plus vive quand la pitié vient s'y joindre. Je ne veux pas dire que la vertu s'attache plus aux actions périlleuses : mais alors, comme une mere tendre, elle redouble de soins. Pourquoi donc un bien ne peut-il pas être plus grand que les autres ? C'est qu'il n'y a rien de plus uni que l'uni. Pouvez-vous dire, voilà une chose *plus semblable* qu'une autre à telle chose. Vous ne pouvez donc pas dire non plus : voilà une action plus honnête que telle autre action honnête. Si toutes les vertus ont la même nature, les trois especes de biens sont donc sur la même ligne. Oui, je place au même rang & la joie & la douleur modérées. Le contentement du Sage ne l'emporte pas sur la fermeté du héros qui, au fort des tortures, dévore ses gémissements. J'envie le bonheur du premier, j'admire le courage du second : mais la vertu est la même dans les deux cas ; parce que dans le second les douleurs sont cachées sous le voile d'un bien transcendant : qui juge ces deux vertus inégales, perd

de vue le fond pour s'arrêter à la surface. Tous les vrais biens ont le même poids, le même volume; les faux n'ont que du vuide; ils paroissent immenses à la vue; mais bientôt la balance détrompe les yeux.

Oui, mon ami, tous les biens qui ont la raison pour base, sont éternels & solides; ils affermissent l'ame, l'élevent & la soutiennent. Les prétendus biens, que le vulgaire admire, enflent un moment le cœur d'une fausse joie; les prétendus maux qu'il redoute, inspirent une frayeur machinale, comme la peur des bêtes, à l'apparence d'un danger: l'ame se dilate ou se resserre sans savoir pourquoi: elle n'a pas plus de motifs de crainte que de joie. La raison seule est immuable & se possede toujours, parce qu'elle n'est pas l'esclave des sens, mais leur maîtresse; or, la raison est égale à la raison, comme la droiture à la droiture; donc toutes les vertus sont égales, puisqu'elles ne sont toutes que la droite raison. Mais les actions que la raison produit, doivent lui ressembler, & par conséquent se ressembler entre elles; puisqu'elles sont toutes égales à la raison, elles sont donc toutes égales entre elles, mais égales en tant que droites & honnêtes: car elles

différent quant au sujet : il peut être plus ou moins fécond, plus ou moins brillant, plus ou moins étendu ; mais dans tous les cas, ce qui constitue l'honnêteté de l'action, est la même chose. Ainsi tous les hommes vertueux se ressemblent en tant que vertueux : mais il est entr'eux des différences ; pour l'âge, l'un est plus jeune, l'autre est plus vieux ; pour le corps, l'un est beau, l'autre difforme ; pour la fortune, l'un est riche, l'autre indigent ; l'un a du crédit, du pouvoir, de la célébrité, l'autre vit obscur & inconnu : mais ils se ressemblent comme vertueux. Le bien & le mal ne sont point du ressort des sens : ils ignorent ce qui est utile ou nuisible, & ne peuvent prononcer sur un objet, s'il n'est dans la sphere de leur activité : prévoir l'avenir, se rappeller le passé, tirer des conséquences, sont pour eux des opérations impossibles : de là pourtant résulte l'ordre, l'unité, l'enchaînement d'une conduite bien réglée.

Le seul juge du bien & du mal, c'est donc la raison ; elle compte pour rien les objets extérieurs étrangers à l'homme : excepté les biens & les maux, tout le reste n'est à ses yeux qu'un accessoire de nulle valeur. La source de ses biens,

c'eſt l'ame. Néanmoins elle en diſtingue de pluſieurs eſpeces. Les premiers, objets directs de nos vœux, ſont, par exemple, la victoire, des enfants vertueux, le ſalut de la patrie. Les ſeconds ne ſe montrent que pendant l'adverſité, comme la patience dans une maladie grave, ou dans l'exil. Enfin, les troiſiemes, appellés *moyens*, ne ſont pas plus contraires que conformes à la nature; comme de marcher poſément, de s'aſſeoir décemment. La nature ne preſcrit pas plus à l'homme de marcher, que de reſter aſſis ou debout. Mais les deux premieres eſpeces, dites-vous, ſont oppoſées. Rien de plus conforme à la nature, que d'avoir des enfants reſpectueux, une patrie floriſſante: rien de plus contraire à la même nature, que de réſiſter aux tortures, & de ſouffrir la ſoif, quand la fievre vous brûle les entrailles. Or, le bien peut-il être contraire à la nature? Non, mais les circonſtances où il ſe produit peuvent l'être. Une plaie, une brûlure, une maladie, ſont contraires à la nature; mais le courage qui leur réſiſte, y eſt conforme. Et pour m'exprimer plus briévement, la matiere du bien eſt quelquefois contre la nature, mais jamais le bien: parce qu'il n'y a pas de bien ſans la raiſon, & que la raiſon obéit

toujours à la Nature. Qu'eſt-ce que la raiſon? L'imitation de la nature. Et le ſouverain bien? Une conduite modelée ſur la nature. On préfere, dites-vous, une paix que nul ennemi ne trouble, à celle qui coûtent des flots de ſang; une ſanté toujours floriſſante, à celle qui n'eſt revenue des portes du trépas, qu'à force de ſoins & de patience. On doit donc auſſi préférer une joie ſoutenue à cet héroïſme toujours prêt à ſouffrir le fer & les flammes. Point du tout : les biens fortuits different entr'eux, parce que chacun les apprécie ſuivant ſes intérêts. Il n'en eſt pas de même des biens de l'ame : tous les hommes vertueux ont le même intérêt, celui de s'accorder avec la nature. Lorſque dans le Sénat on adopte l'avis d'un Magiſtrat; direz-vous : Tel Sénateur eſt plus que tel autre de même avis? Non, puiſqu'ils s'accordent tous. J'en dis autant des vertus; elles s'accordent toutes avec la nature : & des biens; ils s'accordent tous avec la nature. Un vieillard meurt, un jeune homme, un enfant qui à peine a eu le temps de jeter un coup-d'œil ſur la vie : c'eſt toujours la même mort, quoiqu'elle ait laiſſé vivre plus long-temps le premier, moiſſonné le ſecond dans ſa fleur, étouffé l'autre dans

son genre. On voit des hommes expirer à table, ou dans les bras du sommeil, ou dans les transports de l'amour : on en voit d'autres égorgés par le glaive, déchirés par la morsure des serpens, fracassés par une chute, tortures lentement par le tiraillement successif de tous leurs muscles: la mort de ceux-ci est plus triste ; celle des autres plus heureuse; mais c'est toujours la mort : si les routes sont différentes, elles menent au même but. Il n'y a pas de mort plus petite ou plus grande qu'une autre mort ; trancher la vie en est toujours le résultat. J'en dis autant des biens de l'ame : un Sage est environné de plaisirs, un autre assailli de douleurs; l'un n'a qu'à régler les faveurs de la Fortune, l'autre à surmonter ses rigueurs; ils sont également heureux : quoique l'un ait marché dans la plaine, l'autre gravi contre les rochers, ils sont parvenus au même but : je vois de part & d'autre des actions honnêtes, louables, marquées du sceau de la vertu. Or, la vertu n'a pas de prédilections : toutes les actions qu'elle avoue sont égales à ses yeux.

Cette doctrine, mon ami, ne l'admitez pas, comme particuliere aux Stoïciens. Suivant Epicure, la suprême félicité résulte de deux especes de biens, *exemp-*

tion de douleur pour le corps, & de trouble pour l'ame. Ces biens ne peuvent s'accroître, s'ils ont leur plénitude ; quand un vase est plein, on n'y peut rien ajouter. Le corps est-il sans douleur ? qu'ajouter à cette apathie ? Le calme & l'harmonie regnent-ils dans l'ame ? qu'ajouter à cette tranquillité ? Un ciel sans nuage est-il susceptible d'une lumiere plus vive ? Non, parce qu'elle est aussi épurée qu'il se peut. Eh bien ! l'Epicurien s'intéresse au corps comme à l'ame ; son bonheur dépend de leur bien être : son état est donc parfait, & ses vœux accomplis, quand l'ame est sans trouble & le corps sans douleur. Les caresses de la Fortune ne peuvent accroître son bonheur : elles ne font que l'assaisonner, le rendre plus piquant, puisque le bien suprême consiste pour lui, dans la paix de l'ame & du corps.

Vous trouverez encore dans Epicure, une division des biens semblable à la nôtre. Il y a des biens qu'il souhaite de préférence ; comme cette exemption de douleurs qui ne laisse au corps aucun malaise, ce calme intérieur qui permet à l'ame de contempler ses propres biens. Il y a d'autres biens dont il aimeroit mieux ne pas jouir, & que pourtant il

d'éloges, comme la patience dans les tourments & les maladies. Ce bonheur, Epicure lui-même le goûta, le dernier jour & le plus beau de sa vie. Un ulcere à la vessie le tourmentoit cruellement, & la douleur ne pouvoit aller plus loin; néanmoins ce jour lui parut heureux: or, il n'y a pas d'heureux jour, si l'on ne jouit du bien suprême. Vous le voyez, Epicure avoit, comme nous, l'idée de cette espece de biens, auxquels répugne le Sage, mais qu'il embrasse dans le besoin, & qu'il chérit à l'égal des plus grands biens. Cette douleur ne fut-elle donc pas le bien suprême pour Epicure? Elle couronna la vie la plus heureuse, & les derniers mots du philosophe furent un remerciement à la Nature.

Permettez-moi, vertueux Lucilius, d'aller encore plus loin. Si les actions honnêtes pouvoient être plus grandes les unes que les autres, je préférerois celles qui révoltent la Nature, à celles qui ne lui offrent que plaisirs & douceurs. Il y a plus de mérite à vaincre la douleur, qu'à modérer la joie. C'est par le même principe, je le sais, qu'on supporte la bonne & la mauvaise fortune. Le guerrier qui veille sur les retranchements, sans craindre aucune invasion, peut être aussi

brave que celui qui, les jambes coupées, se traîne encore sur les genoux, & s'obstine à ne pas rendre les armes : mais les acclamations ne retentissent que pour ceux qui reviennent sanglants du champ de bataille. J'aime la vertu qui s'est exercée, débattue, fatiguée contre la fortune. Quoi ! je ne préférerois pas la main tronquée, les chairs retirées de Mucius Scævola, à la main saine & entiere du guerrier le plus intrépide ! Bravant à la fois la flamme & l'ennemi, il se tient immobile ; il regarde fixement (1) sa main couler sur les charbons, jusqu'à ce que Porsenna insensible à son supplice, mais jaloux de sa gloire, fît arracher de force le brasier. Je ne mettrois pas cet héroïsme au premier rang ! Oui, je le préfere à ces tranquilles vertus que la fortune n'a jamais éprouvées. Pourquoi ? Parce qu'il est plus rare de vaincre un ennemi par le sacrifice de sa main, que par les traits dont elle est armée. Eh quoi ! me dira-t-on, souhaiteriez-vous un semblable bonheur ? Et pourquoi non ? L'on est incapable de pareilles actions, quand on ne va pas jusqu'à les désirer. J'aimerois mieux, sans doute, me faire chatouiller les mains par

(1) *Voyez* Tite-Live, *lib.* 2, *cap.* 12.

de jeunes esclaves, dégourdir les doigts par une femme, ou par un homme changé en femme. Heureux Murcius qui livra sa main aux flammes, comme il l'eût abandonnée à son esclave! Qu'il répara bien sa méprise! Sans arme, il termina la guerre; une main tronquée triompha de deux Rois.

LETTRE LXVII.

Que tout ce qui est bon, est désirable.

POUR commencer par un lieu commun, je vous dirai que le printemps est épanoui; mais à mesure qu'il s'approche de l'été, le temps, au lieu de s'échauffer, n'est que tiede: on ne peut encore s'y fier; souvent il nous rejette en hiver. Une preuve de son incertitude, c'est que je n'ose m'exposer à l'air; je m'arme encore contre le froid. C'est être trop frileux, dites-vous: j'en conviens, mon ami, j'en ai déjà trop des glaces de l'âge: les feux de l'été me réchauffent à peine; aussi je passe presque tout le temps entre mes couvertures. Je rends grace à la vieillesse de me retenir au lit; je lui dois beaucoup: ce que je n'aurois jamais dû vouloir, je cesse

de le pouvoir; je n'ai d'entretien qu'avec mes livres. S'il me vient une de vos lettres, c'est alors avec vous que je converse; & je crois plutôt vous répondre, que correspondre avec vous.

Cela posé, la question que vous me proposez, nous allons l'examiner, comme si nous parlions. Tous les biens sont-ils désirables? Car enfin, dites vous, si c'est un bien de souffrir la torture avec fermeté, la flamme avec courage, la maladie avec patience, ont doit donc le souhaiter: or, je ne vois rien là qui mérite nos vœux; du moins, je ne sache personne qui ait fait un sacrifice votif, pour être déchiré par les fouets, tourmenté par la goutte, alongé par les chevalets. Mon ami, décomposez chacune de ces situations, vous y trouverez quelque chose de désirable. Je n'aime pas la torture; mais s'il faut l'endurer, je voudrois me conduire en homme ferme, vertueux, intrépide. Je préfere la paix à la guerre; mais, si l'ennemi paroît, je voudrois soutenir en héros les blessures, la faim, tous les accidents qu'entraîne la nécessité des combats. Je ne suis pas assez fou pour désirer la maladie; mais, si elle vient, je voudrois n'être ni intempérant, ni efféminé. Ce qu'il y a de désirable, ce

n'eſt donc pas la douleur, mais le courage de la ſurmonter. Suivant quelques Stoïciens, on ne doit pas craindre de ſouffrir fermement l'adverſité ; mais on ne doit pas non plus le déſirer, parce que l'objet de nos vœux doit être pur & ſerein, ſans aucun mélange de déplaiſir. Je ne penſe pas de même : pourquoi ? D'abord, il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit bonne, ſans être déſirable ; ſecondement, ſi la vertu eſt déſirable, comme il n'y a pas de bien ſans vertu, tous les biens ſont donc déſirables. Enfin, ſi l'on ne doit pas déſirer de ſouffrir courageuſement la douleur, répondez-moi : Le courage eſt-il déſirable ? Oui, ſans doute. Eh bien, il brave le péril, & même il le provoque : ce qu'il y a de plus beau, de plus étonnant, c'eſt de ne pas céder aux flammes, d'aller au-devant des bleſſures, de ſe préſenter aux coups, au lieu de les éviter. Si vous déſirez le courage, vous devez donc auſſi déſirer, non-ſeulement de ſouffrir, mais encore de ſouffrir avec courage : ce n'eſt là qu'une des conditions du courage. Encore un coup, il ne s'agit que de décompoſer la queſtion ; alors plus d'équivoque. On ne déſire pas de ſouffrir, mais de ſouffrir courageuſement : c'eſt ce *courageuſement* qui eſt dé-

ſirable : c'eſt là que réſide la vertu.

Mais eſt-il dans l'homme de former de pareils ſouhaits? Mon cher Lucilius, il y a des vœux clairs, prononcés, ſpécifiés ; il y en a d'autres qui ne ſont qu'implicites & généraux. Par exemple, je ſouhaite une vie honnête : mais une vie honnête eſt le réſultat de mille éléments divers ; elle renferme, & le tonneau de Régulus, & la bleſſure où Caton plongea ſa main, & l'exil de Rutilius, & la coupe empoiſonnée qui fit paſſer Socrate du cachot dans les cieux. Ainſi déſirer une vie honnête, c'eſt déſirer implicitement toutes ces conditions, ſouvent indiſpenſables pour vivre honnêtement. *Trois & quatre fois heureux*, s'écrie Enée, *ceux qui ſous les yeux de leurs peres, ont eu l'avantage de périr près des remparts de Troye* (1). Souhaiter à quelqu'un un pareil ſort, n'eſt-ce pas le trouver déſirable? Décius ſe dévoue pour la République ; il s'élance à toutes brides au milieu des ennemis, pour y trouver la mort. Le ſecond Décius, rival

(1) O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ ſub mœnibus altis
Contigit oppetere !
VIRG. *Æneid. lib.* 1, *verſ.* 54 *& ſeq.*

du courage de son pere, récite la formule du dévouement, déjà réservée à sa famille, & se précipite au fort de la mêlée, incertain si les Dieux accepteroient son sacrifice, mais bien sûr que la mort est toujours désirable, quand elle est glorieuse. Ne seroit-ce donc pas le plus grand bien de mourir comblé de gloire, dans la pratique des vertus? Quand un Sage résiste à la douleur, peut-être a-t-il toutes les vertus à ses ordres, quoiqu'on n'en voie qu'une, & sur-tout la patience: il a le courage; c'est lui qui souffre, qui endure, qui persévere; la prudence, c'est elle qui inspire les résolutions fortes, qui conseille de souffrir courageusement ce qu'on ne peut éviter; la constance, c'est elle qui rend l'homme inébranlable dans ses projets, & supérieur à la violence; enfin, il a tout le cortege des vertus; elles sont inséparables, toutes les actions honnêtes sont exécutées par une seule vertu, mais de l'avis de toutes. Or, une action approuvée par toutes les vertus, quoiqu'exécutée par une seule, ne peut manquer d'être désirable. Quoi! vous ne regardez comme désirables que ces plaisirs tranquilles, pour lesquels on orne ses portes de guirlandes!

Mon ami, n'en doutez pas: il est des

voluptés tristes : il est des biens terribles, qui n'attirent pas les félicitations, mais les respects & les hommages des mortels. Vous ne croyez donc pas que Régulus souhaitât d'arriver à Carthage ? Prenez l'ame de ce héros ; quittez un moment vos préjugés populaires ; formez-vous un tableau fidele de cette vertu sublime, exaltée, qui mérite des offrandes ; non pas de festons, mais de sueurs & de sang. Voyez M. Caton, tourner contre lui-même ses mains vénérables, puis élargir la plaie trop étroite. Gémirez-vous sur lui ? sera-ce des complaintes que vous lui ferez ? Non, mais des félicitations.

Je me rappelle un mot de Démétrius ; il compare à une mer immobile cette vie calme & tranquille que la fortune n'a jamais bouleversée. N'avoir rien qui vous réveille, qui vous ranime, qui mette votre courage à l'épreuve, ce n'est pas là du calme, c'est une stagnation funeste. Le Stoïcien Attalus disoit : *J'aime mieux que la Fortune me reçoive dans son camp que dans sa cour.* Je souffre, mais courageusement, c'est un bien ; je meurs, mais courageusement, c'est un bien. Epicure ajouteroit, c'est une volupté : mais ce mot efféminé souilleroit la pureté de ces grandes actions. On me brûle, mais

je suis vainqueur des flammes ; ce que je trouve désirable, n'est pas de sentir les feux, mais d'en triompher. Rien de plus beau, rien de plus excellent que la vertu. Toutes les actions qu'elle inspire sont bonnes, & par conséquent désirables.



LETTRE LXVIII.

Du repos, selon les Stoïciens.

OUI, Lucilius, cachez-vous dans la retraite, mais cachez votre retraite. Quand vous n'y seriez pas autorisé par nos préceptes, vous le seriez par nos exemples. Mais nos préceptes mêmes prescrivent la retraite. Je vous le prouverois, s'il le falloit; nous ne permettons pas au Sage de se mêler d'administration dans toutes les Républiques, ni en tout temps, ni pour toujours. De plus, comme nous lui donnons une patrie digne de lui, je veux dire l'univers, il peut vivre retiré, sans jamais être expatrié ; ou plutôt il quitte un coin d'un petit globe, pour les plaines de l'immensité : du haut des cieux, il voit combien c'est un siege bas, qu'un Tribunal, une Chaise Curule. Entre nous, mon ami, le sage n'est jamais plus

en action, que lorsqu'il a sous les yeux les choses divines & humaines.

Je passe au second article, de cacher votre retraite. N'allez pas publier votre vrai motif; ne faites point parade de la Philosophie, déguisez-la plutôt sous quelque prétexte de maladie, de foiblesse, d'indolence. Se glorifier de sa retraite, c'est la vanité d'un fainéant. Il y a des animaux qui, pour n'être pas découverts, confondent leurs traces autour de leur taniere : faites comme eux, sans quoi l'on ne manquera pas de vous suivre à la piste. Un chasseur dédaigne souvent le gibier qui se montre, pour éventer celui qui se cache. Une serrure bien fermée tente le voleur; si la porte est ouverte, il suppose qu'il n'y a rien à voler, & passe outre. Tel est le caractere du peuple & des ignorants; s'ils voient une retraite, ils veulent y pénétrer. Ainsi le parti le plus sage est de ne pas montrer la sienne : or, c'est une façon de la montrer, que de la trop cacher, & de rompre entiérement avec le monde L'un se retire à Tarente, l'autre s'enferme à Naples, un autre, pendant plusieurs années, ne passe point le seuil de sa porte : c'est appeller la foule, que de faire de sa retraite la nouvelle publique. Ne songez

pas dans votre solitude à faire parler de vous, mais à vous parler à vous-même. Et que vous dire ? Ce que les hommes se disent le plus volontiers les uns des autres : Dites-vous du mal de vous-même ; prenez l'habitude de vous parler vrai, & de le souffrir. C'est aux endroits foibles de votre ame qu'il faut toucher de préférence. Chacun connoît les vices de son corps ; aussi l'un soulage son estomac par des vomitifs, l'autre le soutient en mangeant peu & souvent ; un autre, par quelques jours de diete, laisse aux humeurs le temps de se dissiper. Le goutteux renonce au vin & au bain ; il néglige tout le reste, pour ne songer qu'au mal qui lui livre le plus d'assauts. Il y a de même dans notre ame des parties malades qu'il faut soigner. Que fais-je dans ma retraite ? Je panse ma plaie. Si je vous montrois un pied gonflé, une main livide, une jambe raccourcie par le desséchement de mes nerfs, vous me permettriez de m'enfermer, de me coucher, de me traiter. J'ai une maladie encore plus grave que je ne puis montrer ; j'ai un abcès à l'ame. N'allez pas me louer, & vous écrier : O le grand homme ! il a tout méprisé pour fuir un monde qu'il condamne ! Je ne condamne que moi,

Ne venez point ici pour vous inſtruire, pour chercher des remedes : ce n'eſt point là demeure d'un Médecin, mais d'un malade. J'aime mieux que vous diſiez en ſortant : J'eſpérois voir un Sage, un homme heureux ; j'ouvrois les oreilles : me voilà bien trompé ; je n'ai rien vu, rien entendu qui réponde à mon attente, qui me donne envie de revenir. Si c'eſt ainſi que vous penſez, que vous parlez, vous pourrez dire : J'ai fait du progrès ; je veux qu'on me pardonne ma retraite, & non pas qu'on l'envie.

Quoi, Séneque, c'eſt vous qui louez la retraite, vous qui prêchez les dogmes d'Epicure ! Oui, mais, dans cette retraite, je vous preſcris des occupations, plus belles & plus grandes que toutes celles que vous quittez. Frapper aux portes ſuperbes des Grands ; tenir un catalogue des vieillards ſans enfants ; avoir du crédit au Barreau, ſont des avantages dangereux, fragiles, & même abjects, quand on les apprécie. Celui-ci l'emporte ſur moi par ſa puiſſance ; celui-là, par ſes années de ſervice, & les places qu'elles lui ont valu ; un autre, par la multitude de ſes clients : je ne puis égaler le cortege de l'un, ni le crédit de l'autre. Eh bien ! ſoyons vaincus par les hommes,

mais vainqueurs de la fortune. Que n'étiez-vous autrefois dans ces dispositions! pourquoi faut-il ne songer à bien vivre, qu'au moment de mourir! au moins ne tardons pas. Quand la raison nous disoit que tout n'est ici-bas qu'illusion & vanité, nous ne l'avons pas cru : croyons-en l'expérience; imitons les voyageurs qui, partis trop tard, veulent réparer le temps perdu; employons, comme eux, l'éperon. Notre âge est le plus propre à l'étude. L'effervescence est passée. Dans l'ardeur de la jeunesse, nos vices étoient trop rétifs; ils sont las aujourd'hui; le moindre effort peut les achever. Mais ce qu'on apprend au moment de partir, quand servira-t-il, & à quoi? A partir meilleurs. N'en doutez pas, l'âge le plus fait pour la vertu, c'est quand l'expérience & les révolutions ont éclairé l'homme, quand ses organes sont épuisés & ses passions apprivoisées. Alors il peut marcher sans obstacles vers le bonheur. La vieillesse en est la saison; & qui devient sage dans la vieillesse, ne le devient que par elle.



LETTRE LXIX.

Inconvénients des fréquents voyages.

JE n'aime pas vos voyages, vos courses continuelles. D'abord elles annoncent trop d'inconstance. Comment vous fixer dans la retraite, si vous ne cessez de faire des voyages ou d'en projetter? Pour contenir l'ame, il faut commencer par fixer le corps. De plus, le principal effet des remedes vient de leur continuité. Vous perdez le fruit de votre retraite par ces interruptions, par ces retours à une vie que vous avez quittée. Vos yeux ont tant de choses à désapprendre! Laissez-leur le temps; laissez vos oreilles s'habituer à une langue plus raisonnable. Vous ne pouvez sortir sans rencontrer à chaque pas des occasions de rechûte. Quand on veut se guérir de l'amour, on fuit tout ce qui peut rappeller la personne aimée, parce que rien ne se rallume aussi promptement que l'amour. De même, pour ne plus regretter les objets dont vous étiez épris, c'est peu de les avoir quittés; il faut en détourner pour jamais vos yeux & vos oreilles. La passion est prompte à se ré-

volter, parce que par-tout elle trouve des appas. Il n'y a pas de vice qui n'ait un salaire à offrir. L'avarice promet de l'argent; la débauche, mille voluptés différentes; l'ambition, la pourpre, les applaudissements & la puissance qui en est la suite, & tout le pouvoir qui accompagne la puissance. Chaque vice paie une solde; mais la vertu veut être servie gratuitement. A peine un siecle entier suffiroit-il pour soumettre au joug des passions accoutumées à une longue licence: que sera-ce, si nous allons morceler encore un temps si court? La perfection, dans tous les genres, demande de l'assiduité, de la vigilance, des efforts. Si vous m'en croyez, mon ami, vous méditerez cette maxime. Familiarisez-vous avec l'idée de la mort, pour la recevoir sans murmure, & même pour l'aller chercher, s'il le faut: peu importe que ce soit elle ou nous qui fassions les avances. Rien de plus faux que ce proverbe tant répété: *C'est un bonheur de mourir de sa belle mort.* On meurt toujours au moment marqué. Et la Nature ne vous fait jamais de tort: le temps qu'elle vous ôte n'est point à vous.

LETTRE LXX.

Du suicide. Quand & comment on doit se donner la mort. Epxemles remarquables.

APRÈS un long intervalle, j'ai revu votre terre de Pompeies (1), elle m'a rappellé le temps de ma jeunesse ; je croyois pouvoir faire encore tout ce que je faisois alors, je pensois même que je ne venois que de le faire. Mon cher Lucilius, nous ne faisons que côtoyer la vie ; de même que sur mer, comme l'a dit notre Virgile, *les terres & les villes semblent se retirer* (2). Ainsi dans le cours de cette vie rapide, on perd de vue, d'abord l'enfance, puis l'adolescence, ensuite l'âge mûr, & même les meilleures années de la vieillesse. Nous finissons par découvrir le terme commun à tous les hommes ; nous avons la folie de le

(1) Ville de la Campanie, située dans le voisinage du Mont-Vésuve. Elle fut enfouie sous les cendres de ce Volcan, durant la même éruption qui fit périr Herculanum.

(2) Terræque, urbesque recedunt.
VIRG. *Æneid. lib.* 3, *v.* 72.

regarder comme un écueil, tandis que c'eſt un port quelquefois déſirable, & dans lequel on ne doit jamais refuſer d'entrer. Si l'on y parvient dès les premieres années, il ne faut pas plus s'en plaindre qu'un voyageur qui a promptement terminé ſa navigation. Vous ſavez que quelquefois un vent trop foible ſe joue de l'impatience des paſſagers, & les fatigue par l'ennui d'un long calme, tandis que d'autres fois un ſouffle conſtant les conduit très-vîte à leur deſtination. C'eſt l'emblême de notre vie; elle fait arriver les uns de bonne heure où il faut arriver tôt ou tard; elle tourmente & deſſeche les autres par ſa lenteur; mais vous ſavez qu'on n'eſt pas forcé de la garder : le bonheur n'eſt pas de vivre, mais de bien vivre. Auſſi le Sage vit autant qu'il doit, & non autant qu'il pourroit : il verra où & avec qui il doit vivre, ce qu'il doit faire, & comment. Il ne regarde pas à la quantité de ſes jours, mais à leur qualité. Si les chagrins ſe multiplient, s'ils alterent ſa tranquillité, il s'élance hors de la vie, & il n'attend pas à l'extrémité : dès qu'il commence à ſe défier de la fortune, il examine ſi ce n'eſt pas ce jour-là même qu'il faut partir; ſe donner la mort ou la recevoir,

finir plutôt ou plus tard, c'eſt pour lui la même choſe : il ne balance pas, comme s'il étoit queſtion d'une grande perte. Eh ! peut-elle être bien grande, quand un vaſe ne coule que goutte à goutte ? Mourir plutôt ou plus tard n'eſt rien ; bien ou mal mourir, c'eſt beaucoup : or, bien mourir, c'eſt ſe ſouſtraire au danger de vivre mal. Auſſi le mot du (1) Rhodien Théleſphore étoit celui d'un lâche & d'un efféminé. Le Tyran l'ayant fait enfermer dans une cage, où il le faiſoit nourrir comme une bête farouche, quelqu'un lui conſeilla de ſe laiſſer mourir de faim. *Non*, dit-il, *tant qu'on vit, l'on a le droit d'eſpérer.* Mais, quand cela ſeroit, faut-il donc acheter la vie à tout prix ? L'avantage le plus sûr & le plus grand ne me tentera pas, s'il me coûte une foibleſſe. Vous prétendez que la fortune peut tout pour celui qui vit encore ; & moi, je dis qu'elle ne peut rien contre celui qui ſait mourir. Quelquefois cependant le Sage, lors même que ſa mort eſt décidée, & que ſon ſupplice eſt réſolu, ne voudra pas prêter ſon bras à l'exécution. Ce ſe-

(1) *Voyez* Séneque, *de Irâ, lib.* 3, *cap.* 17 ; & Plutarque, *de Exilio, Opp. tom.* 2, *pag.* 606, *B. edit. Pariſ.* 1624.

roit en effet une folie de se tuer par la crainte de mourir. Le bourreau va venir, eh bien, il faut l'attendre ! pourquoi se charger de remplir sa fonction ? pourquoi prendre sur vous l'odieux de la cruauté d'un autre ? Enviez-vous le plaisir de ce bourreau, ou voulez-vous lui épargner sa peine ? Socrate étoit le maître de se laisser mourir de faim, plutôt que par le poison ; cependant il fut trente jours dans sa prison en attendant la mort, non dans l'idée de tout ce qui pouvoit arriver, non sur les espérances qu'un si long délai lui permettoit de concevoir, mais pour se conformer aux loix, pour se prêter à ses amis pendant ses derniers instants. N'y auroit il pas eu une grande folie à lui de mépriser la mort & de craindre le poison ? Scribonia, femme respectable, étoit la tante de Drusus Libon, jeune homme sottement enorgueilli de sa naissance, & que son ambition remplissoit de prétentions peu convenables de son temps à qui que ce soit, & qui, dans aucun temps, n'eussent été faites pour lui : condamné par le Sénat, on le rapporta dans sa litiere, tout abattu, sans suite, indignement abandonné par ses proches qui ne le regardoient déjà plus comme un coupable, mais comme un mort ; il délibéra

sur

s'il devoit se donner la mort ou l'attendre. Alors Scribonia lui demanda quel plaisir il pouvoit trouver à faire la fonction d'un autre ? Il ne suivit point son avis ; il se tua lui-même, & fit bien. Celui qui consent à vivre, quand il prévoit que, trois ou quatre jours après, son ennemi aura le pouvoir de le faire mourir, travaille vraiment pour un autre.

Il est donc difficile d'établir une regle générale, & de statuer s'il faut prévenir ou attendre la mort dont on est menacé par une violence étrangere. On peut alléguer bien des raisons pour & contre. Si l'une des deux morts est douloureuse, & l'autre simple & douce, pourquoi ne pas se décider pour la derniere ? Je choisis le navire sur lequel je veux m'embarquer, la maison où je veux loger ; je choisirai de même la mort qui me fera sortir de la vie. D'ailleurs, si la vie la plus longue n'est pas toujours la meilleure, la mort la plus longue est toujours la plus fâcheuse. C'est sur-tout dans la façon de mourir, que nous devons suivre notre fantaisie ; que la vie s'en aille par où elle voudra, qu'elle brise les liens de la servitude, soit par le fer, soit par la corde, soit par quelque breuvage qui pénetre dans les veines. Chacun doit compte aux

autres de sa vie, mais pour sa mort il n'en doit compte qu'à lui-même ; la meilleure est celle qui lui plaît davantage. On dira, peut-être, que j'ai montré peu de courage, ou que j'ai agi avec trop de témérité ; qu'une autre mort eût été plus héroïque. Mais, croyez-vous que le dessein qui vous occupe alors, soit du ressort de la Renommée ? Ne songez qu'à vous tirer au plutôt des mains de la Fortune, sans quoi vous trouverez des gens qui blâmeront votre action même ; vous verrez des hommes (1), faisant profession de sagesse, qui vous diront qu'il n'est pas permis d'attenter à sa vie, & que c'est un crime que de se tuer soi-même ; qu'il faut attendre l'instant fixé par la nature : ils ne voient pas, que parler ainsi, c'est ôter à l'homme tout moyen d'être libre. La loi éternelle n'a pu rien faire de mieux ; elle n'a ouvert qu'une porte pour entrer dans la vie, & mille pour en

---

(1) Juste Lipse se trompe lorsqu'il dit que Séneque veut parler ici des Péripatéticiens. Ce ne sont point ces philosophes, mais plutôt Pythagore, & après lui, Socrate, qui ont enseigné que l'homme doit garder le poste où les Dieux l'ont placé, quelque mauvais qu'il puisse être. *Voyez* Platon, *in Phædon*, *pag.* 62, A. B. C. *opp. tom.* 1, *edit.* Henr. Steph. *ann.* 1578.

sortir. Quoi! faut-il que j'attende la cruauté des maladies, ou des hommes, tandis que je suis le maître de me soustraire aux tourmens & aux coups de l'adversité? On n'est pas en droit de se plaindre de la vie; elle ne retient personne: la Nature a bien disposé les choses, nul homme n'est malheureux que par sa faute. Etes-vous bien? Vivez. La vie vous déplaît-elle? vous êtes libre de retourner aux lieux d'où vous êtes venu. Souvent, vous vous êtes fait tirer du sang pour dissiper un mal de têta, ou pour rendre votre corps plus dispos; il n'est pas nécessaire de s'ouvrir le sein par une large blessure, un coup de lancette suffit pour vous frayer la route qui mene à la liberté; votre sûreté ne vous coûtera qu'une piquure.

D'où viennent donc nos délais & notre lâcheté? C'est qu'on ne songe pas qu'un jour il faudra quitter ce séjour; nous sommes d'anciens locataires que l'habitude familiarise avec les incommodités de votre demeure. Voulez-vous n'être plus l'esclave de votre corps? dites-vous bien que vous n'y logez qu'en passent; que bientôt vous en sortirez pour toujours, alors vous n'aurez plus de regret au moment du départ. Mais, comment penser à la fin de sa vie, quand on

n'en peut mettre à ſes déſirs ? Il n'eſt rien de plus important à méditer ; les autres objets, ſur leſquels on s'exerce, ſont, peut-être, inutiles. Mon eſprit s'eſt-il affermi contre les maux de la pauvreté ? cela n'empêche pas que mes richeſſes ne me ſoient reſtées. Nous ſommes-nous fortifiés contre la douleur ? un corps ſain & bien conſtitué, nous empêchera, peut-être, de faire jamais, en ce genre, l'épreuve de nos forces. Nous ſommes-nous préparés à ſouffrir courageuſement la perte des perſonnes qui nous ſont cheres ? la Fortune a pourtant conſervé tous ceux que nous aimons.

Le jour viendra d'eſſayer nos forces contre la mort ; n'allez pas croire, que pour rompre ces liens, il faille être un ſi grand homme, ou reſſembler à Caton qui, n'ayant pu s'ôter la vie avec un glaive, ſe l'arracha de ſes mains. On a vu des hommes de la condition la plus vile, par un effort généreux s'élancer vers la liberté ; faute de moyens pour mourir commodément, faute d'inſtruments propres à ſe donner la mort, ils ſaiſirent le premier objet qui s'offrit, &, quoique deſtiné à d'autres uſages, il devint une arme dans leurs mains courageuſes. En dernier lieu, au combat des

bêtes, un Germain, destiné au spectacle du matin, feignit un besoin naturel, & se retira dans le seul endroit où il pût aller sans gardes ; il n'y trouva qu'un de ces bâtons terminés par une éponge, faits pour entretenir la propreté de ces lieux : il se l'enfonça dans le gosier, & s'étouffa lui-même. C'étoit outrager la mort ; j'en conviens : il la reçut d'une façon indécente & mal-propre : mais il s'agit bien de délicatesse & de propreté quand on meurt. Quel courage dans cet homme ! il méritoit bien au moins qu'on lui laissât le choix de son genre de mort. Avec quelle vigueur il se seroit servi d'une épée, il se seroit élancé dans la mer, ou précipité d'une roche escarpée ! Abandonné de la Nature entiere, il ne dut qu'à lui-même, & la mort, & l'instrument de sa mort.

Vous le voyez-donc ; il ne manque à l'homme, que la volonté. Qu'on approuve ou qu'on blâme l'action de ce Germain intrépide ; toujours est-il constant que la mort la plus dégoûtante est préférable à la servitude la plus propre.

Puisque j'ai commencé par un exemple tiré d'une classe ignoble, je continuerai : peut-être se piquera-t on de courage, quand on verra la mort méprisée par des gens qu'on méprise. Les Catons, les Sci-

pions & les autres grands hommes n'excitent qu'une admiration ſtérile, parce qu'on les regarde comme des êtres inimitables. Mais les combats des bêtes me fourniroient autant d'exemples de courage, que les chefs de la guerre civile. Il y a quelque temps qu'un malheureux, conduit au combat du matin, dans un charriot entouré de gardes, feignit de s'endormir: il laiſſa tomber ſa tête, & l'alongea ſuffiſamment pour la paſſer entre les rayons d'une des roues de la voiture: pour lors, il ſe tint ferme ſur ſon ſiege, juſqu'à ce que la révolution de la roue lui eût briſé les vertebres du col. De cette maniere, le charriot même qui le conduiſoit au ſupplice, ſervit à l'y ſouſtraire.

Il n'y a point d'obſtacle quand on eſt fortement réſolu de s'échapper. La Nature nous tient dans un lieu tout ouvert, celui qui le peut, eſt à portée de choiſir la ſortie la plus facile; quand on a pluſieurs moyens de s'affranchir, on peut ſe déterminer pour celui qu'on juge le plus propre à ſe délivrer. Mais lorſque le temps preſſe, la premiere occaſion eſt la meilleure, il faut la ſaiſir, quelqu'étrange & nouvelle qu'elle paroiſſe. On ne manque jamais de reſſources ni d'adreſſe pour mourir, quand on ne manque pas de cœur. Voyez

ce que peut l'aiguillon du reſſentiment ſur les plus vils eſclaves ; ils s'animent, ils trompent la vigilance de leurs gardes. Le grand homme non ſeulement ſe condamne lui-même à la mort, mais encore il exécute ſon arrêt.

J'ai promis que l'arêne me fourniroit pluſieurs exemples ; en voici donc un autre. Dans la ſeconde Naumachie, un Barbare ſe plongea dans la gorge la lance qu'il avoit reçue pour combattre. « Pourquoi, diſoit-il, ne me délivrerois- » je pas des tourments & des outrages » qu'on me fait éprouver ? je ſuis armé ; » à quoi bon attendrois-je la mort ? » Ce ſpectacle fut d'autant plus mémorable, qu'il étoit fait pour apprendre à des hommes, qu'il eſt plus louable de mourir que de tuer.

Quoi donc ! des miſérables, des criminels montreront-ils plus de courage en mourant, que des hommes long-temps exercés & fortifiés par la méditation & par la raiſon, cette maîtreſſe du genre humain ? Elle nous enſeigne que les routes du trépas peuvent être différentes, mais que toutes aboutiſſent au même terme. Quand on y eſt arrivé, qu'importe d'où l'on eſt parti. Elle vous permet de mourir, s'il ſe peut, ſans douleur ; ſinon,

faites de votre mieux, saisissez-vous, pour vous tuer, de tout ce qui se présentera. Il est injuste de vivre de rapine, mais il est très-honnête de dérober sa mort.

LETTRE LXXI.

Des conseils : quand il faut en donner. Du courage philosophique.

VOUS me consultez sur chacun des objets qui vous intéressent, sans songer à l'immensité de la mer qui nous sépare. Le principal mérite d'un conseil est l'à-propos; & souvent il doit arriver que mes avis ne vous parviennent que dans une circonstance, où le parti contraire seroit le meilleur à prendre. Les conseils doivent être adaptés aux circonstances. Les événements se succedent, ou plutôt se pressent : les conseils aussi rapides qu'eux, doivent naître dans la journée ; que dis-je! ce temps est encore trop long; ils doivent éclorre dans le moment, il faudroit, pour ainsi dire, les avoir sous la main. Mais comment les trouver? Je vais vous en apprendre le moyen. Quand vous voudrez savoir ce que vous devez

fuir ou rechercher, fixez les yeux sur le souverain bien, sur le but général de votre vie; car toutes nos actions doivent s'accorder avec ce but. On ne peut arranger les détails, que quand le plan total est bien formé. Un peintre a beau tenir ses couleurs prêtes, il ne peut saisir la ressemblance, s'il n'est pas décidé sur l'objet qu'il veut peindre. La grande faute des hommes, c'est qu'ils s'occupent tous des détails de la vie, sans songer à l'ensemble. Lorsqu'on veut lancer une fleche, il faut avoir un but, sur lequel le bras se regle pour la direction & pour le degré de force. Nos projets ne s'égarent que faute de point de vue. Il n'y a pas de vent favorable, pour qui ne sait dans quel port il veut entrer. Devons-nous nous plaindre de l'influence du hasard, quand nous lui abandonnons la conduite de notre vie.

Il est des gens qui en savent plus qu'ils ne croient: comme il nous arrive souvent de chercher ceux qui sont auprès de nous; de même le but du souverain bien est quelquefois à nos côtés, sans que nous nous en doutions. Il ne faut, ni beaucoup de paroles, ni de longs détours, pour vous faire sentir ce que c'est que ce bien; il ne s'agit que de vous le faire toucher

au doigt. Qu'eſt-il beſoin de tant de diviſions, & de ſous-diviſions, quand on peut dire tout uniment, *le ſouverain bien eſt ce qui eſt honnête* ; & ce qui eſt plus étonnant encore, *il n'y a de bien que ce qui eſt honnete* Tous les autres biens ſont faux & illuſoires. Si vous vous pénétrez de ce principe, ſi vous vous paſſionnez pour la vertu (car il ne ſuffit pas de l'aimer), tous les événements, quelque jugement qu'en portent les autres, ſeront pour vous, heureux & fortunés ; la torture même, ſi vous conſervez ſous les coups plus de ſécurité que votre bourreau ; la maladie, ſi vous ne faites pas d'imprécations contre la Fortune, ſi vous ne vous laiſſez pas ſurmonter par le mal.

En un mot, tous les événements que le reſte des hommes regarde comme des maux, s'adouciront & ſe convertiront même en biens, ſi vous vous élevez au-deſſus d'eux. Croyez fermement qu'il n'y a de bien que ce qui eſt honnête, & tous les déſagréments de la vie mériteront le nom de biens, pourvu toutefois que la vertu leur imprime le caractere de l'honnêteté. Il y a des hommes auxquels nous paroiſſons promettre plus que ne comporte l'humanité ; c'eſt qu'ils n'enviſagent que le corps ; qu'ils pénetrent juſ-

qu'à l'ame, & ce sera sur Dieu qu'ils mesureront l'homme.

Elevez donc votre ame, mon cher Lucilius, renoncez à ces frivolités grammaticales, à cette philosophie contentieuse, qui réduisent à des syllabes les objets les plus sublimes, & qui par une doctrine minutieuse, rétrécissent & consument le génie. Rendez-vous semblable aux inventeurs de nos dogmes, & non à ceux qui les enseignent, dont le but est plutôt de rendre la philosophie difficile qu'intéressante. Si vous avez quelque confiance en moi, suivez ces illustres guides.

Socrate qui a réduit toute la philosophie à la morale, a dit que le comble de la sagesse, étoit de savoir distinguer les biens & les maux. » Pour être heureux, » dit-il, laissez-vous traiter d'insensé par » quelques gens. Quiconque voudra vous » outrager, qu'il le fasse; vous ne souf» frirez point si la vertu est avec vous. Si » vous voulez être heureux, dit-il, c'est» à-dire, vertueux de bonne foi, souffrez » qu'on vous méprise. » Mais on n'en vient à ce point de perfection, que quand on a rangé tous les biens sur la même ligne, parce qu'il n'y a pas de bien sans honnêteté, & que l'honnêteté est la même dans tous. Quoi! direz-vous, n'y a-t-il

point de différence entre la Préture de Caton, & le refus qu'il essuya? Est-ce la même chose pour lui d'être vaincu ou vainqueur à la bataille de Pharsale. Non, mais la fermeté qui l'empêcha de succomber à la défaite de son parti, est égale à la modération avec laquelle il seroit rentré vainqueur dans sa patrie, pour y rétablir la paix. N'est-ce pas en effet la même vertu qui fait triompher de la mauvaise fortune & sagement user de la bonne? Or, la vertu ne peut devenir plus grande ou plus petite : elle est toujours la même. Mais Pompée perdra son armée; mais tous les grands n'auront plus le beau prétexte de combattre pour les intérêts de la patrie, mais cette avant-garde auguste, composée du Sénat en armes, un seul combat la dissipera. Cette chûte immense de l'Empire sera rejaillir ses éclats dans toutes les parties du monde, dans l'Egypte, dans l'Afrique, dans l'Espagne; la République infortunée n'aura pas même la triste consolation de périr toute entiere. Je veux que tous ces malheurs arrivent, je veux que Juba ne trouve point de ressource, ni dans la connoissance des lieux, ni dans l'attachement inviolable de ses sujets. Je veux que les habitants d'Utique même, suc-

combant à leurs maux, trahiſſent leur foi, & que Scipion dans l'Afrique ſoit abandonné par la fortune ſi favorable à ſon nom. Depuis long-temps les ordres ſont donnés pour que Caton ſoit épargné; cependant il a été vaincu: c'eſt encore un refus qu'il a dû eſſuyer. Il ſaura ſupporter avec autant de courage les obſtacles qui s'oppoſeront à ſa victoire, qu'il a ſupporté ceux qui ſe ſont oppoſés à ſa Préture. Le jour de ſon refus avoit été employé au jeu; la nuit de ſa mort, à la lecture. Renoncer à la Préture & à la vie, ont été la même choſe pour lui. Il s'étoit bien pénétré de la néceſſité de ſe ſoumettre à tous les événements. Et pourquoi n'eût-il pas ſupporté conſtamment la révolution de la République? Quel être dans la Nature eſt à l'abri du changement? ni la terre, ni le ciel, ni l'immenſe machine du monde n'en ſont exempts, quoique ſous la direction de Dieu même. L'ordre que nous voyons ne ſubſiſtera pas toujours, chaque jour y cauſe quelque dérangement. Tous les êtres ont des périodes fixes; ils doivent naître, s'accroître & périr. Ces aſtres que vous voyez rouler au-deſſus de nos têtes, cette terre ſur laquelle nous nous croyons bien ſolidement établis, ſe minent ſour-

dement & finiront par s'écrouler. Toute a sa vieillesse : les termes peuvent différer, mais le but est le même. Tout ce qui est, ne sera plus, & se décomposera sans pourtant s'anéantir : pour nous, la décomposition est un véritable anéantissement, parce que nous ne regardons que ce qui est auprès de nous, parce que nos ames dévouées au corps, n'osent porter au delà leurs regards obtus. L'on supporteroit avec plus de fermeté sa mort & celle des siens, si l'on étoit persuadé que la nature n'est qu'une succession continuelle de naissances & de morts; que les corps composés se dissolvent, que les corps dissous se recomposent, & que c'est dans ce cercle infini, que s'exercent les travaux de l'Architecte universel. Aussi Caton, après avoir parcouru l'histoire de tous les âges, dira : toute l'espece humaine qui existe, & qui existera, fut condamnée à la mort. Toutes les villes, tant celles qui gouvernent le monde, que celles qui font la gloire des grands Empires, disparoîtront un jour. On cherchera sur la terre la place qu'elles occupoient; elles seront détruites par des calamités différentes; les unes seront renversées par la guerre; les autres consumées par le repos & la paix dégénérés

en oisiveté, ou par le luxe, ce fléau des Etats puissants. Toutes ces campagnes fertiles seront ou submergées par un débordement soudain de la mer, ou englouties dans un abîme que la terre ouvrira subitement. Pourquoi donc m'indigner ou me plaindre, si je dévance de quelques instants la ruine du monde? Le grand homme doit obéir à Dieu, & se soumettre sans murmurer à la loi universelle : il ne sort de cette vie que pour passer à une vie meilleure, & pour habiter avec les Dieux dans le sein de la gloire & de la paix, ou du moins, à l'abri de la douleur, il sera rendu à la Nature qui l'a produit, & confondu avec la masse générale.

L'honnêteté de la vie de Caton n'est donc pas un plus grand bien que l'honnêteté de sa mort : la vertu n'est pas susceptible de degrés. Socrate comparoit la vertu à la vérité : ni l'une ni l'autre ne peuvent croître. La vertu a toute sa plénitude, toute sa perfection. Ne soyez donc pas surpris que tous les biens soient égaux, tant ceux auxquels on aspire de dessein prémédité, que ceux qui nous sont apportés par une circonstance imprévue. Si vous admettez une inégalité, si vous regardez la douleur comme un

moindre bien, vous finirez par la regarder comme un mal ; vous trouverez Socrate malheureux dans sa prison ; Caton malheureux en rouvrant sa plaie, & Régulus le plus malheureux de tous les hommes, de porter la peine de sa bonne foi envers des ennemis. C'est pourtant ce que n'ont pas osé prétendre les hommes les plus efféminés. Ils disent qu'il ne fut pas heureux, mais ils ne disent pas qu'il fût malheureux.

Les philosophes de l'ancienne Académie, conviennent que le Sage est heureux au millieu des tourments ; mais ils ne veulent pas que ce soit d'un bonheur parfait & accompli. Restriction qu'il est impossible d'admettre : s'il est heureux, il jouit du souverain bien ; or, le souverain bien n'a nul degré au-dessus de lui, pourvu qu'il soit accompagné de la vertu, que l'adversité ne puisse le diminuer, & que la mutilation des membres mêmes, le laisse subsister dans son entier. Or, c'est ce qui arrive, puisque je suppose une vertu intrépide & sublime, que tous les obstacles ne font qu'enflammer. Ne voyez-vous pas les jeunes gens heureusement nés, quand ils sont frappés de quelque passion honnête, braver tous les événements fortuits ? La sagesse vous

inspirera le même courage; elle vous persuadera qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête; & que l'honnête n'est pas plus susceptible de plus ou de moins, que la regle dont on se sert pour juger de la droiture des lignes; si l'on veut la fléchir, cette altération se fait toujours aux dépens de sa droiture. Disons-en autant de la vertu: elle est droite, & n'admet pas de courbure; elle est roide, & n'admet point d'extension. Elle juge tout, & rien ne la juge; si elle ne peut être plus droite qu'elle n'est, les actions qu'elle produit ne peuvent pas non plus être plus droites les unes que les autres; il faut qu'elle lui soient conformes, elles sont donc égales entr'elles.

Quoi! direz-vous, est-ce donc la même chose d'être assis à une table bien servie, & de souffrir la torture? Cela vous surprend? Voici qui vous surprendra bien davantage: c'est un mal d'être assis à une bonne table, & c'est un bien d'être tourmenté sur le chevalet, si l'une de ces actions se fait honteusement, & l'autre avec honnêteté. Ce n'est point la matiere de ces actions, c'est la vertu qui les rend bonnes ou mauvaises. Par-tout où elle se montre, elle rend toutes les actions de la même mesure & de la même valeur

Je suis en danger d'être dévisagé par ceux qui jugent toutes les ames par la leur, pour oser avancer que c'est un aussi grand bien de supporter courageusement l'adversité, que d'user honnêtement de la prospérité; que c'est un aussi grand bien, & de triompher, & d'être conduit devant le char du vainqueur, sans être vaincu soi-même. Hommes foibles, qui regardent comme impossible tout ce qu'ils ne peuvent pas faire! C'est dans leur ame qu'ils puisent l'idée de la vertu. Etes-vous étonné d'entendre dire que ce soit un bien d'être brûlé, blessé, massacré, enchaîné? C'est quelquefois même un plaisir. La frugalité est une punition pour le gourmand; le travail, un supplice pour le paresseux, l'homme efféminé prend pitié de l'homme laborieux; l'étude est une torture pour le fainéant. Nous regardons, comme dures & insupportables, toutes les actions opposées à notre façon d'être; nous ne songeons pas combien il y a de gens, pour qui c'est un supplice de manquer de vin, ou d'être réveillés à la pointe du jour. Les actions héroïques ne sont pas difficiles en elles-mêmes, c'est nous qui sommes énervés.

Il faut une grande ame pour juger les grandes choses, sans quoi nous leur attri-

buerons un vice qui vient de nous. Les objets les plus droits, baissés vers la surface de l'eau, renvoient à l'œil une image courbe & qui paroît brisée. Il faut non-seulement considérer l'objet apperçu, mais encore la maniere dont il est apperçu. Notre ame ne voit la vérité qu'à travers un brouillard. Donnez-moi un jeune homme qui n'ait pas encore été corrompu, & dont l'ame ait de l'énergie, il dira qu'il trouve plus fortuné, l'homme qui porte sans fléchir tout le faix de l'adversité, que celui qui se trouve élevé au-dessus de la Fortune. Il n'est pas surprenant d'être inébranlable dans le calme: mais s'élever, où tout le monde s'abaisse, se tenir debout, où tout le monde est renversé, voilà ce qui est vraiment admirable. En quoi consiste le mal des tourments, & des autres événements auxquels on donne le nom d'adversité? C'est, je pense, dans un découragement qui fait plier & succomber l'ame; situation dans laquelle le Sage ne peut jamais se trouver. Il se tient droit sous les fardeaux les plus lourds. Rien ne le courbe, rien ne lui déplaît de ce qu'il faut souffrir. Il ne se plaint jamais quand il lui arrive une chose à laquelle l'homme est sujet. Il connoît ses forces, il sait qu'il peut suffire à la charge.

Ne croyez pourtant pas que j'ôte le Sage de la classe des hommes, & que j'écarte de lui la douleur, comme d'un rocher insensible. Je sais qu'il est composé de deux substances : l'une est déraisonnable, elle sent les morsures, les brûlures, la douleur; l'autre est raisonnable, elle a une façon de penser constante, inébranlable, elle est courageuse, invincible; c'est en elle que réside le souverain bien, avant la plénitude duquel l'ame est flottante, irrésolue, mais dont la perfection la rend fixe & immobile. Voilà pourquoi l'homme qui ne fait que commencer à marcher vers la sagesse, ou à cultiver la vertu, s'arrête quelquefois & perd une partie de ses forces : il n'a pas encore franchi toutes les incertitudes; il est encore dans un chemin glissant. Mais l'homme vraiment heureux, & dont la vertu est accomplie, n'est jamais si content de lui, que quand il a mis son courage à de rudes épreuves. Quand le devoir l'exige, il supporte, il embrasse même, ce qui fait trembler les autres; il aime mieux entendre des applaudissements que des félicitations.

Passons maintenant à l'objet auquel m'appelle depuis longt-temps votre impatience; voyons comment le courage de

notre Sage fera, pour ne pas ſortir des bornes de la Nature. Le Sage éprouvera, ſans doute, des frémiſſements, de la douleur, de la pâleur ; la ſenſibilité du corps rend ces expreſſions néceſſaires. Quel eſt donc le point précis où commence le malheur, où ces événements deviennent des maux ? C'eſt du moment où ils déchirent l'ame, où ils lui arrachent l'aveu de ſa ſervitude, où ils excitent en elle le repentir de ſa ſageſſe. Le Sage triomphe de la fortune par ſa fermeté ; cependant on a vu des hommes qui cultivoient la ſageſſe, effrayés quelquefois par les menaces les plus légeres ; mais alors c'eſt notre faute d'exiger d'un commençant, ce qui n'appartient qu'au Sage accompli. Je m'excite au courage dont je fais l'éloge ; mais me le ſuis-je inſpiré ? & quand cela ſeroit, aurois-je une intrépidité aſſez ferme, aſſez conſommée, pour me faire affronter tous les haſards ? De même qu'il y a des couleurs dont la laine ſe teint en une ſeule fois, tandis que d'autres ne peuvent s'y incorporer qu'après des macérations & des coctions fréquentes ; de même il y a des ſciences, qu'on poſſede auſſi-tôt qu'on les a appriſes ; mais, pour la ſageſſe, il faut qu'elle pénetre l'ame, il faut qu'elle y ſéjourne ;

ſans quoi ce ſera une teinte ſuperficielle, plutôt qu'une teinture. Il ne faut qu'un moment & quelques mots, pour enſeigner que la vertu eſt l'unique bien, ou du moins qu'il n'y a pas de bien ſans elle, & qu'elle réſide dans la partie la plus noble de notre être, dans la ſubſtance raiſonnable.

En quoi donc conſiſte cette vertu? dans un jugement ſain & inébranlable; ce ſera ce jugement qui dirigera tous les mouvements de l'ame, & qui ſaura apprécier ces vaines apparences qui les excitent, pour l'ordinaire. La conſéquence de ce jugement ſera de regarder, comme des biens, & comme égales entr'elles, toutes les actions qui porteront l'empreinte de la vertu. Les avantages corporels, ſont, à la vérité, des biens pour le corps, mais ils ne ſont pas des biens dans leur totalité: ils pourront avoir du prix, mais ils ne mériteront pas l'eſtime; ils différeront conſidérablement entr'eux; il y en aura de plus grands, il y en aura de moindres. Nous ne pouvons même nous empêcher d'avouer, qu'il y a de la différence entre ceux qui tendent à la ſageſſe. L'un a fait aſſez de progrès pour oſer lever les yeux contre la fortune, mais ce ne ſera pas pour long-

temps : son éclat l'éblouiroit & le forceroit à les baisser ; l'autre est assez avancé pour pouvoir la regarder en face, en supposant qu'il soit déjà parvenu au sommet de la perfection : mais l'imperfection est nécessairement chancelante, tantôt elle avance, tantôt elle recule, tantôt elle tombe tout-à-fait. Le remede est de marcher toujours, & de ne point se ralentir ; pour peu qu'on se relâche dans son travail & ses efforts, il faut rétrograder. On ne retrouve jamais ses progrès où on les avoit laissés.

Continuons donc, persévérons ; il nous reste encore plus d'ennemis à vaincre que nous n'en avons terrassés. La moitié du chemin est faite, dès qu'on veut avancer. J'en fais l'expérience sur moi-même ; je veux, & je veux de toute mon ame. Je vois que vous avez le même enthousiasme, & que vous courez à pas de géant vers la sagesse. Hâtons-nous ; ce n'est qu'à ce prix que la vie est un bienfait ; sans cela, elle n'est qu'un obstacle honteux qui nous retient dans la fange. Faisons ensorte que tout notre temps soit à nous ; il ne le sera que quand nous serons nous-mêmes à nous. Quand aurons-nous assez de force pour mépriser la fortune, bonne ou mauvaise ? Quand serons-nous assez heureux

pour nous écrier, après avoir étouffé & subjugué les passions, j'ai vaincu? Qui! Ce ne sont ni les Perses, ni les Medes, ni les Peuples belliqueux au-delà de la Dacie, c'est l'avarice, l'ambition, la crainte de la mort, qui a triomphé même des vainqueurs du monde.

LETTRE LXXII.

Que la sagesse doit être embrassée sans délai. Trois especes de Sages.

J'AI su la réponse à la question que vous me faites, mais je l'ai oubliée. Il y a longtemps que je n'ai fait de revue dans mà mémoire, & je ne m'y reconnois plus qu'avec peine: j'éprouve ce qui arrive aux livres qui restent long temps enfermés dans la poussiere. La mémoire, comme ces livres, demande à être déroulée de temps en temps; il faut, pour ainsi dire, en secouer tous les feuillets, afin de les trouver en état au besoin. Différons donc, pour le présent, l'objet sur lequel vous me consultez; il demande beaucoup de soin & d'attention: au premier séjour, un peu long, que je pourrai me promettre, en quelque lieu que ce soit, je me

me mettrai en ouvrage. En effet, il y a des ſujets qu'on peut traiter, même en voiture; tandis qu'il y en a d'autres qui exigent le lit, le repos & la ſolitude. Cependant il faut faire quelque choſe, dans ces jours d'occupations, & même dans tous les inſtants; car les occupations ſe ſuccéderont ſans ceſſe : nous les ſemons; une ſeule en fait éclorre une foule. Ajoutez que nous nous accordons des délais à nous-mêmes : nous nous diſons : quand j'aurai achevé telle choſe, je me livrerai tout entier à la Philoſophie; quand j'aurai arrangé telle affaire épineuſe, je m'adonnerai à l'étude. Pour philoſopher, il ne faut pas attendre que vous n'ayez plus rien à faire; il faut négliger tout le reſte, pour vous jeter dans les bras de la Sageſſe; vous n'aurez jamais aſſez de temps, quand même votre vie s'étendroit depuis l'enfance, juſqu'au terme le plus long de la vie humaine. Ne point étudier la Philoſophie, ou ne l'étudier que par intervalle, c'eſt la même choſe; elle ne reſte jamais à l'endroit où on l'a quittée : ſemblable à un reſſort qui reprend ſon élaſticité après la compreſſion, elle retourne vers le point de repos auſſi-tôt qu'on ceſſe de l'aſſujettir. Il faut ſe mettre en défenſe contre les

éprouvent un dépériſſement perpétuel. La Fortune ne nous aſſure la propriété de rien ; néanmoins, ſes préſents peuvent cauſer quelque plaiſir, quand leur uſage eſt réglé par la raiſon : c'eſt-elle qui donne du prix aux objets extérieurs, dont l'uſage immodéré ceſſe d'être une jouiſſance.

Attalus avoit coutume d'employer cette comparaiſon. « Avez-vous quelquefois » vu un chien happer, la gueule ouverte, » des morceaux de pain ou de viande que » lui jette ſon maître ; il avale en un mo- » ment les morceaux entiers, & tend » toujours la gueule, dans l'eſpérance » d'une nouvelle pâture. La même choſe » nous arrive ; quand la Fortune nous » jette quelque choſe que nous atten- » dions ; nous l'engloutiſſons ſans plaiſir, » uniquement attentifs à lui ravir une » ſeconde faveur » Le Sage n'a pas cette avidité ; il ſe raſſaſie : ce qui lui eſt échu, il le reçoit ſans inquiétude ; il le met en réſerve ; il jouit d'un contentement ſuprême & continu, qui eſt à lui. Il eſt des gens qui ont de la bonne volonté, mais à qui il manque bien des choſes pour la perfection. Ils s'élevent & s'abaiſſent alternativement ; tantôt ils touchent aux cieux, tantôt ils ſont ramenés vers la

terre. Pour les fous & les ignorants, leur vie eſt une chûte continuelle ; on diroit qu'ils tombent dans le vuide infini d'Epicure. Il y a encore une troiſieme claſſe, ce ſont ceux qui ſont, pour ainſi dire, ſur les limites de la Sageſſe : ils ne la tiennent pas encore, mais ils l'ont devant les yeux, & comme ſous la main ; ils ne ſont pas ébranlés, ils ne gliſſent pas même ; & quoiqu'ils ne ſoient pas encore débarqués, ils ſont déjà dans le port. Puis donc qu'il y a une ſi grande différence entre la premiere claſſe & la derniere ; puiſque celle du milieu, avec une perſpective encourageante, a la crainte de tomber au dernire rang, nous ne devons pas nous livrer aux affaires : il faut les empêcher d'entrer ; une fois admiſes, elles en ſubſtitueront d'autres en leur place. Oppoſons-nous à leurs commencements, il eſt plus aiſé de les empêcher de commencer, que de les terminer.



LETTRE LXXIII.

Que les Philosophes ne sont ni de séditieux, ni de mauvais citoyens.

ON a tort de regarder les philosophes de bonne foi, comme des mécontents & des séditieux, des contempteurs des Loix, des Magistrats, & de tous ceux qui président à l'admistration publique. Personne, au contraire, n'est plus reconnoissant qu'eux envers les gens en place; & avec d'autant plus de raison, qu'il n'est point de citoyens, pour lesquels ceux qui tiennent en leurs mains les rênes du Gouverment, travaillent plus, que pour les Philosophes, qu'ils font jouir des douceurs du repos. Des hommes à qui la sécurité publique procure un accès facile vers la sagesse qu'ils cherchent, se font un devoir d'honorer, comme un pere, l'auteur d'un si grand bien, & l'aiment plus sincérement, que ces courtisans inquiets, placés au millieu du tourbillon, qui doivent tout aux Princes, & les croient toujours en reste avec eux; & dont on ne peut jamais, quelque étendue que l'on donne à sa libéralité, rassasier la cu-

pidité qui s'accroît à mesure qu'on la rempli. Quiconque pense à recevoir, oublie qu'il a reçu. Le plus grand mal de la cupidité, c'est l'ingratitude. Ajoutez que de tous les hommes qui jouent un rôle dans l'état, il n'y en a pas un qui ne regarde plutôt ceux qui l'ont surpassé, que ceux qu'il laisse en arriere. Il leur est moins agréable de voir une foule qui les suit, qu'importun de voir quelqu'un qui les précede. C'est le vice de tout ambitieux, de ne pas regarder derriere lui: l'ambition n'est pas la seule passion sans bornes; elles le sont toutes, parce que toutes commencent par la fin.

L'homme integre & pur, qui a renoncé au barreau, à la place publique, & à toute administration publique, pour s'occuper, dans la retraite, d'objets plus importants, aime mieux ceux par les soins desquels il peut vaquer en paix à ces occupations; il est le seul qui leur rende un hommage gratuit; il leur a de grandes obligations, sans qu'ils s'en doutent. S'il a de l'estime & de la vénération pour les instituteurs auxquels il doit les premieres semences de la vertu, il n'en a pas moins pour ceux, sous la garde desquels il cultive les arts. On nous dira, peut-être, que l'autorité du prince veille

encore ſur un grand nombre d'autres hommes ; j'en conviens. Mais parmi ceux qui ont joui de la même ſécurité, celui qui tranſportoit ſur la mer la plus grande quantité des marchandiſes les plus précieuſes, ſe croit le plus obligé à Neptune, ce Dieu reçoit des ſacrifices plus fervents du marchand que des paſſagers : parmi les marchands mêmes, il éprouve de plus grandes marques de reconnoiſſance de celui dont le Navire portoit des parfums, de la pourpre, & d'autres effets précieux, pour les échanger contre de l'or, que de celui qui n'étoit chargé que des marchandiſes les plus viles, & pour ainſi dire, du rebut du commerce : de même, la paix que procure le Souverain, quoiqu'un bienfait commun à tous les ſujets, fait un impreſſion plus profonde ſur ceux qui en font le meilleur uſage. Il y a beaucoup de gens en place, pour qui la paix eſt plus laborieuſe que la guerre. Croyez-vous donc qu'ils ſachent au Prince autant de gré que le Sage, pour une tranquillité qu'ils emploient dans l'ivreſſe, dans la débauche, dans des déſordres dont il faudroit interrompre le cours par la guerre même.

Ne ſuppoſez pas non plus le Sage aſſez injuſte, pour le croire quitte de ſa part

de reconnoiſſance, d'un bien commun à tout l'Etat. Je dois beaucoup au Soleil & à la Lune, quoique ces deux aſtres ne ſe levent pas pour moi ſeul. Je ſuis obligé, en mon particulier, à l'année, & à Dieu qui en regle le cours, quoique ce ne ſoit pas en mon honneur, que ſe faſſe la révolution des ſaiſons. C'eſt la folle avarice des mortels, qui, en diſtinguant les poſſeſſions & les propriétés, fait que perſonne ne regarde comme à ſoi, ce qui appartient au public. Le Sage, au contraire, ne trouve rien qui ſoit plus proprement à lui, que ce qu'il partage avec le genre humain. Des biens ne ſeroient pas communs, ſi chaque particulier n'en avoit une partie: la communauté établit toujours un partage, quelqne foibles que ſoient les portions des individus. Ajoutez que les biens importants & réels, ne ſe diviſent pas en petites portions, chacun jouit de leur totalité. On n'emporte d'un *congiaire* (1), que la part aſſignée pour chaque tête; un repas, une *viſcération* (2), & en général toutes les diſtri-

(1) Les *congiaires* étoient des diſtributions de viandes ou de comeſtibles que les Empereurs, les Magiſtrats & les riches faiſoient au Peuple.

(2) La *viſcération* étoit la diſtribution que l'on

butions manuelles, se divisent en parties, mais les biens indivisibles, tels que la paix & la liberté, ne peuvent se partager; les particuliers jouissent de la totalité comme le public. Le Sage songe donc à qui il doit l'usufruit de ces biens qui le dispense de la garde des murs, des tributs de la guerre, de toutes les autres charges qu'impose le devoir de citoyen; il songe à toutes ces obligations, & rend graces au Pilote qui le conduit. C'est surtout la Philosophie, qui apprend à sentir un bienfait, à le reconnoître, & quelquefois c'est le payer, que de l'avouer. Le Sage avouera donc qu'il doit beaucoup à l'homme vigilant, dont les soins & la prévoyance lui assurent un repos, favorable aux productions de son génie, la jouissance libre de son temps, un calme que ne troublent pas les occupations publiques. *C'est*, dit Virgile, *un Dieu qui nous a procuré ce repos. Oui, il sera toujour un Dieu pour moi* (1). Si l'on doit tenir compte d'une paix, dont les effets se réduisent, suivant le Poëte, à laisser

---

faisoit au Peuple de la chair des Victimes immolées dans les Sacrifices publics.

(1) O Meliboe, Deus nobis hæc otia fecit;
Namque erit ille mihi semper Deus.....

VIRG. *Buc.* 1, *vers.* 6, 7.

paître un troupeau, & à jouer du chalumeau (1); quel prix devons-nous attacher à un repos, semblable à celui dont jouissent les Dieux, qui constitue leur félicité divine?

Oui, mon cher Lucilius, je vous le répete, c'est vers les Cieux que je vous mene par le chemin le plus court. Sextius avoit coutume de dire, que Jupiter n'a pas plus de puissance, que l'homme de bien. Le premier peut sans doute faire plus de bien aux hommes; mais on n'est pas plus vertueux, pour être plus opulent; entre deux hommes également instruits dans la manœuvre d'un vaisseau, vous ne regarderez pas, comme plus habile, celui qui aura le bâtiment le plus vaste & le plus orné. Quel avantage a donc Jupiter au-dessus de l'homme vertueux? Celui d'être bon plus long-temps. Mais le Sage ne s'en estime pas moins, quoique ses vertus soient resserrées dans un espace de temps moins vaste. Ainsi que de deux Sages, celui qui est mort plus vieux, n'est pas plus heureux que celui dont la vie fut bornée à un moindre

(1) Ille meas errare boves, ut pernis, & ipsum
Ludere, quæ vellem, calamo permisit agresti.
VIRG. *Buc.* 1, *vers.* 9, 10.

nombre d'années ; de même, Jupiter ne surpasse point le Sage en bonheur, quoiqu'il le surpasse en âge. Ce n'est point la durée de la vertu qui en fait la grandeur. Jupiter possede tous les biens, mais il en abandonne la jouissance aux autres ; il ne se réserve que la satisfaction de les savoir heureux de ses bienfaits. Le Sage n'est pas plus jaloux que lui de voir les richesses au pouvoir des autres ; il n'en fait pas plus de cas que Jupiter. Il a même cet avantage sur lui, que ce Dieu ne peut en user, & que le Sage ne le veut pas. Croyons donc Sextius (1) qui, en nous montrant le chemin de la vertu, nous crie (2) : *c'est par là qu'on monte au Ciel* ; c'est-à-dire, par la frugalité, par la tempérance, par le courage. Les Dieux ne sont

---

(1) Il s'agit ici de Q. Sextius, homme illustre chez les Romains, qui embrassa la Philosophie Pythagoricienne, & fonda une Secte très-austere, conforme à bien des égards, à celle des Stoïciens ; mais qui faisoit profession de refuser les emplois publics. La rigidité de cette Secte l'empêcha de durer long-temps. Il est encore question du même Sextius dans la Lettre 108 de notre Auteur. *Voyez* Brucker, *Hist Philosoph.* Séneque, *Lettre* 59, & *Quest. naturelles*, *liv.* 7, *chap.* 32, & dans le Traité de la *Colere*, *liv.* 2, *chap.* 36.

(2) VIRG. *Æneid. lib.* 9, *vers.* 641.

pas dédaigneux, ni jaloux; ils admettent les hommes dans leur société; ils leur prêtent même une main secourable pour y monter. Vous êtes surpris que l'homme puisse s'élerver jusqu'aux Dieux : mais Dieu, lui-même, descend chez les hommes, & bien plus, dans les hommes. Il n'y a point d'ame (1) vertueuse sans Dieu, des semences divines sont répandues dans les corps humains; à l'aide d'une bonne culture, elles croissent, s'élevent & deviennent conformes à leur origine; mais faute de soins, elles meurent, comme dans un sol stérile & marécageux, & ne donnent, pour récolte, que de mauvaises herbes.

---

(1) *Voyez* la Lettre 41, vers le commencement : Séneque y enseigne la même doctrine, à-peu-près dans les mêmes termes.



même d'une fronde vuide, nous tressaillons comme eux au seul bruit des événements dont nous ne sentons pas les coups.

Il n'y a donc point de bonheur pour l'homme livré à cette opinion : le bonheur ne se trouve qu'où il n'y a pas de crainte. On vit malheureux lorsqu'on est entouré de soupçons. Quiconque s'est abandonné aux combinaisons du hasard, s'est construit lui-même un dédale tortueux d'où jamais il ne pourra se dégager. Il n'est qu'une seule voie pour se mettre en sûreté, c'est de mépriser tous les objets extérieurs pour s'en tenir à l'honnête. Préférer quelque chose à la vertu, ou reconnoître d'autres biens qu'elle, c'est tendre les mains à la Fortune pour attendre avec inquiétude les faveurs qu'elle répand. Représentez-vous la Fortune donnant des jeux, & jetant au milieu de cette immense assemblée du genre humain, des honneurs, des richesses, du crédit : de ces présents, les uns se brisent dans les mains de ceux qui les ravissent, les autres sont partagés de mauvaise foi, d'autres sont enlevés au préjudice de ceux à qui ils étoient échus ; on voit des hommes entre les mains desquels ces biens tombent sans qu'ils y pensent ; d'autres

les perdent par trop d'empressement, & les laissent échapper en voulant les saisir avec trop d'avidité ; ceux même qui sont parvenus à les ravir, ne jouissent jamais long-temps de leur butin : aussi les mieux avisés, fuient du théatre, quand ils voient apporter les présents, ils savent que la plus petite part coûte bien cher. On ne se bat point avec celui qui se retire, on n'a point à craindre les coups en s'en allant : c'est autour du butin qu'est la mêlée. La même chose arrive pour les biens que la Fortune fait tomber d'en haut. On se fatigue, on s'empresse, on voudroit avoir plus de deux mains : on regarde tantôt l'un, tantôt l'autre : on trouve trop lente l'arrivée de ces faveurs qui ne font qu'irriter les désirs, que tous les hommes esperent, & que très-peu obtiennent ; on voudroit aller au devant de leur chûte : on triomphe quand on s'est emparé de quelque chose, & souvent ce n'est qu'une espérance illusoire qu'on a prise pour la réalité ; un effet vil coûte quelque grand malheur, ou trompe dans la jouissance.

Quittons donc ces jeux, faisons place aux ravisseurs ; que suspendus par la crainte, ils considerent ces biens qui menacent leurs têtes. Celui qui a formé le

projet d'être heureux, ne doit regarder comme un bien que ce qui est honnête ; en admettre un autre, c'est d'abord faire outrage à la Providence, vu qu'il arrive beaucoup de désagréments aux hommes vertueux, & que les biens qu'elle nous a donnés, sont fragiles & de peu de durée, si on les compare à ceux du monde entier. Ces plaintes nous rendent des interpretes ingrats de la conduite divine ; nous nous plaignons de ce que des biens incertains & périssables ne nous viennent pas toujours, ou ne nous viennent qu'en petite quantité. Voilà pourquoi nous ne voulons ni vivre, ni mourir ; nous haïssons la vie, & nous craignons la mort ; tous nos projets sont vacillants, aucune félicité ne peut remplir le vuide de nos ames : c'est que nous n'avons pas encore atteint ce bien immense & suprême, auquel la volonté doit se fixer, vu qu'il n'y a pas de degré au dessus de ce qui est suprême.

Voulez-vous savoir pourquoi la vertu n'a besoin de rien ! c'est qu'elle jouit de ce qu'elle a, sans désirer ce qui lui manque : tout est grand pour elle, parce que tout lui suffit. Ecartez-vous de cette maniere de juger, & c'en est fait des sentiments de la Nature, & de la probité dans

le commerce des hommes ; on ne peut remplir ces devoirs sans souffrir beaucoup de ce qu'on apppelle des maux, & sans faire le sacrifice d'une grande partie de ces biens prétendus dans lesquels nous nous complaisons : c'en est fait du courage qui ne vit que d'épreuves & de périls : c'en est fait de la grandeur d'ame qui ne peut s'élever à son comble, qu'en méprisant comme chétifs les objets que le vulgaire souhaite comme très-importants : c'en est fait de la reconnoissance, & de ses démonstrations ; on calcule ses peines, du moment où l'on connoît quelque chose de préférable à la vertu, ou l'on cesse d'aspirer à la perfection.

Mais, sans m'appesantir sur ces conséquences ; ou ces prétendus biens n'en sont pas, ou l'homme est plus heureux que la Divinité, qui ne connoît pas ces sorres de jouissances. Ni la débauche, ni les plaisirs de la table, ni les richesses, ni aucunes de ces voluptés avilissantes par lesquelles l'homme se laisse attirer, ne font aucune impression sur la Divinité. Il faut donc ou, ce qui n'est pas croyable, que Dieu soit privé de quelques biens ; ou, de ce qu'il en est privé, en conclure que ce ne sont pas des biens.

Ajoutez que les animaux ont de la plu-

part de ces prétendus biens une jouiſſance plus complete & plus étendue que l'homme : ils ſont nés plus voraces que lui ; les plaiſirs de l'amour ne les fatiguent pas auſſi promptement ; ils ont des forces plus grandes & mieux ſoutenues : d'où il ſuit qu'ils ſont plus heureux que l'homme ; ils vivent en effet ſans méchanceté, ſans crimes ; ils ſoutiennent mieux les plaiſirs, ils ſe les procurent avec plus de facilité, ils en jouiſſent ſans le préjugé de la honte, & ſans la crainte du repentir Jugez donc vous-même ſi le nom de bien eſt dû à des jouiſſances brutales, dans leſquelles l'homme eſt ſupérieur à la Divinité.

C'eſt dans l'ame, qu'il faut établir le ſouverain bien. Il ſe corrompt, en paſſant de la partie de nous-même la plus noble à la plus vile ; je veux dire aux ſens, qui ſont plus actifs dans les animaux privés de la parole. Ce n'eſt pas dans une maſſe de chair que doit réſider le bien ſuprême : il n'y a de vrais biens que ceux que la raiſon procure ; ils ſont ſolides & durables. Ils ne peuvent, ni périr, ni décroître, ni diminuer : les autres biens ne le ſont que dans l'opinion ; ils n'ont de commun avec les vrais que le nom, leur eſſence en differe abſolument.

Appellons-les donc des commodités; mais ſachons que ce ſont des acceſſoires, & non pas des parties de nous-mêmes: qu'ils ſoient à nous; mais n'oublions pas qu'ils ſont hors de nous. Ne les regardons que comme des poſſeſſions viles & ſubalternes, qui ne valent pas qu'on s'en orgueilliſſe. En effet, quoi de plus inſenſé que de s'applaudir d'une choſe dont on n'eſt pas l'auteur? Que tous ces prétendus biens nous approchent, ſans s'attacher à nous; qu'en nous quittant, ils ſe ſéparent de nous, ſans nous arracher. Servons-nous-en, ſans nous en glorifier; uſons en avec économie, ſongeons que c'eſt un dépôt qu'il faudra rendre un jour: on ne les conſerve pas longtemps, quand on les poſſede ſans la raiſon. Le bonheur privé de modération, s'étouffe lui-même. Quiconque met ſa confiance dans des biens fugitifs, en eſt bientôt abandonné, ou ils ne lui reſtent que pour l'accabler. Il y a peu de gens qui ſe ſoient ſéparés à l'amiable de la Fortune; ils tombent preſque tous en même temps que les objets ſur leſquels ils s'étoient élevés; leur piédeſtal devient leur tombeau. Il faut donc y joindre la prudence, pour en diriger l'uſage & pour en modérer l'abus. La folie pro-

digue ses richesses & hâte sa ruine, si elle n'est contenue par le frein de la raison. C'est ce que vous montrera le sort des plus grands états, dont la puissance immodérée est tombée dans sa fleur même; vastes édifices élevés par le courage, & ruinés par le défaut de modération! Voilà les événements contre lesquels nous devons nous prémunir. Mais il n'y a point de remparts inexpugnables: c'est dans l'intérieur, qu'il faut se retrancher; si cette partie est à l'abri, l'homme peut essuyer des assauts, il ne peut jamais être pris. Voulez-vous savoir en quoi consiste cette espece de retranchement? C'est à ne point s'indigner des événements; à comprendre que tous les maux particuliers, tendent à la conservation du tout, sont des anneaux nécessaires de la grande chaîne du monde. Que l'homme trouve bon tout ce qui plaît à Dieu; qu'il ne s'admire & ne s'applaudisse, que parce qu'il ne peut être vaincu, parce qu'il tient sous ses pieds les maux mêmes, parce qu'il a su dompter les malheurs, la douleur, les injustices, par la raison, la plus forte de toutes les armes.

Aimez donc la raison, elle vous rendra fort contre les événements les plus redoutables. Les bètes féroces par amour

pour leurs petits, s'élancent contre les dards des chasseurs ; elles ne sont indomptables que par leur férocité & leur fougue téméraire. Quelquefois la passion de la gloire pousse un jeune cœur au travers du fer & des flammes ; quelquefois même la seule apparence, l'ombre de la vertu conduit à une mort volontaire. Si la raison a plus de courage & de constance que ces mouvements passagers, ne doit-elle pas aussi s'élancer avec bien plus d'impétuosité au milieu des périls & des alarmes ?

Vous n'en êtes pas plus avancé, dites-vous, en soutenant qu'il n'y a pas d'autre bien que l'honnête : ce retranchement ne vous mettra pas plus à couvert des attaques de la fortune. Si vous regardez, comme des biens, des enfants respectueux, une patrie bien gouvernée, des parents vertueux, vous ne pourrez, sans alarmes, être témoin de leurs dangers. Vous serez troublé quand on assiégera votre patrie : par la mort de vos enfants, par la servitude de vos parents.

Je vais commencer par la réponse que les Stoïciens font à cette objection ; après quoi j'y joindrai celle que je pense que l'on devroit y faire. On doit distinguer des biens qui ne nous quittent que pour

ſubſtituer des maux à leur place : tels ſont la perte de la ſanté, à laquelle ſuccede la maladie ; le mal des yeux, ſuivi de l'aveuglement ; la perte des jambes qui, non-ſeulement prive l'homme de ſon activité, mais lui cauſe encore une foibleſſe réelle. Les événements dont nous avons parlé, ne ſont point dans ce cas. En perdant un ami vertueux, je n'ai pas lieu de craindre qu'il ſoit remplacé par un ami perfide. Après avoir enſéveli des enfants reſpectueux, je n'ai pas à craindre d'en retrouver de pervers. Ajoutez que ce n'eſt pas de la mort de mes enfants ou de mes amis, mais de leurs corps ſeuls, qu'il eſt queſtion. Le bien ne peut périr que d'une maniere, c'eſt en ſe changeant en mal ; ce qui ſeroit contre la Nature, qui veut que toutes les vertus & toutes les actions, qui en ſont les effets, demeurent incorruptibles. En ſuppoſant même que nos amis périſſent ; en ſuppoſant que des enfants vertueux, & qui répondoient aux vœux de leurs parents, fuſſent enlevés, il y a moyen de les remplacer. Vous me demandez ce moyen ? La vertu le fournit : c'eſt elle qui les avoit faits ce qu'ils étoient ; elle ne ſouffre point de place vuide dans l'ame ; elle en remplit toute la capacité ; elle diſſipe tous les regrets : elle ſuffit

ſeule,

ſeule, parce qu'en elle eſt la ſource & l'origine de tous les biens. Qu'importe qu'une eau coulante ſoit détournée ou ſe perde, tant que la fontaine, d'où elle ſort, ſubſiſte? Vous ne direz pas qu'un homme ſoit plus juſte, plus réglé, plus prudent, plus honnête, pour avoir perdu ſes enfants; vous ne direz pas non plus qu'il ſoit plus heureux. Quelques amis de plus ne rendent pas un homme plus ſage; quelques amis de moins ne le rendent pas plus inſenſé; il n'en eſt donc ni plus heureux, ni plus malheureux. Tant que la vertu vous reſtera, vous ne ſentirez pas les pertes que vous aurez éprouvées (1).

---

(1) L'inſenſibilité, l'indifférence, en un mot, l'apathie la plus complete paroît avoir été regardée comme une vertu ſublime par les Stoïciens. Epictete, §. 8, dit, en propres termes: « ſi tu » aimes un pot de terre: dis-toi, que tu aimes » un pot de terre; car ce pot venant à ſe caſſer, » tu n'en ſera pas troublé. Si tu aimes ton fils » ou ta femme, dis-toi que tu aimes des êtres « mortels; car s'ils viennent à mourir, tu n'en » ſeras pas troublé ». Le même Philoſophe dit ailleurs, « ſi tu vois quelqu'un pleurer la mort » de ſon fils, ne le crois pas malheureux : ne » refuſe pourtant pas de pleurer avec lui, s'il eſt » néceſſaire, mais prends bien garde que ta com» paſſion ne paſſe au dedans de toi; & que tu ne » ſois véritablement affligé ». *V*. §. 24.

Enfin Epictete obſerve que « quand le fils ou

Quoi ! direz-vous, le Sage n'est-il pas plus heureux, quand il est environné d'une foule d'enfants & d'amis ? Eh ! pourquoi le seroit-il ? Le souverain bien ne peut ni décroître, ni s'accroître ; il reste toujours en même quantité. De quelque maniere que la fortune se comporte envers le Sage, soit qu'elle lui accorde une longue vieillesse, soit qu'elle renferme sa vie dans des bornes plus étroites, la mesure du souverain bien est la même,

---

» la femme d'un autre viennent à mourir ; il n'y » a personne qui ne dise que ce malheur est attaché à l'humanité : quand on perd son fils ou » sa femme, on n'entend plus que pleurs & gémissements ». *V*. §. 31. Marc Aurele-Antonin lui-même va jusqu'à dire, *ne te lamentes pas avec ceux qui s'affligent, & n'en soit point ému.* Voyez *Livre* 7, §. 43.

On voit par ces passages, que les Stoïciens se proposoient uniquement de concentrer l'homme en lui-même, en le détachant entiérement de la société ; ce qui anéantit les vraies nations de la vertu : celle-ci pour des êtres destinés à vivre ensemble, & par conséquent à se prêter des secours mutuels, est totalement incompatible avec l'insensibilité. L'apathie peut être commode & avantageuse à celui qui la possede ; mais elle est une disposition haïssable & funeste dans la vie sociale. La sensibilité peut faire beaucoup de mal à celui qui l'éprouve ; mais l'insensibilité rend un homme peu susceptible des qualités qui font le lien le plus doux de la société.

quoique celle de l'âge differe. La grandeur ou la petitesse d'un cercle ne change que l'espace & non pas la forme; laissez subsister long-temps l'un des cercles, effacez l'autre sur le champ, & confondez-le dans la poussiere sur laquelle il a été tracé, la forme aura toujours été la même dans l'un & dans l'autre. La grandeur, le nombre, le temps ne font rien à la vertu. Elle ne peut, ni s'alonger, ni se raccourcir. Retranchez d'une vie honnête, autant d'années que vous voudrez, resserrez-la dans l'espace d'un jour, elle est également honnête. Quelquefois la vertu étend au loin la sphere de son activité, elle gouverne des royaumes, des villes, des provinces; elle établit des loix; elle cultive l'amitié; elle remplit les devoirs des peres & des enfants. D'autres fois elle est circonscrite dans les bornes étroites de la pauvreté, de l'exil, de la solitude: elle n'en est cependant pas moindre, pour être descendue du faîte de la puissance, à l'état du simple particulier; du trône, à la cabane; de l'éclat de l'administration publique, à l'obscurité d'une chaumiere, ou d'un coin de terre: elle est aussi grande, lors même qu'elle se retire en elle-même & s'y tient isolée; elle n'en a pas des sentiments moins nobles & moins élevés;

une prudence moins exacte ; une justice moins rigoureuse ; elle est donc également heureuse. Son bonheur ne réside qu'en un seul endroit, c'est dans l'ame elle-même ; il est stable, immense, tranquille, ce qui suppose la connoissance des choses divines & humaines. Cet accord est perdu, quand l'ame, qui doit être élevée, se laisse abattre par le regret ou par l'affliction. Les alarmes, les inquiétudes, la paresse, dans quelqu'entreprise que ce soit : sont des choses déshonnêtes : l'honnête est calme, actif, intrépide, toujours en haleine. Quoi ! dira-t-on, le Sage n'éprouvera-t il pas du moins quelque chose de semblable au trouble ? ne changera-t il pas de couleur ? son visage ne s'altérera il-pas ? ne sentira-t il jamais ses membres se refroidir ? enfin, n'éprouvera t-il aucun de ces mouvements involontaires, qui, sans la participation de l'ame, sont produits par le jeu des organes & le méchanisme du corps ? Je n'en disconviens pas ; mais il ne changera pas pour cela de sentiment ; il croira toujours qu'aucun de ces événements n'est un mal, & ne vaut pas la peine de troubler une ame sensée : il exécutera avec hardiesse & promptitude tout ce qu'il faudra faire ; c'est le propre de la folie, d'agir avec len-

teur & murmure, de pousser la machine d'un côté, & l'ame d'un autre; d'être partagé entre des mouvements opposés. De plus, la folie est méprisée par le côté même dont elle s'applaudit le plus; les actions dont elle se glorifie, elle ne les fait pas même avec plaisir: si quelque malheur la menace, l'attente seule est pour elle un tourment, aussi grand que le mal même; la crainte lui fait souffrir d'avance ce qu'elle appréhende. Les maladies du corps sont annoncées par des avant coureurs; par un relâchement général dans les nerfs: par une fatigue que l'exercice n'a pas causée par un accablement, par des frissons qui parcourent les membres: c'est ainsi qu'une ame foible est long-temps secouée par les maux avant d'en être abattue; elle anticipe sur eux, & succombe avant le temps. Est-il rien de moins sensé, que de se tourmenter de l'avenir: de ne pas se réserver pour le mal même; de prévenir le malheur; d'accélérer des événements, que le parti le plus sage seroit de différer, lorsqu'on ne peut en détourner le cours? Voulez-vous être convaincu qu'on ne doit pas se tourmenter de l'avenir? Un homme à qui l'on diroit qu'il doit, au bout de cinquante ans, subir des supplices rigoureux, ne se troubleroit

